

ROSSLAWLEW.

NOUVEAUTÉS

Récemment publiées.

LA BAGUE ANTIQUE, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8.
LES SOUFFRANCES ET LES AMBITIONS DE GABRIEL RUSCONNETZ, par S. Henry Berthoud, 2 vol in-8.
LA COUPE DE CORAIL, par madame Mélanie Waldor, 2 v. in-8.
UN LION AUX BAINS DE VICHY, par Touchard-Lafosse, 2 vol.
ANDALOUSIA, par Lottin de Laval, 2 vol. in-8.
HÉLÈNE DE POITIERS, par Touchard-Lafosse, 2 vol. in-8.
LE REMOULEUR, Roman historique inédit, par Touchard-Lafosse, 2 vol. in-8.
LES COMTES DE MONTGOMMERY, par Lottin de Laval, 2 v. in-8.
LE CABARET DE RAMPONEAU, par Amédée de Bast, 2 v. in-8.
CONSUELO, par madame George Sand, 4 vol. in-8.
ANDRÉ LE VENDÉEN, par madame Mélanie Waldor, 2 vol. in 8.
SOUVENIRS INTIMES DU DUC DE BASSANO, recueillis et publiés par madame Charlotte de Sor, 2 vol. in-8.
LES TROIS ARISTOCRATIES, par Touchard-Lafosse, 2 v. in 8.
LES BRODEUSES DE LA REINE, par Ernest Alby, 2 vol. in-8.
LA REINE DES VOLEURS, par Jules David, 2 vol. in-8.
L'HOMME SANS NOM, par Touchard-Lafosse, 2 vol. in-8.
L'ÉCHELLE DE SOIE, par Hippolyte Lucas, 2 vol. in-8.
BERTHE FREMICOURT, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8.
LE GRENADIER DE L'ILE D'ELBE, par Barginet de Grenoble, deuxième édition, 2 vol. in-8.

LAGNY. — Imprimerie de Giroux et Vialat.

ROSSLAWLEW

OU

LES RUSSES EN 1812

PAR

SAGOSKIN

Traduit du russe

Par Jean Cohen.

Tome Premier.

PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Acquéreur du Cabinet Littéraire, Collection universelle des meilleurs romans modernes,
Rue Saint-Jacques, 38.

1843.

I.

LA PERSPECTIVE DE NEWSKI.

—

« La nature renaît avec le printemps, les champs verdoyans promettent une riche moisson. Tout se sent heureux de vivre. Je ne sais pourquoi mon cœur se refuse à partager cette joie générale de la création. Il ne veut pas s'épanouir comme les feuilles et les fleurs. Un sentiment d'oppression, semblable à celui que l'on éprouve en été avant un orage, l'agite. Le pressentiment d'un malheur à venir l'effraie!

C'est pour cela, dit l'homme du peuple, c'est pour cela que l'année dernière on a vu dans le ciel une étoile *qui n'y avait jamais paru auparavant;* pour cela que des incendies ont désolé les villes, les villages et les forêts; pour cela que cette sécheresse et cette aridité effroyables se sont montrées en divers endroits. Tout cela ne présage rien de bon. Nous allons certainement avoir une grande, une terrible guerre! » C'est en ces mots que Féodor Glinka, auteur des *Lettres d'un Officier russe*, commence la description de la guerre nationale de 1812.

Habitué à se regarder comme la providence *visible* des peuples, comme le représentant de la force réunie et de la puissance de l'Europe, l'empereur des Français devait nécessairement haïr la Russie. Cet empire seul, quoiqu'il ne fût séparé des pays soumis à sa domination ni par des mers ni par de vastes déserts, ne tremblait pas encore devant son nom. Fort de l'amour de ses sujets, ferme dans la foi de ses illustres ancêtres, l'empereur de Russie avait rejeté toutes les propositions ambitieuses de Napoléon. Les négociations traînaient en longueur, et rien ne troublait encore, en apparence, la paix et la tranquillité générale. Quelques

personnes, connaissant la puissance de la Russie, considéraient avec indifférence cet orage lointain, et pensaient qu'il se dissiperait de lui-même. D'autres, et par malheur eux aussi étaient des Russes, tremblaient devant cette providence, et désiraient la paix sans réfléchir aux suites funestes qu'elle entraînerait. Le jeune homme courageux attendait la guerre avec impatience; le vieillard secouait la tête d'un air inquiet, et parlait tout bas de l'immortel Suwarow. Mais l'avenir était couvert pour tout le monde d'un voile impénétrable. Le peuple ne se pressait pas encore dans les temples du Seigneur; on n'entendait pas encore les cris de douleur des veuves et des orphelins infortunés, et, malgré la guerre de Turquie, dont le théâtre était sur la Moldaw, rien nétait changé dans la bruyante capitale du Nord. Les riches cherchaient comme de coutume les plaisirs, et les pauvres le travail; la Newa retentissait comme toujours de chants nationaux; des vaudevilles français se jouaient sur les théâtres, et les marchandes de modes de Paris continuaient à piller les dames russes. Toutes choses suivaient leur ancien pli. Des nuages s'amoncelaient à la vérité au couchant, mais le tonnerre se taisait encore.

Pendant une belle journée de printemps, vers la fin de mai 1812, le long boulevart de la Perspective de Newski, depuis le pont de la Police jusqu'à la rivière de Fontanka, était, à trois heures de l'après-midi, couverte de monde. Les groupes de belles femmes, vêtues à la dernière mode de Paris, pouvaient se comparer à un parterre de fleurs de mille couleurs. Des laquais chamarrés d'or regardaient avec dédain les simples bourgeois qui se frayaient en silence une route sur les bas-côtés du boulevart, et leur faisaient modestement place. Au milieu de ces groupes bigarrés brillaient de temps à autre les petites robes blanches des couturières russes, qui s'étaient formé le goût dans les magasins français, et les capotes de soie des belles de la classe moyenne, qui venaient là pour passer le grand monde en revue. Des petits-maîtres jeunes et vieux, en énormes chapeaux *à la Cendrillon*, et portant des cannes à gros nœuds, couraient au devant des belles promeneuses, les regardaient au visage, leur faisaient les yeux doux, et entremêlaient sans cesse leurs discours de phrases françaises; mais le plus bel ornement des promenades de Pétersbourg, la brillante garde de l'empereur de Rus-

sie, était en campagne, et l'on ne voyait que de loin à loin, au milieu des chapeaux ronds, s'élever le plumet blanc et noir des officiers de ce corps; mais le regard de ces officiers était sombre; ils enviaient leurs camarades, et aspiraient après leurs régimens qui se préparaient peut-être à combattre et à mourir pour la patrie. Dans une des allées latérales du boulevart de la Newa, était assis sur un banc un jeune homme d'environ vingt-cinq ans; absorbé dans ses réflexions, il traçait avec le bout de sa canne quelques figures sur le sable, ne faisait aucune attention aux promeneurs, et ne levait pas même la tête quand les plus célèbres beautés de Pétersbourg passaient devant lui, attirant sur elles les regards de tous les jeunes gens, et forçant les vieux à soupirer malgré eux. De leur côté, les dames ne manquaient pas de jeter toutes, en passant, un regard à la dérobée sur ce jeune homme si mélancolique. Son air noble, ses cheveux noirs comme du jais, ses longues paupières baissées, son regard plein de tristesse, tout se réunissait pour donner à ses traits expressifs et à son teint brun un charme inexprimable.

Le roman de madame Cottin, *Mathilde* ou *les*

Croisades, était à cette époque la lecture favorite des dames russes. Le jour, Malek-Adel était l'objet de leurs pensées, la nuit elles le voyaient en songe, et comme elles crurent trouver dans ce mélancolique inconnu quelques traits de ressemblance avec le héros de leur roman, il leur inspira une vive sympathie. Son frac serré, sa cravate noire et ses moustaches peu fournies indiquaient qu'il avait servi dans la cavalerie, qu'il n'avait quitté ses épaulettes que depuis peu de temps, et qu'il avait conservé encore quelques habitudes militaires.

— Bonjour, Rosslawlew, dit en s'approchant de lui un beau jeune homme au teint fleuri, aux yeux bleus et ouverts, et qui portait une redingote ornée d'un rang de boutons. Pourquoi es-tu si pensif?

— Ah! c'est toi, Alexandre! répondit le mélancolique inconnu en lui tendant la main avec amitié.

— Dieu soit loué que je te trouve enfin, même sur le boulevart! reprit le jeune homme. Viens, faisons un tour ensemble.

— Non, mon cher Sarjetzki, je n'y suis pas disposé. Je suis déjà monté et descendu une fois, et cette foule bigarrée, tous ces visages incon-

nus, ces éternelles phrases françaises me répugnent, ces....

— Allons, allons!... tu es devenu un vrai misanthrope!..... N'en parlons plus, frère!..... N'est-ce pas elle que je vois revenir là?.... Oui, précisément!...La vois-tu dans cette redingote violette!... Ah! *mon cher*, qu'elle est belle!.... Quels yeux!... Elle vient certainement de Moscou... Et puis son pied! quel joli petit pied!... Mais viens donc, viens!

— Tu es toujours le même! Ne deviendras-tu jamais raisonnable? Tu as pourtant bientôt trente ans.

— Eh bien! qu'en conclues-tu, mon très-honoré ami?... Faut-il donc, parce que j'ai quelques années de plus que ta seigneurie, que la beauté ait perdu pour moi ses attraits?

— C'est que malheureusement tu ne penses qu'à cela, et il serait bien temps que tu cessasses de t'amouracher de toutes les femmes, pour n'en plus aimer qu'une seule.

— Afin de faire comme toi un vrai visage de septembre, n'est-ce pas? Non, frère, ce n'est pas là mon fait!... Je n'ai nulle envie de faire le soupirant dans un âge où je me sens disposé au plaisir et au bonheur.

—Mais qui t'as donc dit que j'étais malheureux? interrompit Rosslawlew en souriant.

— Qui me l'a dit? Mais il me semble que je n'ai qu'à te regarder. Quelle mine tu as depuis que tu as été à la campagne, où tu es devenu amoureux et où tu t'es décidé à te marier. Au diable un bonheur qui peut changer un homme aussi gai que tu l'étais naguère, en un triste et susceptible hypochondriaque.

— Tu trouves donc réellement que je suis changé?

— Terriblement!... Te rappelles-tu encore quand nous étions ensemble à l'université de Moscou?

—Comment ne me le rappellerais-je pas? Tu étais toujours le dernier de la classe.

—Et toi le premier quand il s'agissait d'espiégleries. Je n'oublierai jamais le jour où, pour te moquer d'un de nos professeurs, tu t'élanças dans la chaire et t'écrias : Jusqu'à présent, messieurs, nous avons parlé de la construction de la tour de Babel; maintenant nous allons passer, avec votre permission, à la fondation de l'empire d'Assyrie.

—Hélas! mon ami, interrompit Rosslawlew, dans ce temps-là nous nous amusions de tout.

— Comme je le fais encore, reprit Sarjetzki; pourquoi vois-tu ainsi tout en noir?

— Tu parlerais bien autrement, mon cher Alexandre, si tu me voyais auprès de ma Pelageïa. Mais non, tu ne comprendrais pas même alors mon bonheur. Ce sentiment, qui fait de moi l'homme le plus heureux de la terre, ne te paraîtrait peut-être que ridicule. Oui, mon ami, ne le prends pas de mauvaise part; mais des hommes de ton caractère ne sont nullement susceptibles d'un pareil sentiment.

— Grand merci! C'est dire en d'autres termes que je suis incapable d'aimer, que je suis un homme insensible, n'est-il pas vrai?... Mais tu te trompes. Tu soupires après ta Pelageïa. Pourquoi ne voles-tu donc pas dans ses bras?.... Ne te permettrait-on pas, par hasard, de sortir de Pétersbourg?... Il m'est aussi arrivé une fois d'être retenu pendant quelques semaines à Moscou... Écoute, si tu as besoin d'argent, voici deux, trois mille...

— Non, mon frère; ce n'est pas d'argent que j'ai besoin. . .

—Pourquoi te chagrines-tu donc?

— Croirais-tu par hasard qu'un amoureux ne

pense à rien qu'à son amour?... Non, Sarjetzki, avant d'être amoureux, j'étais Russe.

— Eh bien?...

— Comment, mon ami? n'as-tu point entendu parler de l'orage qui menace notre patrie?

— Ce n'est qu'un nuage d'été que le premier rayon de soleil dissipera.

— Pour plaire à ma future belle-mère, j'ai quitté le service... Mais bientôt peut-être une guerre terrible éclatera; peut-être que l'Europe entière....

— Viendra nous faire visite?... Et pourquoi donc pas, *mon cher*? On se parle, on se fait peur l'un l'autre, voilà toute l'affaire.

— Tu crois donc?...

— La Russie n'est pas l'Italie, mon ami; c'est un pays froid et lointain, et ses peuples sont braves... Sois tranquille, Napoléon est sage, crois-moi, il sait fort bien que nous ne sommes pas civilisés; que nous sommes des barbares septentrionaux qui n'aimons pas la visite de ceux que nous n'avons pas invités. En attendant, je t'avouerai que je ne vois pas avec plaisir que les choses se passent ainsi sans guerre. Cet *homme du destin* et sa grande nation sont devenus si fiers

qu'il n'y a plus moyen de vivre avec eux. Regarde seulement ces deux jeunes gens qui passent. Ce sont deux commis d'un magasin français, Vois l'air important qu'ils se donnent. Ne dirait-on pas que ce sont deux maréchaux d'empire?... Ah! mais je revois la redingote violette... Ecoute, si tu ne veux pas m'accompagner, j'irai seul.... Ah! mon Dieu! elle quitte le boulevart..., elle monte en voiture... Quel malheur, *mon cher*, que j'aie perdu le temps à bavarder avec toi.... Ce qui est fait est fait.... Mais, à propos, où dînes-tu aujourd'hui?

— Je comptais aller chez la princesse Radugin.

— Quelle idée! Dîne plutôt avec moi.

— C'est impossible; il faut que je prenne congé d'elle.

— Quand comptes-tu partir?

— Demain sans faute.

— Vois donc! qui sait quand nous nous reverrons? Laisse-toi fléchir et dîne avec moi, *mon cher*. Tu pourras aller ce soir chez madame de Radugin.

— Ah! Alexandre, si tu savais combien il m'est désagréable de me trouver le soir chez madame de Radugin! Je suis presque toujours sûr d'y ren-

contrer quelque personne attachée à l'ambassade française, et c'est là pour moi une souffrance inexprimable!... Ces messieurs sont encore pires que les commis marchands. Si tu entendais comme ils parlent de la Russie!... Plus d'une fois j'ai cru que ce n'était pas de notre patrie, mais d'une province française qu'il était question... Cela me fait bouillir le sang dans les veines. Je n'y tiens plus! Et puis la maîtresse de la maison.... Bon Dieu!... Il ne lui manque plus que de faire le signe de la croix quand elle entend prononcer le nom de Napoléon. Sur mon honneur, si elle n'était pas ma parente, je ne remettrais plus le pied chez elle.

— Comment peux-tu te fâcher de si peu de chose? Il vaudrait bien mieux en rire. Là, vois-tu ce que c'est que de ne pas prendre le côté plaisant des choses? Si j'étais à ta place, j'irais me mettre à côté d'un de ces conseillers d'ambassade, je lui ferais une cour assidue, et je le prierais, à la première vacance, de me faire nommer sous-préfet de Tobolsk ou d'Irkutsk. Il s'en défendrait et je le traiterais en véritable Jocrisse... *A propos*, Talon a été hier inimitable dans ce rôle. Tu connais sans doute le vaudeville du Désespoir de Jocrisse?

— Non, je ne vais qu'au théâtre russe.

— Ah! oui, je sais... Tu n'aimes que les drames.... Mais qu'as-tu décidé pour le dîner?

— Si tu le veux absolument.....

—Ecoute, frère, je ne t'invite pas à dîner chez moi; tu sais que je n'ai pas de cuisinier. Mangeons chez un restaurateur.

—Chez Giscare?

—Oh! non, *mon cher!* il faut varier autant que possible ses plaisirs. Chez Giscare, nous ne verrions que des visages connus. Rien n'est plus ennuyeux. Dînons chez Frenzel.

— Où tu voudras; cela m'est parfaitement égal. Mais qui est ce Frenzel?

— Un restaurateur chez qui l'on dîne à un rouble par tête. Nous y verrons des physionomies intéressantes, d'orgueilleux commis dans les divers ministères, de sages politiques en redingotes déchirées, des artistes sans ouvrage, des professeurs sans place, et souvent aussi des journalistes sans abonnés. Quels beaux discours nous entendrons là! Tout le monde dîne à *table d'hôte;* en place de garçons, il y a deux grosses filles, et dès que la soupe est enlevée, on retire à tout le monde sans exception sa cuiller d'argent. C'est à mourir de rire!

— Qu'y a-t-il de risible à cela? Je le trouve au contraire offensant.

— Et pourquoi? Si on retire les cuillers, c'est seulement de peur qu'on ne les mette par mégarde dans la poche. N'est-ce pas drôle? J'avoue que cette aimable simplicité me plaît beaucoup. Un jour, à Moscou, je me mis en tête d'aller dîner avec Linski chez un traiteur russe. Quand je demandai combien nous devions pour notre repas, l'hôte me répondit du plus grand sérieux : Trente kopecks par bouche!! Linski et moi fûmes près de nous trouver mal à force de rire. Viens chez Frenzel, cher ami. On ne peut toujours voir bonne société, et l'on doit aussi quelquefois se mêler avec le peuple.

— On ne peut rien refuser à un étourdi comme toi, dit Rosslawlew en se levant. Allons dans ton restaurant à un rouble.

—

II.

LE RESTAURANT A UN ROUBLE.

—

Non loin du pont de Casan, Sarjetzki quitta le boulevart, et, après avoir fait quelques pas sur le côté gauche de la rue, il conduisit Rosslawlew par un petit escalier fort raide, au second étage d'une maison assez propre. Dans l'antichambre était assis, sur un banc en chêne, un gros Allemand à qui ils remirent leurs chapeaux.

— Tu vois, dit Sarjetzki en entrant avec son ami dans la pièce suivante, avec quelle prudence

tout a été combiné ici. Comment pourrait-on se retirer sans payer. Le chapeau vaut toujours plus d'un rouble.

En arrivant dans la première pièce ; ils virent un homme sur le retour, vêtu d'un habit bleu râpé, qu i s'entretenait avec deux jeunes gens, et fixait, par ses discours, toute leur attention.

— Oui, messieurs, leur disait-il, croyez-en mes cheveux blancs. J'ai fait sur ce sujet diverses épreuves, et je crois de mon devoir de vous assurer que la méthode que j'ai adoptée est sans aucune exception la meilleure. Quand on frotte légèrement l'endroit gratté avec de la gomme sandaraque, l'encre ne coule jamais. Aujourd'hui même, j'ai gratté une ligne tout entière dans un registre, et je prends la liberté de vous certifier que le secrétaire le plus clairvoyant ne s'en apercevrait pas. Toutes les autres méthodes, comme de frotter avec du papier brouillard ou du drap, de polir avec l'ongle, etc., ne sont rien en comparaison de la mienne.

—Ce sont des commis, dit Sarjetzki; leur conversation est on ne peut plus instructive, mais peu intéressante. Entrons dans le salon; il me semble que l'on y parle très-haut.

Dans ce salon, dont toute la longueur était

occupée par une table étroite sur laquelle le couvert était mis, une vingtaine de personnes, divisées par groupes, causaient ensemble. Une demi-douzaine d'étudians de l'institution pédagogique s'entretenaient, dans un coin, de la dernière leçon du professeur de littérature; dans une autre partie de la salle, un maître de français et un inspecteur allemand se plaignaient l'un à l'autre des peines attachées à leurs professions. Dans l'embrasure de la fenêtre, un officier en petit uniforme, un collet noir à son habit, tournait le dos au reste de la société. Au premier aspect, on pouvait croire qu'il s'occupait des promeneurs qui passaient sur le boulevart; mais il suffisait de le regarder une seule fois au visage pour se convaincre du contraire. Ses yeux fixés sur le côté opposé de la rue offraient l'expression d'une sorte d'opiniâtreté. Il battait nonchalamment une marche sur le carreau de la fenêtre, et ne paraissait rien voir ni rien entendre. Cet officier si avare de paroles était de taille moyenne, blond, gras et à tout prendre d'un extérieur agréable; mais ses yeux gris avaient une expression sauvage, insensible, même inhumaine. Ni la joie ni la douleur ne semblaient pouvoir animer ce regard

fixe, indifférent, et sur ses lèvres ne se montrait qu'à de longs intervalles un sourire dont l'expression était celle d'un froid dédain.

A deux pas de lui, un homme gros, joufflu, à nez cuivré, causait avec un vieillard maigre et sec. Sarjetzki et Rosslawlew se placèrent à côté d'eux.

—Non, mon très-honoré, dit le vieillard en secouant la tête. Vous pouvez dire ce qu'il vous plaira, mais sur ce point je ne saurais être de votre avis. Veuillez seulement y réfléchir. Ici l'on vous prend un rouble et l'on ne donne que quatre plats, tandis qu'au restaurant du cap de Bonne-Espérance...

—Vous avez raison, interrompit le gros monsieur, ce qui est vrai est vrai. Là on vous donne cinq plats et l'on ne prend que soixante-quinze kopecks. Mais permettez que je vous dise : il y a une différence entre plats et plats. Il est certain que cinq sont plus que quatre; mais ce n'est pas de la quantité qu'il s'agit, monsieur, les plats sont en conséquence.

—Il est vrai que là la table n'est pas des meilleures; mais, pardonnez-moi mon observation, je ne trouve rien de fort délicat ici non plus. Non, vous avez beau dire, Frenzel devient in-

solent. Ne voyez-vous pas d'ailleurs que le nombre des convives diminue tous les jours. Voilà par exemple Stepan Kondratjewitsch.... Il y a déjà quinze jours qu'on ne le voit plus.

— Je conviens, dit le gros monsieur, qu'il y a fort long-temps qu'il n'a mangé ici. Et savez-vous bien que le repas me semble ennuyeux sans lui. Quel orateur! C'est un plaisir de l'entendre conter. Cela me fait l'effet de la plus douce musique. Et puis il sait toujours tant de nouvelles. La gazette n'est rien en comparaison... Eh! quand on parle du loup on en voit la queue.... Le voilà tout justement qui arrive...—Eh! bonjour, mon cher Stepan Kondratjewitsch, continua le gros monsieur, en s'adressant à une personne d'un âge mûr, qui entrait dans la salle, vêtue d'un frac couleur de café, portant des lunettes vertes, qui boitait un peu et s'appuyait sur une canne vernie à pomme d'ivoire. L'apparition de ce nouveau convive produisit chez tous les autres la plus vive sensation, et elle redoubla au premier regard que l'on jeta sur sa physionomie sombre et mystérieuse. Il salua la société d'un air distrait, s'assit en silence sur une chaise, prit un air plus sombre encore, fronça le sourcil, et commença, en sifflant un

air, à essuyer ses lunettes vertes. En moins d'une minute, presque toutes les conversations particulières eurent cessé : le maître de langue française, l'inspecteur allemand, les étudians et une grande partie des autres convives se pressèrent autour de Stepan Kondratjewitsch, qui, levant les yeux au plafond, continuait à essuyer ses lunettes et à siffler son air. L'officier silencieux fut le seul qui ne parut pas faire attention à ce mouvement général ; il demeurait dans l'embrasure de la fenêtre, les yeux toujours attachés sur la rue.

— Eh bien! mon très-honoré, dit le gros monsieur, que nous apportez-vous de nouveau?

—Du nouveau! répéta Stepan Kondratjewitsch en mettant ses lunettes ; hem! hem!... du nouveau?... Il me semble, monsieur, que le vieux peut fournir assez de sujets de conversation.

—C'est vrai, mais ce vieux, nous le savons déjà. N'y a-t-il pas quelque chose de tout-à-fait nouveau?

—Quelque chose de tout-à-fait nouveau?... Hem! hem!... Eh! que ne dit-on pas? Ainsi, par exemple, on assure que les Turcs commencent à se battre comme des enragés.

— Vraiment !

— On le dit ; du reste cela ne nous regarde pas. On prétend encore que nous.... je veux dire les Turcs ont été battus près de Bucharest, et que nous avons perdu environ trente mille hommes.

— Comment ! s'écria Rosslawlew, la plus grande partie de l'armée de Moldavie !

— Cela n'est que trop vrai, notre armée n'était que de quarante mille hommes tout au plus.

— Je vous demande pardon ; l'armée de Moldavie se compose de cinquante mille hommes effectifs.

Stepan Kondratjewitsch regarda Rosslawlew avec un sourire moqueur, et murmura entre ses dents :

— Effectifs !... Hem ! hem !... C'est possible, vous devez savoir cela mieux que moi, mais cela ne fait rien à la chose. Je dis ce que j'ai entendu dire : trente mille des nôtres sont restés sur la place. On ne m'a pas dit combien il s'en est sauvé.

— Cela n'empêche pourtant pas que nous n'ayons remporté la victoire ? demanda le maigre vieillard.

—Bien entendu. Quand perdons-nous une bataille, mon cher? Voyez-vous, monsieur, c'est toujours nous qui remportons la victoire, et nous ne sommes jamais battus; que le ciel nous en préserve!

—Trente mille hommes! répéta le gros rougeot; ces maudits Turcs! Et n'avez-vous pas appris des détails plus circonstanciés du combat?

—Permettez, de grâce, dit Stepan Kondratjewitsch d'un ton important : je puis vous raconter tout de la manière la plus précise.... Voyez-vous bien ce nœud dans le plancher. Supposez que ce soit là Bucharest.

— Ah!

—Regardez bien maintenant, continua Stepan Kondratjewitsch en traçant avec sa canne une ligne sur le plancher, c'est ici qu'était placée notre armée.

— C'est cela, mon ami, par conséquent à gauche du nœud.

—Précisément; et de ce côté-ci était l'armée turque. Maintenant, voyez-vous, pendant la nuit ou un peu avant le point du jour,... c'est ce que je ne puis pas vous dire exactement, les Turcs s'avancent dans le plus grand silence.

—Ah !

—Ils dressent contre notre armée une batterie masquée de deux cents pièces de canon.

—De deux cents pièces de canon !... Continuez, mon cher, continuez.

—Vous saurez que leur artillerie est excellente. Leur grosse artillerie est plus facile à manier que notre artillerie à cheval; et quant à celle-ci, au lieu de chevaux ils se servent de chameaux. Remarquez, je vous en prie, comme cette idée est ingénieuse.

— Vraiment ! vraiment !

— Vous comprenez, monsieur, que les nôtres ne s'attendaient nullement à cela, quand tout à coup la canonnade commença avec un bruit comme le tonnerre. Bientôt le combat devint général. Infanterie, cavalerie, artillerie, tout y prit part..... Bon Dieu, quelle mêlée !.... Les janissaires, aux cris d'Allah, arrivèrent au grand galop sur notre cavalerie.

— Permettez, interrompit un étudiant; les janissaires ne pouvaient point arriver au galop, puisque ce sont des fantassins.

— C'était comme cela autrefois, monsieur; mais à présent c'est autrement.

—En effet, observa le gros monsieur, tout est

maintenant changé chez eux. Ainsi donc, vous disiez, mon cher monsieur, que les janissaires repoussèrent notre cavalerie.

— Oui; et que vouliez-vous que nous fissions? Notre infanterie n'était pas encore arrivée, et tout le monde sait que notre cavalerie n'est pas en état de lutter contre la leur.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu!

—Quand le général en chef Kutusow remarqua que l'affaire prenait une mauvaise tournure, il s'élança à cheval, et cria : Mes enfans, tenez-vous bien!... Nos soldats reprirent courage, et marchèrent sur l'ennemi la baïonnette en avant. Les Turcs furent rompus.

— Le ciel soit loué! s'écria le vieillard maigre.

— Patience, patience! continua Stepan Kondratjewitsch; mon récit n'est pas encore fini. Notre armée tout entière marcha en avant; la cavalerie se jeta sur l'infanterie ennemie, et... que pensez-vous que firent les Turcs? Ils formèrent un bataillon carré! comprenez-vous, mon ami, un bataillon carré! A-t-on jamais entendu rien de pareil de la part des Turcs?

— Il paraît que ces maudits infidèles ont acquis de l'expérience.

— Nos troupes attaquaient tantôt d'un côté,

tantôt de l'autre, à droite, à gauche...... toujours en vain : les Turcs se tenaient comme des rocs. Enfin, notre réserve arriva; mais, au même instant, l'ennemi reçut aussi du renfort, et la bataille continua ainsi, à ce que l'on assure, pendant quatre jours entiers; le cinquième...

— Le cinquième, interrompit Sarjetzki, tout le monde avait sans doute envie d'aller dîner.

— Dîner! Non, mon cher monsieur; on ne songe point à dîner quand, de notre côté, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, il est resté trente mille hommes sur le champ de bataille, et que pas un seul de nos généraux n'est revenu sans blessure. L'un a perdu un bras, l'autre une jambe. Le général en chef lui-même, ajouta Stepan Kondratjewitsch à demi-voix, a été tué, lui et son cheval, par un boulet de canon.

— Seigneur Jésus! s'écria l'intendant allemand.

— *Diable! c'était un fier coup de canon!* dit l'instituteur français.

— Ah! seigneur de ma vie, dit le maigre vieillard, c'est affreux, en vérité!... Tous les généraux!... trente mille soldats!... mais c'est l'armée tout entière.

— Oui, l'armée tout entière, répéta Stepan

Kondratjewitsch ; autrefois Suwarow , avec vingt mille hommes, battait cent mille Turcs. Mais aussi, c'était Suwarow!... Quand il défit le grand-visir, près de Kagula...

— C'était Romanzow, interrompit Rosslawlew.

— Qu'importe? Romanzow, Suwarow, c'est toujours la même chose. J'ai seulement voulu montrer que dans ce temps-là on savait battre les Turcs et les Polonais. A la vérité, nous ne pouvons pas nous plaindre, même à présent... Nous avons des généraux en chef... hem, hem!... D'ailleurs les Turcs d'aujourd'hui ne sont pas comme ceux d'autrefois, et... pourquoi ne pas le dire franchement? ils ont de bons instructeurs.

En prononçant ces derniers mots, l'orateur jeta un regard à l'instituteur français, qui sourit, et se mit à arranger sa cravate d'un air de complaisance.

— On dit, continua Stepan Kondratjewitsch; que toute la garde du sultan est composée de Français. Faut-il s'étonner, après cela, s'ils nous..., je veux dire si nous perdons tant de monde. On ajoute que le sultan n'est pas trop disposé à faire la paix, et qu'il insiste pour que

nous lui cédions Odessa... A la vérité, cela ne nous regarde pas..... Mais ce serait pourtant dommage..., une ville commerçante..., un port de mer!... et puis, combien cette belle Odessa ne nous a-t-elle pas coûté d'argent!... Mais elle est perdue, il n'y faut plus penser. Quand on a affaire à un ennemi plus puissant que soi, il faut se rappeler, malgré qu'on en ait, le proverbe russe : Un mauvais accommodement vaut mieux qu'un bon procès.

En ce moment, l'officier taciturne se tourna lentement vers le narrateur, et, le regardant fixement, dit :

— Il n'y a point eu de bataille près de Bucharest. Ce n'est pas nous qui demandons la paix, mais les Turcs. Les Français se battent pour leur empereur et pas pour le sultan, et il n'y a que des hommes lâches et vils qui puissent préférer une paix honteuse à une guerre inévitable.

Tous les regards se tournèrent vers l'officier inconnu.

Stepan Kondratjewitsch voulut parler; il balbutia, laissa tomber sa canne, se baissa pour la ramasser, et perdit encore ses lunettes vertes. Les étudians se mirent à rire, et au même ins-

tant une des filles de l'auberge apporta une grande soupière, et annonça que le dîner était servi. Chacun se mit à table. Stepan Kondratjewitsch, humilié, se plaça en face de Sarjetzki et de Rosslawlew, entre le gros monsieur et le maigre vieillard. Les autres convives s'assirent à côté les uns des autres, à l'exception de l'officier, qui s'assit tout seul à une extrémité de la table, où se trouvaient plusieurs siéges inoccupés. Les filles, habituées à ce service, passèrent en un instant la soupe à tout le monde. Un profond silence régnait, et n'était interrompu que de loin à loin par les mots : Une bouteille de bierre ! — Kisli-schtschi [1] ! — Du pain blanc !

— Mon enfant, dit Sarjetzki à l'une des filles, une bouteille de Champagne !

A cet ordre inattendu, tous les yeux se levèrent. Plusieurs d'entre les convives laissèrent tomber d'étonnement leur cuiller. Quant à la fille, elle en fut pétrifiée ; et, relevant le coin de son tablier, elle répéta : — Une bouteille de champagne ?

[1] Sorte de kwas qui a la propriété de mousser comme du vin de Champagne.

— Oui, mon enfant.

— Du vrai champagne ?

— Certainement.

— C'est-à-dire, du champagne français, monsieur ?

— Sans doute.

La fille sortit et revint au bout d'une minute pour dire qu'on allait apporter le vin.

— Mais il coûte huit roubles la bouteille, monsieur, ajouta-t-elle en jetant un regard de méfiance sur Sarjetzki.

— Je le sais, ma chère.

Si Sarjetzki avait été bon physionomiste, il aurait remarqué que tous les convives, à l'exception de l'officier, ne le regardaient plus qu'avec un certain respect. Le gros monsieur, qui venait de crier de toute sa force, d'un air fier : une bouteille de Santurinski ! fut réduit au silence et réitéra sa demande à demi-voix. Au moment où sarjetzki, à qui l'hôte venait enfin d'apporter du champagne qu'il avait été chercher chez le marchand de vin le plus voisin, en versait le premier verre pour le boire à la santé de la prétendue de son ami, on vit entrer dans la salle un homme de haute taille, avec de gros favoris noirs, une redingote à la

mode, à une rangée de boutons, et un ruban rouge à la boutonnière. Ses traits auraient été assez agréables, s'ils n'avaient pas offert une expression de suffisance et de hardiesse qui, au premier aspect, devaient nécessairement ne pas prévenir en sa faveur. Contre l'usage adopté dans ce restaurant, il entra dans la salle à manger le chapeau sur la tête, le jeta sur la fenêtre, et se plaça à côté de Rosslawlew, sans daigner favoriser d'un regard un seul des convives. Il appela une des filles, à qui il dit qu'il ne mangerait rien que du rôti, et demanda une bouteille de vin de Laffitte. A son accent étranger et à sa tournure, on reconnaissait un Français.

A l'apparition de ce nouveau convive, une légère rougeur teignit les joues du taciturne officier; il dirigea sur le Français un regard fixe et glacial, et un sourire qui se distinguait à peine, mais qui exprimait à la fois la haine et le mépris, anima pour un moment sa physionomie indifférente et immobile.

— Des perdrix! s'écria le gros monsieur avec un air d'avide satisfaction, en voyant le plat de rôti que la fille commençait à présenter à la ronde. Vous voyez maintenant, mon cher monsieur, continua-t-il en s'adressant au vieillard mai-

gre, que j'avais raison de vous dire qu'il y avait de la différence entre plats et plats. Au cap de Bonne-Espérance, on vous en sert à la vérité cinq; mais vous donne-t-on de ceci? Et il lui montra la perdrix qu'il tenait au bout de sa fourchette.

— C'est vrai, c'est vrai, répondit le vieillard en se mettant à dépecer avec délice sa part; là on ne vous donne que du veau rôti, et voilà tout.

Au bout de quelques minutes, le repas fut terminé. L'officier alluma un cigarre et retourna à sa fenêtre; Stepan Kondratjewitsch, après lui avoir lancé un regard de travers, passa dans la salle voisine; les étudians restèrent dans la salle à manger; Sarjetzki offrit au Français un verre de vin de Champagne, en accepta un de Laffitte, et entama avec lui une conversation sur la politique.

— J'ai appris, dit Sarjetzki, que les affaires de vos compatriotes ne vont pas très-bien en Espagne.

Le Français sourit, et dit:

—Qu'est-ce qui vous fait croire cela? Est-ce parce que Wellington a réussi à s'emparer de Badajoz par trahison? Soyèz tranquille, il paiera cher cette prise.

— Moins cher peut-être que les Français n'ont payé celle de Saragosse, reprit Rosslawlew.

— Je vous engage à demander des renseignemens à ce sujet aux habitans de Saragosse, répondit le Français en jetant un regard hautain sur Rosslawlew; du reste, continua-t-il, je ne conçois pas pourquoi l'on donne le nom de guerre à une simple exécution militaire que l'on fait en Espagne pour réprimer des séditieux que le gouvernement anglais protége, à la honte des nations civilisées et par de simples motifs de commerce.

— Des séditieux! dit Rosslawlew; mais il me semble que leur roi légitime.....

— Est Joseph, frère de l'empereur des Français, du moins tant que l'Espagne n'aura pas été réunie à la France.

— Je ne crois pas, reprit Sarjetzki, que l'Europe permette jamais que cet antique royaume devienne une province française.

— L'Europe! reprit le Français d'un air de dédain; mais savez-vous quel espace resserré votre Europe occupe maintenant? Cette Europe n'est plus qu'un village des environs de Paris, que l'on appelle Saint-Cloud.

— Quoi! monsieur, vous croiriez que tous les princes de l'Europe.....

— Oui; nous autres Français, nous sommes accoutumés à les comprendre tous sous le seul nom de Napoléon. C'est beaucoup plus court à prononcer.

Une vive rougeur couvrit le visage de Rosslawlew; il voulut parler, mais Sarjetzki le prévenant :

— Vous croyez donc, dit-il au Français, que la volonté de Napoléon doit être une loi pour toute l'Europe?

— Cette question est depuis long-temps résolue, répondit le Français.

— Il me paraît cependant que l'Angleterre fait partie des pays de l'Europe... Mais peut-être les Anglais sont-ils aussi des rebelles à vos yeux. Si cela était, vous auriez malheureusement de la peine à envoyer chez eux une armée d'exécution. Il vous faudrait pour cela une flotte, et ces Anglais révoltés sont si méchans, qu'ils ne vous ont pas même laissé un bateau pêcheur.

— L'Angleterre! s'écria le Français; qu'est-ce que c'est donc, en définitive, que l'Angleterre? Peut-on dire que cette petite île, habitée par des marchands, fasse partie des puissances

de l'Europe? cette Alger chrétienne, qui ne tardera pas à n'avoir plus aucune communication avec le reste du monde? Non, monsieur, l'Angleterre n'est point en Europe : elle est en Asie. Mais, même en Asie, son règne ne sera plus de longue durée. L'Inde n'attend plus que son libérateur, et dès que les aigles françaises paraîtront sur les bords du Gange, le cri de liberté retentira dans toute la Péninsule indienne.

— Mais la Russie! dit Rosslawlew; la Russie, monsieur?

— Oh! la Russie ne voudra certainement pas rompre avec Napoléon. Sans vouloir blesser votre orgueil national, il me semble qu'il est incontestable qu'une lutte entre la Russie et la France serait réellement un acte de folie.

— En vérité! interrompit Sarjetzki; et si pourtant nous étions assez malheureux et assez fous pour rompre avec la France!

— Je désire de tout mon cœur que cela n'arrive jamais; mais si votre gouvernement, pour son malheur, excité par le fanatisme de quelques écervelés ou trompé par les instigations du cabinet anglais, pouvait se décider à tenir tête au colosse de la France, alors...

— Eh bien, monsieur, que deviendrions-nous alors? demanda Sarjetzki en souriant.

— Ce que vous deviendriez? singulière question! Il me semble pourtant que l'on n'a pas besoin d'être prophète pour prévoir la suite d'une démarche si imprudente. Je vous demande à vous-même ce qu'il resterait de la Russie, si la Pologne, la Suède, la Turquie et la Perse reprenaient chacune leurs provinces; si toutes les villes maritimes étaient occupées par nos troupes; si...

— Vous oubliez, s'écria Rosslawlew en se levant précipitamment, qu'il resterait des Russes en Russie, et qu'il ne serait pas difficile aux trente millions de Russes, unis par la même langue et par la même religion, d'anéantir les armées de votre Napoléon, composées d'un amas indigeste de soldats de toutes les nations de l'Europe.

— Permettez. Que signifie au fond le mot peuple? Une masse aveugle, un troupeau sans défense, qui, en dépit du nombre, n'a aucune valeur sous le rapport militaire; et Dieu vous préserve d'une guerre populaire? Napoléon sait être un vainqueur généreux. Mais malheur au pays où le peuple se mêle de ce qui ne le re-

garde pas ! La moitié de l'Espagne est en cendres. Le même sort pourrait atteindre aussi votre patrie. Le soldat ne fait que remplir son devoir quand il se bat contre l'ennemi ; mais le citoyen paisible doit rester chez lui : sans cela, il devient un brigand, un rebelle, et ne mérite point qu'on l'épargne.

— Un brigand ! répéta Rosslawlew d'une voix que l'impatience et la contrariété rendaient incertaine ; vous osez donner le nom de brigand à l'homme qui défend son prince, sa patrie, ses foyers ; qui...

— Pourquoi tant de chaleur ? interrompit le Français. Je ne vous empêche point de vanter une manière de faire la guerre qui ne convient qu'à des barbares, et qui est en horreur à tous les peuples civilisés ; mais souffrez que de mon côté je reste dans mon opinion. Je vous le répète, une guerre nationale, loin de sauver la Russie, ne ferait que hâter sa ruine. Nous autres Français, nous aimons la gaîté ; nous prodiguons l'argent ; nous sommes généreux, magnanimes, et ceux qui nous accueillent bien n'ont jamais à se plaindre de la misère ; mais quand nous sommes forcés d'user de sévérité, les empires disparaissent à un signe de notre

main. D'ailleurs tout ce que nous venons de dire est fondé sur de simples suppositions, et quoique mon opinion le soit sur la raison...

— Et sur quelque autre chose encore, dit l'officier taciturne en prenant à son tour la parole et en s'approchant du Français. Permettez-moi de vous demander, continua-t-il de l'air le plus calme, si vous êtes bien payé pour aller prêcher ainsi partout une aveugle soumission à votre Napoléon ?

— Qu'entendez-vous par là? demanda le Français en se levant.

— Il faut en convenir, continua l'officier, vous remplissez votre honorable mission dans tous les restaurans à un rouble, avec autant de zèle que d'autres gens de votre espèce en montrent dans les hôtels fréquentés par les grands.

— Monsieur, je ne vous comprends pas.

— Je m'exprime pourtant assez clairement. Je vous connais depuis long-temps. Dites-moi de quel droit vous portez ce ruban à votre boutonnière? L'ordre de la Légion-d'Honneur a été institué pour de braves militaires français, et vous êtes...

Ici l'officier dit quelques mots à l'oreille du Français.

— Comment! vous osez me dire cela? s'écria-t-il en reculant de deux pas.

— Il faut que vous me le pardonniez. Notre langue barbare n'a pas d'autre dénomination pour l'honorable métier que vous faites. Du reste, monsieur le ....., je voudrais bien prendre, s'il était possible, une tournure plus honnête, monsieur l'agent, si cela ne vous convient pas, vous n'avez qu'à venir un peu par ici, nous pourrons faire ensemble plus ample connaissance.

— Oui, monsieur; je veux, j'exige...

— Paix, paix, sans cela je vous prendrais pour un lâche, qui espère en être quitte par des mots. Écoutez!

Il prit le Français par la main, le conduisit dans l'embrasure de la fenêtre, et lui dit quelques mots à demi-voix. Pas la moindre altération ne se faisait voir sur le visage de l'officier; on eût dit qu'il parlait du temps avec un de ses amis; mais les joues enflammées du défenseur de la tactique européenne, son air agité, quoique fier et résolu, tout indiquait que le sujet de la conversation était le choix du lieu et du

moment d'une explication où de belles paroles et la logique la plus serrée n'influeraient pas sur le résultat.

— Combien peu on doit se fier sur l'avenir! dit Rosslawlew en quittant le restaurant avec son ami. Cet officier pouvait-il se douter que dans cette maison il trouverait un homme avec qui il sera peut-être obligé de se battre demain?

— Je suis convaincu, *mon cher*, que cette affaire se terminera sans effusion de sang. Si toute querelle d'auberge devait donner lieu à un duel, les aubergistes n'auraient bientôt plus de quoi vivre. D'ailleurs, qui est-ce qui se bat pour des opinions politiques?

— Mais quand cette opinion offense tout un peuple?

—Le peuple est-il donc une personne? Peut-on offenser un peuple? Les Français ne veulent pas reconnaître en nous des Européens, et, en retour pour notre hospitalité, ils nous gratifient du titre de barbares. Notre patrie, qui renferme tous les climats de l'Europe, est à leurs yeux le pays des ours et des loups. Ils soutiennent, en paroles et par écrit, que nos dames boivent la goutte et ne sont jamais plus contentes que

quand leurs maris les battent. Faut-il pour cela que nous envoyions un cartel à tout Français qui, pour gagner sa vie, écrit de pareilles sottises? Grand bien leur fasse, et que Dieu leur soit en aide! Ce ne seront point ces mensonges qui feront de nous des Tartares; il n'en fera pas plus froid pour cela dans la Crimée; les maris n'en battront pas davantage leurs femmes, et nos dames ne s'habitueront pas pour cela à boire du schnick, que du reste elles auraient autant de droit à honorer du nom de liqueur, que le cabaret où nous venons de dîner en a eu à prendre le titre de restaurant.

Après que nos amis eurent fait encore un ou deux tours sur le boulevart désert, ils se séparèrent. Sarjetzki promit de venir le lendemain de grand matin chez Rosslawlew pour prendre congé de lui, et celui-ci se hâta de rentrer pour se reposer et faire un peu de toilette avant d'aller passer la soirée chez la princesse Radugin.

—

III.

LE SALON DE LA PRINCESSE.

—

Il était neuf heures du soir quand la voiture de Rosslawlew s'arrêta dans la grande Million, devant la porte de l'hôtel de la princesse Radugin. Comme il traversait l'antichambre, il remarqua, avec une contrariété visible, au nombre des domestiques, un chasseur richement vêtu, qui, étendu nonchalamment sur une chaise, jouait avec le plumet vert de son chapeau à trois cornes, et regardait d'un air de dédain les autres laquais qui se tenaient à une

distance respectueuse. Quand Rosslawlew eût passé par la salle à manger et par deux salons, un officier vint au devant de lui et, ouvrant la porte de la riche salle du divan, l'annonça à haute voix à la maîtresse de la maison.

La parente de Rosslawlew, l'opulente veuve du prince Radugin, pouvait passer pour un modèle de bon ton, bien entendu à l'époque où cette histoire se passe. Elle parlait mal le russe, très-bien au contraire le français, et se consumait de chagrin de ce qu'elle était forcée d'habiter Pétersbourg, car elle méprisait tout ce qui tenait à la Russie. Elle avait passé deux ans à Paris, deux mois à Lausanne, et se proposait, l'année suivante, de faire un voyage en Italie. Entourée d'étrangers, elle avait coutume d'entendre répéter qu'il n'y avait aucune différence entre la Russie et la Laponie; que, pour être quelque chose, notre patrie était obligée d'imiter servilement tout ce qui se faisait chez l'étranger, mais surtout en France; elle était convaincue que nous ne pouvions ni ne devions nous permettre d'avoir des opinions à nous, une langue qui nous fût propre, de porter les produits de nos fabriques, de posséder une littérature nationale et de vivre à notre mode.

La pauvre Radugin était persuadée, dans la simplicité de son cœur, que le plus haut degré de civilisation auquel la Russie pût arriver, consistait dans une absence totale d'originalité, de caractère indépendant et de nationalité; en un mot, que l'unique but auquel nous autres infortunés barbares du Nord pussions prétendre, était de mériter le surnom de singes de l'Europe. Sa société se composait principalement de personnes attachées à la légation française et de quelques jeunes littérateurs; ceux-ci l'appelaient en sa présence une seconde Corinne, parce qu'elle faisait des vers français, mais se moquaient d'elle derrière elle, tandis que les Français à leur tour riaient de la princesse, des littérateurs et de tout ce qu'ils trouvaient de ridicule dans cette maison, où, selon leur expression, on jouait chaque jour les parodies les plus comiques de la civilisation européenne.

La princesse Radugin avait été fort belle; mais les fêtes perpétuelles, les bals, les veilles et tout ce qui raccourcit la vie de nos dames à la mode, n'avait laissé subsister sur son visage que très-peu de traces de ses charmes, qui jadis l'avaient rendue célèbre, même à Moscou,

qu'un de nos anciens poëtes a nommée « la ville riche en beautés. »

Il n'y avait plus que ses yeux noirs et languissans qui rappelassent ces jours heureux, et qui fournissent à quelques jeunes poëtes l'occasion de la célébrer dans les plus jolis petits vers français du monde, mais qui malheureusement étaient en général volés des devises du confiseur Molinaris. Dans ces vers, on la comparait aux Muses pour l'esprit et aux trois Grâces pour la beauté.

Le salon dans lequel Rosslawlew trouva la maîtresse de la maison était éclairé par quelques bougies et par le feu qui brillait dans la magnifique cheminée de marbre. Sur un guéridon de bois de bouleau de Carélie était placé un service à thé en argent, devant lequel la princesse Radugin était assise sur un divan recouvert d'une riche étoffe turque; elle appuyait le bras sur un coussin en tapisserie, représentant son carlin favori, Azor, qui pouvait bien passer pour l'idéal de la laideur. Auprès de la fenêtre, sur un divan à la mode, sans dossier, était couché un des poëtes de la maison; ses yeux étaient levés vers le plafond, dont les peintures devaient lui fournir le sujet et la rime d'un im-

promptu, qu'à tout hasard il avait préparé d'avance.

Un voyageur français, à la taille élancée, placé près de la cheminée, donnait à Azor du thé froid dans une soucoupe, tandis qu'à côté du divan de la maîtresse de la maison un des principaux personnages de la légation française s'entretenait avec elle, étendu dans un grand fauteuil à la Voltaire.

— Ah! bonsoir, mon cousin, dit, comme de raison en français, la princesse Radugin à Rosslawlew qui entrait. Prendrez-vous une tasse de thé?

— Non, princesse, je ne prends jamais de thé le soir, répondit Rosslawlew en s'asseyant sur une chaise vide.

— Il y a un siècle que je ne vous ai vu. Venez-vous par hasard prendre congé de moi?

— Vous l'avez deviné. Je pars demain.

— Pour l'étranger?

— Pardon; je vais à Moscou, et de là à la campagne.

— A la campagne! ah! que je vous plains!... Azor!... viens ici, mon ami.... — Il vous gêne sans doute, monsieur le comte?

— Pas le moins du monde, princesse, au

contraire, répondit le voyageur; il est charmant! — Bois, mon petit chien, bois.

— Vous partez demain, mon cousin; et quand reviendrez-vous?

— Je ne le sais pas précisément; ce ne sera sans doute pas avant mon mariage.

—Ah! mon Dieu; voyez donc comme je suis distraite, j'avais tout-à-fait oublié que vous étiez fiancé. Maintenant je comprends, vous allez retrouver votre prétendue. Oh! c'est différent! Dans ce cas, vous pouvez être heureux à Moscou, à la campagne, au bout du monde. L'amour embellit tout!

— C'est seulement dommage, interrompit le voyageur, que l'amour en Russie ne tienne pas lieu de feu. Ce serait une excellente chose! Dites donc, princesse, n'y a-t-il pas de saison dans l'année où il fasse chaud chez vous? Bon Dieu! continua-t-il en se rapprochant de la cheminée, nous sommes au mois de mai! quel pays!

— Que voulez-vous, comte, dit la maîtresse de la maison avec un gros soupir; on ne peut pas choisir sa patrie.

— Vous avez raison, madame, dit le diplomate; si ce choix dépendait de nous, il y aurait

beaucoup plus d'espace vide en Russie, tandis qu'en France, il y aurait autant de monde qu'à l'Opéra de Paris le jour de la première représentation du *Triomphe de Trajan*.

— Et le jour où Trajan lui-même honora ce triomphe de sa présence, dit le voyageur.

— N'est-il pas vrai, mon cousin, demanda madame de Radugin, c'est la Lidin que vous épou se

— Oui, princesse.

— Celle qui a été à Paris l'année dernière?

— C'est-à-dire sa fille.

— L'aînée, sans doute?

— Oui, princesse.

— Elle s'appelle, je crois, Pauline? Charmante personne!... — De quoi parliez-vous donc, baron? — Ah! c'est vrai. — Savez-vous bien, mon cousin, que vous ne pouviez pas venir dans un moment plus opportun. J'ai précisément besoin de votre secours. Figurez-vous que, selon monsieur le baron, nous devons désirer que Napoléon vienne chez nous, en Russie! Mon Dieu! c'est pourtant bien étrange. Dites-moi, faut-il donc vraiment que nous désirions cela?

Rosslawlew avait de la peine à tenir sur sa chaise.

— Comment, madame! s'écria-t-il.

— Oui, oui, il vient de me le démontrer.

— Pardon, princesse, dit le diplomate avec un grand sang-froid, vous ne m'avez pas parfaitement compris. Je ne dis pas que les Russes doivent précisément désirer la venue de nos troupes; j'ai cherché seulement à vous faire comprendre que, si, par la force des circonstances, la Russie devenait le théâtre de nouveaux triomphes de notre empereur, et si les Russes étaient assez sages pour éviter de rendre la guerre nationale, une campagne de ce genre ne pourrait manquer d'avoir les résultats les plus avantageux pour votre peuple.

— Pardonnez mon ignorance, monsieur le baron, dit Rosslawlew; mais, en vérité, je ne saurais comprendre cela.

— Vous ne le comprenez pas! Mais demandez donc aux Hollandais, à toute la confédération du Rhin; parcourez la Suisse, l'Italie; jetez un regard sur ces rochers inaccessibles, naguère l'effroi du voyageur et maintenant percés de routes commodes sur lesquelles, princesse, vous pourriez rouler dans votre landau

aussi facilement que sur la perspective de Newski. Demandez à Terracine et à Naples ce que sont devenues ces nombreuses bandes de brigands qui rendaient tout voyage dans le midi de l'Italie presque impossible; comparez le degré de civilisation actuelle de l'Europe avec les préjugés et l'ignorance qui y régnaient autrefois, et alors vous comprendrez, pourvu que vous le vouliez, les immenses avantages que ce génie apporte avec lui partout où il paraît; ce génie, qui est colossal comme le monde et inévitable comme le destin.

— Voilà une superbe comparaison, s'écria le jeune poète; que vous avez l'imagination riche, monsieur le baron!

— Inévitable comme le destin! répéta la maîtresse de la maison en levant au ciel des yeux languissans et avec une voix pleine d'émotion; comme l'aspect de votre Napoléon doit être sublime! Il me semble que je le vois. Que ce regard d'aigle doit être beau, ce....

— Ne levez pas tant les yeux, princesse, dit Rosslawlew, avec un rire forcé; Napoléon est de petite taille.

— Il est vrai, dit le voyageur d'un air mo-

queur, il n'est pas aussi grand de corps que votre czar Pierre.

— Ni de corps ni d'esprit, reprit Rosslawlew en jetant un regard foudroyant sur le Français; si vous saviez seulement un peu d'histoire, monsieur le comte....

— Fi! fi! mon cousin, s'écria la princesse Radugin; vous vous échauffez. Ne peut-on donc pas exposer son opinion froidement?

— Vous avez raison, princesse, dit Rosslawlew avec un calme affecté, monsieur le comte n'est pas russe : il est aussi impossible qu'il comprenne toute l'étendue du génie de notre grand réformateur, que moi, qui ne suis pas français, je puisse me persuader que ce soit par les canons et les baïonnettes que l'on civilise les peuples. Non, monsieur le baron, si nous avons réellement besoin de professeurs, ce n'est pas de cette espèce. Permettez-moi de vous rappeler que la Russie n'a sous ce rapport rien à envier à personne, et qu'il lui serait facile, au besoin, de le prouver aux vainqueurs de la moitié du monde.

Le diplomate sourit et, sans répondre, tira de sa poche une tabatière de papier mâché ornée

d'un charmant paysage. Il offrit une prise à Rosslawlew en disant :

— Comme on travaille bien aujourd'hui ces bagatelles ! voyez, c'est une vue d'Austerlitz.

— C'est juste, répondit Rosslawlew tranquillement ; j'en ai eu une presque pareille, seulement je ne me rappelle plus si c'est Eylau ou Novi qu'elle représentait. Elle était beaucoup plus belle que celle-ci.

Monsieur le baron fut un peu embarrassé et dit après un silence :

— Quel dommage qu'à Novi, votre Souwarow n'ait pas eu affaire à Napoléon. Cette journée aurait été un des plus beaux fleurons de la couronne de notre empereur.

— Bien entendu, si les Français n'avaient pas été battus.

— Pouvez-vous réellement croire à la possibilité d'un pareil malheur, si Napoléon lui-même avait été à la tête de notre armée ?

— Je vous demande pardon ; non seulement je le crois, mais j'en suis convaincu.

— Bienheureux ceux qui croient ! dit le voyageur entre les dents, en mettant du bois sur le feu qui s'éteignait.

Le poète souriait; la maîtresse de la maison jeta un regard de pitié sur Rosslawlew.

— Mais nous nous sommes écartés du sujet, continua le diplomate; vous trouvez étonnante une civilisation qui s'étend par les armes. Avouez, du moins, que l'ordre, des institutions bien combinées et des travaux utiles, qui par leur grandeur gigantesque rappellent presque les ouvrages fabuleux des anciens Romains, sont la suite nécessaire d'une volonté ferme jointe à la puissance. Pour former des plans dont les avantages ne se développent que dans l'avenir, il faut la toute-puissance d'un Napoléon et ses innombrables armées.... Aussi, si la Russie doit faire un pas en avant....

—Ah! monsieur le baron, interrompit Rosslawlew en souriant, pourquoi voulez-vous à toute force civiliser une nation qui, par sa grandeur et son indépendance, peut devenir avec les années une rivale heureuse de la France? Laissez au temps et à son propre désir le soin de la placer à cet égard au niveau du reste de l'Europe. La Russie, sans le secours que vous voulez lui imposer, n'en approche pas moins à grands pas de ce but commun de tous les peuples. Regardez autour de vous! Vos ancêtres ont-ils jamais fait

dans l'espace d'un siècle ce que nous avons accompli dans celui qui vient de finir ? L'apparition de la magnifique Pétersbourg au milieu des marais et des déserts du Nord, ne rappelle-t-elle pas les changemens à vue de votre grand opéra?

— Vous pensez donc vraiment, monsieur, que votre Pétersbourg mérite le nom d'une ville européenne? Rien moins que cela. Ici tout est commencé et rien n'est fini. Vos larges rues ressemblent à des marchés, et vos marchés à des déserts; vos maisons longues et basses à des fabriques. Vos quais, à la vérité, ne sont pas mal; mais que dire de vos ponts de bois peint? D'ailleurs y a-t-il dans tout Pétersbourg une seule église passable? Votre cathédrale de Casan, qu'est-elle autre chose qu'une masse immense de pierres, sous lesquelles s'ensevelissent quelques faibles portions assez bien travaillées, qui du reste ne compensent pas le mauvais goût et la difformité de l'ensemble? Soyez tranquilles, messieurs les Russes, quand les Français viendront à Pétersbourg, ils ne vous envieront point votre cathédrale de Casan, mais ils pourraient bien emporter avec eux ses colonnes de granit.

— Au nom du ciel, monsieur le baron, dit la princesse, ne répétez jamais cela en présence de mon parent le prince Radugin. Il ne trouve rien de si beau au monde que cette église ; et savez-vous pourquoi ? C'est que des artistes russes y ont seuls travaillé.

— Cela saute aux yeux, observa le voyageur.

— Le prince Radugin! répéta le diplomate avec un dépit marqué ; quel dommage, princesse, que vous soyez alliée à ce fanatique, à ce Kamtchadale sauvage, à ce...

— Que voulez-vous, monsieur le baron, je conviens qu'il est marin, que ses manières ne sont pas des plus polies, ni son ton des plus aimables. Son fougueux patriotisme est aussi fort ridicule; mais au fond c'est un brave homme et plein de bonté.

— Je le crois bien, princesse; mais j'avoue que je ne conçois pas à quoi votre gouvernement pense. Devrait-il souffrir dans la capitale de la Russie un homme dont le fanatisme insensé et dangereux pourrait devenir contagieux ; un homme qui ne se donne pas même la peine de cacher la haine que lui inspirent les Français ?

— Dans quelle capitale devrait-il donc être

souffert? demanda Rosslawlew. Serait-ce dans celle de la France?

— Nulle part, monsieur, nulle part. Des hommes comme lui ne devraient pas rester en Europe. C'est en Angleterre ou aux Indes orientales qu'il faudrait les envoyer. Là ils peuvent prêcher leurs maximes séditieuses, du moins jusqu'à ce que le drapeau français ait été les chercher sur les bords de la Tamise.

— En ce cas il prêcheront long-temps, dit Rosslawlew.

— Vous croyez? Non, monsieur, l'empire de ces pirates tire à sa fin. Le système continental, adopté par toute l'Europe, n'a pas encore été suivi en Russie avec cette inflexible sévérité qu'exigent l'intérêt de la France et le vôtre. Mais maintenant que votre cour est instruite de la volonté positive de l'empereur; maintenant que les subterfuges diplomatiques ne sont plus possibles, et que les Russes n'ont plus d'autre choix qu'un combat inégal ou l'obéissance...

— L'obéissance! répéta Rosslawlew; vous oubliez que nous n'obéissons qu'à notre empereur légitime, et que l'empereur de Russie n'obéit qu'à Dieu et à sa conscience. Écoutez-

moi bien, monsieur le baron. Vous avez parlé avec beaucoup, avec trop de franchise peut-être à un seigneur russe; maintenant permettez qu'à mon tour je vous dise aussi franchement mon avis. Pourquoi ces éternelles menaces? Pourquoi ce langage impérieux? Pourquoi cette certitude avec laquelle vous parlez de vos victoires futures? Ne sentiriez-vous pas qu'en humiliant ainsi toutes les autres nations, vous faites haïr la vôtre? Célébrez vos victoires chez vous, jouissez des fruits de ces victoires; demeurez convaincus que vous êtes la plus puissante nation de l'Europe; mais, au nom du ciel, ne faites pas sentir à tout le monde le poids de votre gloire, car il blessera sans cesse l'amour-propre des autres nations; vous finirez par les réveiller de leur sommeil inconcevable et honteux. A quoi sert tout ce que vous venez de débiter sur la Russie? Si vous avez cru nous effrayer, monsieur le baron, vous êtes dans l'erreur. Le sentiment qui depuis quelque temps règne en Russie n'a rien de commun avec la peur; je puis vous l'assurer. Nous n'avons jamais aimé les Français comme des amis; maintenant nous commençons à les haïr comme nos ennemis les plus cruels. Dans nos immenses plaines jonchées

des ossemens des Lithuaniens et des Tartares, il y a encore place pour d'autres hôtes. Pardonnez-moi, monsieur le baron; c'est ainsi que je pense, c'est ainsi que pensent tous les Russes.

—Vous défendez votre honneur national en véritable orateur, dit le diplomate en souriant. C'est seulement dommage que vous vous trompiez sur un point. A l'exception d'un petit nombre de patriotes, tous les Russes nous aiment comme autrefois. Je ne disputerai pas que peut-être votre gouvernement...; mais le peuple, et surtout la noblesse, nous sont attachés de cœur et d'âme. Ils préfèrent toujours notre langue à la leur; ils nous imitent dans tous nos usages, s'habillent d'après nos modes; en un mot, cherchent à nous ressembler en toutes choses. Vous avouerez que ce sont là de singulières preuves d'une haine nationale. Non, monsieur, les bons Russes resteront les amis des Français, en dépit de toutes les combinaisons politiques. La considération que l'on témoigne à notre corps diplomatique, le respect qu'inspire le seul nom de la France, l'amour que vous portez à nos écrivains, tout se réunit pour démontrer cette incontestable vérité.

— Le prince Dmitrii Pawlowitsch Radugin, dit un laquais en annonçant.

— Mon beau frère! s'écria la maîtresse de la maison.

— Vous ne recevrez pas sans doute ce Hottentot, dit tout bas le diplomate; oh! mon Dieu, continua-t-il, en éloignant sa chaise du divan, le voilà déjà!

Les deux battans de la porte s'ouvrirent et un homme de haute taille, d'une cinquantaine d'années, se présenta. Il était en petit uniforme de marine, et portait à sa boutonnière la croix de Saint-Georges.

— Bonjour, ma sœur! bonjour, Rosslawlew, dit-il : Bonjour, messieurs! Ces derniers mots en français.

— Bonjour, prince, répondit la maîtresse de la maison, bas et en Russe : je me trouve aujourd'hui très-indisposée, j'ai fort mal à la tête, et si, d'après votre usage, vous vous mettez à crier....

— Soyez tranquille, interrompit le prince Radugin, en se plaçant sur le divan; je ne viens que pour une minute, et pour vous raconter une histoire fort gaie. Je suis charmé que ces messieurs l'entendent et en rient avec

nous. Aussi faut-il absolument que je la dise en français; je m'en tirerai comme je pourrai. *Écoutez*, *messieurs*, continua-t-il, je vais vous conter une nouvelle.

— Nous sommes tout oreille, prince, dit le diplomate avec un sourire de complaisance.

Le voyageur aussi cessa de tisonner le feu et se rapprocha du divan.

— Vous saurez donc, messieurs, qu'il y a à peu près une heure, reprit le prince Radugin, deux voitures se rencontrèrent dans la grande Moskoi. Dans l'une se trouvait votre ambassadeur et dans l'autre un seigneur de la garde, un jeune homme, s'entend. Par une imprudence des cochers, les roues des deux voitures s'accrochèrent; mais par bonheur, les deux cochers purent retenir leurs chevaux. Son excellence se sentit offensée et se mit à faire un grand bruit; l'officier voulut s'excuser, mais l'ambassadeur n'écouta rien, et à l'entendre, l'honneur de la France tout entière se trouvait compromis. Dans l'intervalle, plus de deux cents batteurs de pavé s'étaient rassemblés autour des voitures. Les domestiques se mirent en quatre, et pourtant, malgré le secours des assistans, ils ne purent débarrasser les roues. Enfin l'officier

mit la tête à la portière et observa de la manière la plus polie, et avec mille excuses, qu'il était indispensable que la voiture de son excellence reculât un peu. — Les Français ne reculent jamais, répondit fièrement l'ambassadeur.—Ni les Russes non plus, répliqua l'officier; fouette cocher. Le cocher fouetta ses chevaux, et crac, la roue de l'ambassadeur se cassa. La voiture de l'officier partit comme le vent et le peuple se mit à crier après lui : — C'est bon ! c'est comme cela qu'il faut faire!

— Quelle horreur! s'écria la princesse.

— Quelle audace! cria le diplomate.

— Cela n'a pas de nom! ajouta le voyageur.

La joie brillait dans les yeux de Rosslawlew. Le pauvre poète pâlit d'effroi.

— Et ce qu'il y a de plus remarquable, continua Radugin, c'est qu'on m'a assuré que les personnes qui ont le plus applaudi à la conduite de l'officier n'étaient pas des gens du peuple, mais des personnes comme il faut, très comme il faut.

— Cela n'est pas possible, dit le diplomate; cette témérité...

— Témérité ou non, ce qu'il y a de certain, c'est que la voiture est encore sur le côté.

— J'espère au moins que monsieur l'ambassadeur n'est pas blessé, dit vivement le voyageur.

— Pas que je sache, monsieur le comte; on dit seulement que sa coiffure à la Titus et son nez ont un peu souffert dans la bagarre.

— Venez, allons voir si cela est vrai, dit le diplomate au voyageur; si cela est, il faut que l'officier soit puni d'une manière exemplaire; cela exige *une réparation éclatante!* L'honneur de la France!... l'honneur de notre empereur!... Venez, comte, venez.

— Qu'en pensez-vous, dit la princesse à son beau-frère, en russe; ne devrais-je pas y envoyer? peut-être y aller moi-même?

— Mais vous feriez peut-être bien, ma sœur. Pourquoi pas? vous êtes une jeune veuve, une princesse russe; lui, c'est un Français aimable, un homme dans la fleur de l'âge : vraiment, cela serait tout à fait convenable. Allez donc, ma chère, allez.

— Mais cela est-il bien vrai?

— Je l'espère.

— De qui l'avez-vous appris?

— Ah! voilà le malheur : je n'ai pour garant qu'un menteur achevé; mais Dieu est bon, et

peut-être lui aura-t-il inspiré de dire la vérité une fois en sa vie.

Les Français prirent congé de la maîtresse de la maison, afin d'aller au plus vite s'informer de la santé de l'ambassadeur. Rosslawlew profita de cette occasion pour se retirer aussi ; et, après avoir serré amicalement la main du prince Radugin, il monta dans sa voiture pour retourner chez lui.

—

IV.

LE DUEL.

—

Les flèches dorées de l'hôtel de l'amirauté et de la cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul brillaient à travers le brouillard du matin : mais le soleil n'avait pas encore paru dans le petit bois de sapins, et une ombre épaisse couvrait encore le toit du bâtiment antique et à deux étages qu'occupait le célèbre restaurant connu sous le nom de *la Main*, ou *la Barrière-du-Milieu.* Tout était tranquille sur la grande route de Moscou, route si triste et si ennuyeuse en

comparaison des autres environs de Pétersbourg. Tout à coup on entendit dans l'éloignement le son clair d'une sonnette de Waldai [1]. Il cessa pour un moment, résonna de nouveau, tantôt plus, tantôt moins fort, d'abord simple, puis double ou mêlé, et cessa enfin tout-à-fait. Sur la route venant de Pétersbourg arrivait, en faisant voler des deux côtés la poussière, une calèche attelée de six bons chevaux de poste, que suivait avec peine un droschke traîné par deux beaux chevaux de couleur différente. La calèche s'arrêta devant l'auberge : Rosslawlew sauta dehors en costume de voyage, une casquette de drap sur la tête ; Sarjetzki le suivit plus lentement, enveloppé d'un carrick gris à cinq ou six collets ; il bâillait et s'étendait. Le domestique courut réveiller l'hôte, et nos voyageurs s'assirent sur un banc devant la porte.

— Maintenant, mon cher, dit Sarjetzki, j'espère que tu ne doutes plus de mon amitié. Je me suis couché cette nuit à une heure du

[1] Les postillons en Russie se servent pour annoncer leur arrivée au relais de petites sonnettes dont le son est très-clair et qui se fabriquent principalement à Waldai.

— *Note du Traducteur.* —

matin, et avant quatre heures j'étais déjà levé pour t'accompagner jusqu'ici. Je crois réellement que nous avons mis deux heures à faire les huit werstes qui séparent de Pétersbourg ce misérable trou. Le diable s'est servi de son compas pour mesurer cette distance. Mes yeux se fermaient malgré moi. Mon Dieu! je suis moulu.

— Dis-moi donc, Alexandre, répondit Rosslawlew, y a-t-il long-temps que tu es devenu si efféminé? Lorsque j'étais avec toi au service, tu ne connaissais pas la fatigue, et tu n'y aurais pas fait la moindre attention, quand tu serais resté un mois entier sans descendre de cheval.

— A cette époque-là, mon cher, je portais l'uniforme; maintenant que je l'ai quitté, j'aime à faire le sybarite. Mais sais-tu, frère, quoique je n'aie pas lieu d'être mécontent de ma position actuelle, que je trouvais la vie militaire bien plus agréable? Qui sait si l'on n'aura pas bientôt besoin d'officiers? Nous aurons peut-être affaire aux Français. A dire vrai, j'aime ce peuple aimable et gai. C'est une charmante nation! et pourtant, quand on y songe bien, on ne peut pas s'empêcher d'être son ennemi; il en a par trop fait. Ecoute, Woldemar, si nous

avons la guerre, je m'engage de nouveau dans les hussards.

— Moi aussi, dit Rosslawlew.

— Donnons-nous la main. S'il faut que nous servions, nous servirons ensemble. Quand la campagne sera terminée et la paix faite avec la France, sais-tu ce que nous ferons?... En avant, à Paris! et ce sera alors que nous nous amuserons véritablement. Va, frère, tu peux dire ce que tu veux; mais la vie chez nous est horriblement ennuyeuse.

— Je ne trouve pas cela du tout.

— Tais-toi donc, mon cher! Qu'est-ce que le patriotisme a de commun avec le plaisir? J'aime ma patrie autant que toi, et je suis prêt à verser pour elle jusqu'à la dernière goutte de mon sang : mais quand l'ennui me prend, vois-tu, je ne vais ni à Moscou ni à Pétersbourg, mais en droite ligne à Paris, sans m'arrêter un instant en route, et moins que partout ailleurs dans la savante Allemagne.

— Crois-moi, mon ami, si tu connaissais véritablement l'ennui, tu ne pourrais pas t'en débarrasser, même à Paris; quand nous passons notre vie dans une ivresse perpétuelle, sans but

ni destination, quand nous découvrons dans notre cœur un certain vide, quand...

— Ah! mon bon ami, je te demande mille fois pardon! j'avais complétement oublié que tu étais amoureux : et l'on sait que dans le climat qu'habite notre maîtresse, les roses ne cessent pas de fleurir toute l'année, et que l'air y est embaumé des parfums les plus doux. Mais à propos, je n'y avais pas du tout pensé : comment feras-tu pour remplir ta promesse et entrer dans les hussards? Si tu es déjà marié, ta femme s'attachera à toi comme un chardon; si tu n'es encore que fiancé, ce sera toi qui ne voudras pas abandonner ta prétendue. Quant à moi, c'est tout autre chose : je suis encore un libre cosaque, je fais ce que je veux. Comme toi je n'ai plus ni père ni mère, et ce ne sera pas ma vieille tante qui me retiendra. Il me reste à la vérité encore quelques cousines au cinquième et au sixième degré : mais je les aime toutes, sur ma parole, comme si elles étaient mes sœurs; aussi ne pleureront-elles pas beaucoup ma perte. Mais, écoute, Woldemar, puisque nous en sommes sur ce chapitre, raconte-moi donc comment tu es devenu amoureux, et explique-moi ce que c'est que cet amour qui

rend fous les gens sages et sages les fous.

— Tu sais, Alexandre, que j'habitais l'année dernière une terre à quatre-vingts werstes environ de Moscou. Vers le milieu de l'été, la riche dame de Lidin, qui était veuve, vint se fixer avec ses deux filles dans mon voisinage. Elle revenait de Paris, et, pour remettre de l'ordre dans ses affaires, elle était obligée de passer quelques années à la campagne. J'étais depuis long-temps lié avec le major Ilmewne, goronitschi (maire) du chef-lieu de notre cercle. Cet Ilmewne, très-honnête homme du reste, offrait un vrai modèle de la crasse ignorance de la dernière génération. Il me fit faire la connaissance d'un autre original, Nikolaï Stepanowitsch-Ischorski, frère de madame de Lidin, qui, le lendemain, me présenta à sa sœur. Tu peux juger combien je fus heureux de trouver dans mes voisines des femmes aimables et bien élevées.

— En province, c'était une véritable trouvaille, frère.

— La maman a sans contredit son côté faible, mais les filles!

— Les filles sont, cela va sans dire, des beautés, de vrais anges!... et lequel de ces deux anges t'a tourné la tête?

—Dans le commencement c'était Olga, la plus jeune, qui me plut davantage.

— Dans le commencement ! c'est donc de l'aînée que tu es amoureux ? Et qu'est-ce qui t'avait d'abord tant plu dans l'autre ? Est-elle brune, ou blonde ?

— Les deux sœurs ont les yeux bleus ; toutes deux sont belles et se ressemblent même beaucoup, et pourtant..... je ne sais vraiment pas comment te faire bien comprendre la différence qui, d'un autre côté, rend cette ressemblance tout-à-fait nulle. Olga est bonne, franche, communicative et toujours gaie ; elle est naïve et timide comme un enfant, sage et prudente comme une femme ; mais avec tous ces avantages, elle ne sera jamais la divinité d'un poëte ; en un mot, Olga est une fleur charmante, l'ornement..... de ce monde. Mais sa sœur ! ah ! quelle sensibilité surnaturelle brille dans ses regards tristes et languissans ! tout ce qui rapproche la terre du ciel, tout ce qu'il y a de grand et de beau est fait pour pénétrer dans cette âme pure et ardente. Olga se mariera dès que sa mère le lui dira ; elle sera une bonne, une tendre épouse, mais jamais, non jamais elle ne saura aimer comme Pauline. Au bout de

quelques jours je me vis reçu chez madame de Lidin comme l'ami de la maison. Olga cessa de me traiter en étranger : au bout de deux semaines, elle courait déjà avec moi dans le jardin, se promenait avec moi dans les champs et dans les bois ; en un mot, elle me traitait de frère. Avec une franchise enfantine, elle me racontait tout ce qui lui passait par la tête, et elle m'étonnait souvent par ses observations naïves, mais pleines de netteté et de justesse. Il me fallut plus de temps pour connaître Pauline. Dans le commencement, il me semblait même qu'elle évitait les occasions de se trouver avec moi : nous nous rapprochâmes enfin peu à peu, et ce ne fut que quand j'eus bien pénétré dans toute sa grandeur l'âme de cet ange à figure humaine, que je compris la cause de sa mélancolie et de son abattement habituel. Oui, mon cher ami, Pauline est trop parfaite pour ce monde. Son imagination si vive, si brillante, donne à tout une nuance céleste. Un jour, je lisais aux deux sœurs le roman de Mathilde ou les Croisades. Quand nous arrivâmes au passage où l'ennemi des Chrétiens, l'ennemi de la patrie de Mathilde, le Musulman infidèle, Malek-Adhel, meurt dans ses bras, la bonne Olga

dit en fondant en larmes : L'infortunée ! pourquoi fallait-il qu'elle aimât ce Turc ! il ne pouvait pas devenir son époux ! Pauline, au contraire, ne pleura point ; non ! la joie brilla sur son visage. Elle semblait envier le sort de Mathilde et partager cet amour si malheureux, si désintéressé, si peu terrestre.

— Tu peux dire ce que tu voudras, Woldemar, interrompit Sarjetzki en secouant la tête ; cela est trop sublime pour moi. Comment, sans être son ennemi, sans être un Tartare, as-tu pu lui plaire et te décider à lui avouer ton amour ?

— J'ai balancé long-temps, et quoique je remarquasse bientôt que mes fréquentes visites n'étaient nullement désagréables à madame de Lidin, je n'osai pourtant pas offrir moi-même ma main à sa fille. Je me décidai, d'après cela, à ouvrir un jour mon cœur à Olga : je lui dis que tout le bonheur de ma vie dépendait d'elle. Il me semble voir encore sa frayeur : elle pâlit, et ce ne fut que quand je lui eus dit que c'était Pauline que j'aimais, que la rougeur couvrit son front et que ses yeux brillèrent de joie. Vous voulez épouser Pauline ! s'écria-t-elle ; que je suis contente !... vous serez mon frère, n'est-

il pas vrai? vous me donnerez le nom de sœur? oh! maintenant, je ne me marierai jamais! non, je resterai toujours auprès de vous deux; ô mon Dieu, que je suis contente! La bonne Olga riait et pleurait en même temps : des flots de larmes coulaient de ses yeux, et cependant elle paraissait si heureuse! Je passai toute cette journée dans la plus cruelle incertitude. Pauline s'était renfermée dans sa chambre, et Olga évitait avec soin toute occasion de se trouver seule avec moi. Le lendemain se passa de même; enfin, le troisième jour...

— Dieu soit loué! s'écria Sarjetzki, il faut avouer, frère, que tu as bien de la patience!

— Le troisième jour, dans la matinée, continua Rosslawlew, Olga me dit qu'à la vérité je ne déplaisais pas à sa sœur, mais qu'elle ne voulait me donner sa main que quand elle serait bien convaincue qu'elle ferait par là mon bonheur. Pour preuve de mon amour elle exigeait que, pendant une année entière, je n'en dirais pas un mot ni à elle ni à sa mère.

— Pendant une année entière! Et toi, nouvel Amadis, qu'as-tu répondu à cela?

— Oh! mon cher ami, j'aurais promis tout ce qu'elle aurait voulu, le seul espoir de la pos-

séder un jour étant pour moi un bonheur inexprimable. Dans les trois premiers mois de mon épreuve, notre société s'augmenta par l'arrivée du colonel en retraite Surski, dont le petit bien est situé à deux werstes de mon village. Je ne tardai pas à me lier avec ce digne homme, qui joint à la sincérité d'un brave militaire un esprit cultivé et des connaissances étendues. Son amitié fut un véritable baume pour mon cœur. Je lui parlai souvent de Pauline, et, quoiqu'il secouât la tête et qu'il l'appelât une enthousiaste, il l'aimait pourtant beaucoup; moins cependant qu'Olgà, qui, de son côté, faisait tout ce qui dépendait d'elle pour abréger le temps de mon épreuve. A la fin, ses prières et l'éloquence de mon ami Surski, fléchirent la cruauté de Pauline. Il y a trois mois que nous avons été fiancés, et peu de jours après, des affaires pressantes m'appelèrent à Pétersbourg. Quand je pris congé d'elle, quand pour la première fois elle me permit de la serrer contre mon cœur et que de sa voix douce et enchanteresse, elle me dit : Reviens promptement, mon bien-aimé; ah! dans ce moment heureux j'oubliai tout ce que j'avais souffert pendant trois mois, et tant de nuits que

j'avais passées dans l'inquiétude et la douleur. Oh! Alexandre! si tu avais jamais aimé, si tu savais ce que signifient, dans la bouche d'une jeune fille qu'on adore, ces mots : mon bien-aimé! si tu pouvais concevoir tout ce que ces trois mots renferment de félicité!....

— Comment diantre! interrompit Sarjetzki, débiter un tas de sottises, c'est donc là ce qu'on appelle de l'amour! *Mon bien-aimé!* N'est-ce pas ainsi que je t'appelle? Ou bien voudrais-tu que je disse, Mossié Rosslawlew?

— Tais-toi, frère, ton cœur est froid comme de la glace.

— Pas pour l'amitié, Woldemar! Je me réjouis bien sincèrement de ton bonheur; j'espère que tu seras heureux avec Pauline; et pourtant il me semble que je serais plus content si tu épousais Olga.

— Et pourquoi cela, frère?

— Vois-tu, c'est que Pauline est trop... comment dirais-je?... trop.... céleste; et que je me suis laissé dire que ces jeunes filles si peu terrestres, font rarement le bonheur de leurs maris. Tous les hommes ont leurs défauts, et ces femmes-là veulent à toute force un idéal. Tant que tu es fiancé et amant....

— Je le serai toute ma vie.

— C'est fort bien, mon cher; mais maintenant tu es à genoux devant elle; maintenant, sans doute, elle couvre aussi ton image d'une enveloppe surhumaine; plus tard, quand elle te verra en robe de chambre et la pipe à la bouche... Vois-tu, mon ami, tu peux dire ce que tu voudras; mais un mari est, à tout prendre, un fort mauvais idéal.

— Tais-toi donc, Sarjetzki, tu vois tout avec tes yeux.

— Sans doute, mon ami; cependant j'ajouterai que tu lui conviens pour mari plus qu'aucun autre. Tu es pâle, mélancolique; tu as dans le regard quelque chose de vaporeux...., de surhumain aussi. Moi, par exemple, avec ma face enjouée et rubiconde, je ne vaudrais rien du tout pour elle. Mais il me semble que l'on vient nous chercher. Eh bien! le déjeuner est-il prêt?

— Oui, monseigneur, répondit le garçon du restaurant en se frottant les yeux.

— Viens, Rosslawlew, il y a assez long-temps que nous sommes dans les espaces célestes. Il est temps de songer à la terre.

Nos amis se séparèrent après avoir déjeuné

et vidé ensemble une bouteille de vin de Champagne.

— Maintenant, dit Sarjetzki en se plaçant dans son droschke, je vais m'endormir. Adieu, mon cher. Toi, Wanka[1], au grand galop jusqu'à la ville. Adieu, cher ami! que le ciel t'accorde tout le bonheur que tu désires; et pourtant je ne puis pas m'empêcher de dire que c'est dommage que tu n'épouses pas Olga.... En avant!

Comme Rosslawlew montait dans sa calèche, deux droschkes à deux chevaux passèrent devant lui, prenant le chemin de Zarskoe-Selo. Il crut reconnaître sur l'un d'eux le Français avec qui il avait dîné la veille dans le restaurant à un rouble.

Quand le cocher fut prêt, il monta sur son siége, se mit à siffler, fit claquer son fouet, la sonnette retentit, et bientôt des deux côtés de la route volèrent alternativement des sapins élevés et de vertes prairies; à de longs intervalles seulement s'offrait entre les arbres une maison de campagne; tant cette route est différente de celle de Péterhoff, qui n'est pour

[1] Wanka est un diminutif d'Iwan —Jean.—

ainsi dire qu'une double rangée d'habitations ornées et charmantes. Au bout de quelques minutes la calèche monta la montagne de Pulkow, et bientôt se montra dans l'éloignement derrière l'immense parc, le palais colossal de Zarskoe-Selo, dont le toit doré et la magnificence asiatique étonnaient jadis les voyageurs. Non loin du parc, un de nos chevaux fit un faux pas; les autres s'effrayèrent et prirent le mors aux dents. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que le cocher parvint à les faire arrêter avec le secours de Rosslawlew. La calèche était restée entière; mais une grande partie du harnais était déchirée, et on calcula qu'il faudrait au moins une demi-heure pour tout remettre en ordre. Rosslawlew laissa son domestique auprès de la calèche, et suivit à pied le chemin qui longe le mur du parc. Il remarqua à un endroit une petite ouverture d'où un étroit sentier conduisait dans l'épaisseur des taillis.

Rosslawlew pénétra dans ce sentier afin de se promener pendant quelque temps à l'ombre. Dix minutes ne s'étaient pas passées qu'il entendit parler à peu de distance; il fit encore quelques pas, et tout à coup une voix de tonnerre cria près de lui derrière des broussailles :

— Là ; est-ce bien maintenant ?

— Non, frère, répondit une voix qui ne lui était pas tout-à-fait inconnue ; est-ce là une barrière ? Rapproche encore de trois pas.

Rosslawlew plia les branches d'un gros buisson qui lui cachait les personnes qu'il entendait parler, et il vit quatre hommes réunis dans une petite clairière. Deux d'entre eux lui étaient entièrement inconnus ; quant aux deux autres, il reconnut sur-le-champ en eux l'officier taciturne et le Français avec lequel il avait dîné la veille dans le restaurant à un rouble. Il n'était pas difficile de deviner pourquoi ces messieurs se trouvaient de si bonne heure dans le parc. Rosslawlew, suivant son premier mouvement, fit deux pas en arrière ; mais une curiosité irrésistible surmonta ce sentiment humain. Le cœur battant avec force, et respirant à peine, il se cacha derrière le buisson, d'où il fut le témoin invisible de cette scène sanglante, qui justifia tout ce qu'il avait dit chez la princesse de la haine des Russes pour les Français.

— Allons, as-tu bientôt fini ? s'écria l'officier taciturne à son camarade qui s'occupait à placer dans la terre deux bâtons à deux pas de distance l'un de l'autre.

— A l'instant, répondit un jeune homme de haute taille, en petit uniforme de cavalerie et un bonnet de police sur la tête. Mais deux pas! S'il y en avait au moins quatre !

— Pourquoi cela, frère? Enfantillage! Là, mets de la poudre dans le bassinet.

— Permettez-moi de vous demander une chose, dit le témoin du Français, homme d'un âge mûr et dont l'accent annonçait un étranger, je désirerais au moins savoir la cause de votre duel.

— Et pourquoi cela? demanda l'officier en remettant l'autre pistolet à son camarade.—Enfonce bien la balle, frère, et aiguise la pierre. Il n'y a rien de si désagréable qu'une arme qui rate.

— Il me semble pourtant, reprit l'étranger, qu'en qualité de témoin j'ai le droit de savoir....

— Pourquoi nous nous battons?... Que vous dirai-je? La physionomie de votre ami ne me plaît pas.—Maintenant, ajouta-t-il en se tournant vers son témoin, mesurez cinq pas...—Ne voulez-vous pas en faire autant?

— Mais, monsieur l'officier, je vous répète que si vous n'avez pas d'autre motif....

— J'en ai d'autres, monsieur; votre ami est un Français. Mesurez cinq pas.

— Encore un mot, monsieur. Il me paraît...

— Cela vous paraîtra-t-il encore long-temps, monsieur? Je crois que vous aimez à bavarder. Mais pour cela je ne suis pas votre homme, et je suis d'ailleurs pressé. Veuillez vous placer, dit-il d'une voix de tonnerre au Français, qui n'avait pas dit un mot pendant toute cette discussion.

— C'est vrai, dit le second du Russe, c'est beaucoup trop de paroles. Quand on veut se battre, on se bat.—Voilà ta place, frère. Vise bien , et prends ton temps.

Les deux adversaires séloignèrent à cinq pas de la barrière, se retournèrent en même temps et commencèrent peu à peu à se rapprocher. Au second pas le Français tire, la balle siffle et perce le bonnet de l'officier.

— Le diable m'emporte, mais ce Français tire bien! dit le témoin du russe entre ses dents. Prends garde, frère, de manquer ton coup.

Le russe tire à son tour et le bras du Français est en un instant baigné de sang.

— Ah! frère, dit l'officier de cavalerie, c'est dommage que tu n'aies pas visé un peu plus à

gauche. Je t'avais dit de prendre mes pistolets. Qui diable pourrait tirer sans détente?

Il se passa encore quelques secondes ; le cœur de Rosslawlew cessa presque de battre. La distance qui séparait les deux adversaires devenait toujours plus petite. Il ne restait plus entre eux que six ou sept pas..., un troisième coup se fit entendre.

— Es-tu blessé? demanda l'officier de cavalerie.

— Non, répondit l'autre en regardant d'un air de sang-froid son épaule droite dont la balle avait emporté l'épaulette. — Et maintenant je vous prie très-humblement de vouloir bien venir à la barrière, dit-il en attachant un regard fixe sur le Français.

— Je suis mort, dit à demi voix le blessé.

— Mon Dieu! il perd tout son sang! s'écria son témoin en tirant un mouchoir blanc de sa poche.

— Ne prenez pas tant de peine, interrompit l'officier silencieux; il vivra bien jusqu'à mon dernier coup. — Allons donc, monsieur, avancez ; je ne tirerai pas que vous ne soyez arrivé à la barrière.

— Monsieur l'officier, cria l'étranger; songez-y donc! A deux pas! c'est absolument...

— Comme si je lui posais mon pistolet sur le front... C'est aussi comme cela que je l'entends.

— Encore un peu, monsieur le chevalier de la Légion-d'Honneur! Je vous en prie très-humblement.

— Eh bien, soit! dit le Français en jetant son pistolet loin de lui. Il marcha d'un pas mal assuré vers la barrière, et se croisant les bras sur sa poitrine, il se plaça en face de son adversaire. Le sang coulait à flots de sa blessure, une pâleur mortelle couvrait son visage; mais il n'en fixait pas moins fièrement ses yeux sur ceux de l'officier. De temps en temps seulement ses membres étaient agités d'un léger frémissement convulsif. L'officier visa; la bouche de son pistolet touchait presque le front du Français. Le sang de Rosslawlew se glaça dans ses veines. Il voulut crier, mais la voix lui manqua. Pendant ce temps, l'officier avait armé son pistolet; il lâcha le chien; mais il n'y avait plus de poudre dans le bassinet.

— Tu vis encore, mon ami! s'écria le témoin du Français.

— Ce n'est pas pour long-temps, ajouta froidement l'officier. — Amorce, frère.

— Au nom du ciel, cria l'étranger d'un ton de désespoir, épargnez cet infortuné !... Il est époux et père de six enfans ?

— Au lieu de répondre, l'officier russe sourit et dirigea les yeux d'un autre côté, après avoir jeté un regard d'indifférence sur le pâle visage de sa victime. Ah ! s'il avait été plein de fureur, le malheureux aurait pu se flatter encore de quelque espérance ; le tigre lui-même connaît parfois la pitié ; mais ce regard fixe, inflexible, qui n'exprimait rien qu'une mortelle impassibilité, ne promettait point de quartier.

— Monsieur l'officier, continua l'étranger, si la pitié est un mot qui pour vous n'a point de sens, songez au moins qu'en ce moment vous remplissez l'office de bourreau.

— Je voudrais en être un, et pouvoir d'un seul coup couper la tête à votre nation tout entière ! Éloignez-vous.

— Encore un mot, monsieur, dit le blessé d'une voix que l'on entendait à peine. — Adieu, mon ami ! n'oubliez pas de dire à tout le monde que je suis mort en brave, comme il convient à un Français... Quant à elle, dites-lui...

Il ne put achever, et tomba sans connaissance dans les bras de son ami.

— C'est pourtant dommage, dit l'officier de cavalerie; cet homme n'est pas un lâche, et Dieu m'est témoin que si j'étais à ta place...

— Eh! pourquoi cela, frère? c'est toujours un de moins dans le monde. Cette fois, je pense que je ne le manquerai pas:

Il regarda le bassinet de son pistolet, qu'il arma.

— Arrêtez! s'écria Rosslawlew en s'élançant de derrière les arbres et en se plaçant devant le Français; c'est épouvantable! Ce n'est pas là un duel; c'est un assassinat, un guet-apens!

— Qui êtes-vous? demanda l'officier en baissant son pistolet.

— Un aussi bon Russe que vous pouvez l'être.

— En vérité? que venez-vous donc faire ici?

— Sauver ce malheureux père de famille.

— C'est-à-dire que vous avez envie de prendre sa place.

— Oui, s'écria Rosslawlew! et s'il faut absolument que vous assassiniez quelqu'un...

— Comme vous voudrez, monsieur; mais il faut d'abord que j'en finisse avec ce chevalier de la Légion-d'Honneur.

— Vous devriez rougir, monsieur; ne voyez-vous pas qu'il est sans connaissance?

— Qu'importe? Il vit toujours. Laissez-moi...

— Non! s'écria Rosslawlew en regardant l'officier avec indignation, vous n'êtes pas un homme, vous êtes un démon.—Emmenez votre ami, continua-t-il en s'adressant à l'étranger, et laissez-moi vos pistolets.—Quant à vous, monsieur, vous déshonorez votre patrie par votre inhumanité... Je demande satisfaction au nom de tous les Russes.

— Puisque vous le voulez absolument, j'y consens. Sachez que le Russe qui prend la défense d'un Français ne vaut pas mieux que lui. Voilà la poudre et le plomb. Veuillez prendre la peine de charger vos pistolets.

L'étranger banda le bras de son ami, et l'emporta hors du bois avec le secours de l'officier de cavalerie. Pendant que Rosslawlew chargeait les pistolets que le Français lui avait laissés, l'officier ne détourna pas les yeux de dessus lui.

— N'avez-vous pas dîné hier chez Frentzel? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur; mais pourquoi cette question?

— En ce cas, vous n'avez pas besoin de

charger vos pistolets; je ne me bats point avec vous.

— Comment! vous ne voulez pas vous battre avec moi?

— Non. Laisser vivre un Français et tuer peut-être un Russe, ce serait agir en franc étourdi. J'ai entendu hier votre conversation avec ce fanfaron, et j'ai reconnu que vous étiez un Russe jusque dans la moelle des os. Vous n'avez d'autre défaut que d'être trop sensible; mais cela se calmera.

— Non, monsieur, les droits de l'humanité me seront toujours sacrés.

— Quoi! quand même cette nation si vaine aura mis notre patrie à feu et à sang? Ou bien pensez-vous qu'ils vous en respecteront davantage quand vous les traiterez avec humanité? Non, non! Ils sont capables de réduire la Russie tout entière en cendres, et de vanter encore leur magnanimité. Si au lieu de cela nous allions en France, dussions-nous nous y conduire plus paisiblement encore que leurs propres troupes, ils ne cesseraient pas de nous traiter de barbares. Les ingrats! comment ont-ils payé jusqu'ici l'hospitalité que nous leur avons accordée? (En parlant ainsi, un feu inusité et infernal brilla

pour la première fois dans les yeux de l'officier taciturne.) Lisez ce qu'ils écrivent et impriment sur le compte de la Russie; voyez comme ils se moquent de notre sincérité. Notre bonté, ils l'appellent de l'ignorance; notre hospitalité, de l'ostentation. Avec quel art infernal ils savent changer toutes nos vertus en vices. Lisez cela; écoutez leurs conversations, et si après cela vous ne comprenez pas la haine qu'ils m'inspirent, vous n'êtes point un Russe. Mais que dis-je? vous les haïssez autant que moi, et le temps n'est peut-être pas éloigné où vous trouverez vous-même une volupté à tuer au moins *un* Français de votre main. Adieu.

L'officier s'éloigna et Rosslawlew le suivit des yeux non sans un effroi involontaire. Tout ce que la haine a de plus affreux pouvait passer pour de la bienveillance en comparaison de cette malignité de démon qui brillait dans ses yeux, qui animait tous les traits de son visage, et qui se faisait sentir jusque dans son organe toutes les fois qu'il parlait des Français. Rosslawlew quitta le bois et rejoignit sa calèche qui s'avançait au pas le long du parc. — Mon Dieu! se disait-il quand, remonté en voiture, il parcourait rapidement la grande route de

Moscou, comme le cœur de l'homme peut s'endurcir d'une manière affreuse, et quelle responsabilité ne pèse pas sur la tête de celui qui a pu changer une nation si noble, autrefois si chère à tous les peuples civilisés de l'Europe, en un objet de haine pour le monde entier! Son âme, agitée par la scène terrible dont il venait d'être témoin, fut long-temps avant de recouvrer son calme et sa sérénité habituelles; mais à la fin l'image de Pauline, l'espoir d'une prompte réunion et la pensée que chaque pas qu'il faisait le rapprochait d'elle, dissipa sa tristesse, et l'avenir se présenta à lui avec son éclat faux à la vérité, mais bien consolant pour les pauvres habitans de la terre, éclat qui ne cesse de nous tromper et auquel nous continuons pourtant toujours à nous fier.

—

V.

LES POLITIQUES DE VILLAGE.

—

Le ciel était couvert; de grosses gouttes de pluie battaient contre les fenêtres de la maison de la poste dans le village de Sawidowo, et Rosslawlew attendait déjà depuis deux heures des chevaux. Il n'y a guère de voyageur qui prenne plaisir à rester long-temps aux relais; mais pour un fiancé qui est pressé de courir dans les bras de sa maîtresse, chaque instant de retard est une véritable punition du ciel. Rien ne saurait se comparer à un pareil sup-

plice; il ne trouve nulle part de repos; tous les lieux lui paraissent étroits, étouffés; il lui semble que chaque minute lui fait perdre un siècle de bonheur, que chaque heure le vieillit et qu'il n'arrivera jamais au terme de son voyage. En un mot, il serait homme à se décider à faire le chemin à pied, si sa raison ne lui disait pas que le moment de la réunion en serait plus reculé encore. Dix fois déjà Rosslawlew avait passé en revue les gravures attachées au mur de la salle, et qui représentaient le Jugement de Schêmêakin, Élie de Muroma et la prise d'Oczakow; dix fois déjà il avait relu sur la célèbre estampe de l'*Enterrement du Chat* la spirituelle inscription : « Chat de Casan, de l'espèce astracanaise et ayant un esprit sibérien. » Plus de cent fois il avait demandé au maître de poste, qui se promenait en uniforme déchiré et avec une cravate sale, s'il aurait bientôt des chevaux, et chaque fois il avait reçu pour réponse ces paroles débitées avec le plus grand sang-froid du monde.

— Ils sont tous en route, monseigneur, veuillez attendre.

— Mais ne peut-on pas avoir au moins des chevaux de paysans ?

— J'ai déjà eu l'honneur de vous répondre que cela ne se pouvait pas. C'est le moment du travail.

— Je paierai double, s'il le faut ; mais au nom du ciel...

— Je serais moi-même charmé de vous en donner, monseigneur ; mais que voulez-vous que j'y fasse ? Où il n'y a rien, l'empereur perd son droit ! Ne prendrez-vous pas du thé ?

— Y a-t-il encore loin d'ici à Moscou ?

—Cent trois werstes et demie. J'ai d'excellent thé, monsieur ; du thé vert.

— Cent trois werstes ! Et puis encore cinquante de là ! C'est à devenir fou ! J'aurais pu dès demain matin...

— J'ai aussi des kalatsch [1] de Moscou, monseigneur.

— Quel maudit trou que ce Sawidowo ! Je gage que l'on n'y trouve jamais de chevaux.

—Que voulez-vous, monseigneur, ce n'est pas ici un Jam [2], et la route est très-passagère. Voulez-vous que j'apporte l'eau pour le thé ?

[1] Espèce de petits pains blancs.

[2] Un Jam est un village où tous les paysans sont obligés de fournir des chevaux à la poste, corvée qui leur tient lieu de toute autre espèce de redevance.

—Je le veux bien!... Et puis l'on nous dira que les postes sont bien servies chez nous! Que Dieu préserve tout bon chrétien d'un voyage en poste! On va, on va....

—Y a t-il long-temps que monseigneur a quitté Péter[1], demanda le maître de poste après avoir ordonné à sa femme de servir le thé.

—C'est une honte de le dire. Il y a déjà trois jours; et l'on appelle cela voyager en poste.

—Cela fait pourtant deux cents werstes dans les vingt-quatre heures, dit le maître de poste en comptant sur ses doigts; mais, monseigneur, il me semble que c'est fort bien aller. En hiver, on voyage sans doute plus vite. Mais nous sommes maintenant au printemps.... Ecoutez... Une sonnette!... C'est du côté de Moscou, une britschka à quatre chevaux.

—Ah! si ce postillon voulait! je lui donnerais un pour-boire dont il aurait lieu d'être satisfait.

—Attendez, monseigneur; cette voiture est sans doute attelée de chevaux de paysans!... Non, elle vient de l'autre relais... Ma foi, ce voyageur a du bonheur; il va trouver sur-le-

[1] C'est le nom par lequel les gens du peuple désignent Pétersbourg.

champ des chevaux de retour. Les vôtres doivent être reposés, et il n'aura pas besoin d'attendre un instant.

—Faites mettre tout de suite les chevaux à ma calèche.

—Cela n'est pas possible, monseigneur. Il faut d'abord qu'on leur donne l'avoine, puis qu'on les fasse boire, puis qu'ils reposent un peu. Il faut....

—Que je me mette en route; entendez-vous? Je paie double, s'il le faut.

— Non, monseigneur, le postillon ue partira pas, à quelque prix que vous offriez. Dans deux heures nous verrons.... Du reste, monseigneur, ce sont des chevaux excellens, qui vous conduiront comme le vent jusqu'à l'autre poste. En attendant, vous plairait-il de boire votre thé?

Le voyageur qui venait d'arriver ne descendit pas de voiture, et repartit au bout de quelques minutes avec les chevaux qui avaient amené Rosslawlew. Pendant une demi-heure encore, notre amoureux se promena en long et en large dans la salle, puis il but quelques tasses de thé pour se désennuyer; ensuite il ouvrit la fenêtre, et s'y plaça pour voir si l'on n'attelait pas sa calèche. Sur une butte devant la maison était

assis un vieillard d'environ soixante ans qui traçait avec sa canne des figures sur le sable, et écoutait la conversation des postillons placés en cercle, et qui parlaient de toutes sortes de sujets, sans faire attention que l'étranger qui était à la fenêtre pouvait entendre chaque mot qu'ils prononçaient.

— Qu'as-tu donc, frère André? dit un postillon en blouse grise à un jeune homme en caftan bleu avec une ceinture rouge; on dirait que les poules t'ont mangé ton déjeuner. Ou bien ta femme t'aurait-elle rossé?

— Si ce n'avait été que ma femme, répondit le jeune homme; mais je ne sais qui diable l'a fait. J'aurais préféré que le bourreau l'eût étranglé.

— Ah! ah! frère, on t'en a donné de l'huile de cotret! C'était sans doute le conducteur des équipages que tu as mené hier?

—Ah! Iwan? Si ce n'avait encore été que lui, cela n'aurait été rien. Mais c'était, je crois, un seigneur qui voyageait. Je voudrais que le postillon de l'enfer l'eût emporté.

— Il voulait sans doute aller vite et tu ne l'écoutais pas?

— Pas autre chose. La nuit passée, je l'ai

conduit dans une voiture à trois chevaux à Podsolnetschnoi. A peine étions-nous sortis du village qu'il se mit à crier : Va toujours! Plus vite! Il faisait du bruit comme un arracheur de dents. Je t'en donnerai du *plus vite*, me suis-je dit en moi-même; voyez donc, pourquoi est-il si pressé, celui-là?...Non, monsieur, vous pouvez attendre... Les bêtes ne sont pas à vous... Si on les tue, c'est fini... J'allai donc d'après le réglement.... Lui de crier toujours plus fort et moi d'aller toujours plus lentement.

— Eh bien! c'est précisément cela. Vois-tu, André, comme tu es toi-même mauvais coucheur....

— Tu es un imbécile. Je me suis laissé dire avant-hier que les postillons étrangers n'en font jamais d'autres. Nous avons donc fait environ cinq werstes de cette façon, quand tout à coup mon voyageur s'est levé tout debout, et c'est alors qu'il a commencé à faire un beau train. — Coquin que tu es, je me plaindrai de toi au maître de poste. — Voilà grand'chose, dis-je en moi-même! Non, monsieur, ce n'est pas en nous menaçant du maître de poste qu'on nous fait peur. C'est que, voyez-vous, camarades, il n'y a pas plus long-temps que la semaine pas-

sée que je lui ai donné une oie et trente œufs.

—Il faut convenir que tu es un garçon adroit, André. Eh bien! et ton voyageur?

— Il se fâchait toujours de plus en plus. Il jurait comme un païen; mais je ne m'en embarrassais pas le moins du monde; j'allais pas à pas, et je sifflais un air par dessus le marché. Sur quoi il se lève, et me donne un coup de bâton; je me retourne et le regarde. C'était un tout petit homme et qui n'avait pas de domestique. Comment ne lui aurais-je pas répondu? Ecoutez, monsieur, lui dis-je, il est défendu de frapper. Prenez garde, mon fouet a la corde longue. A peine avais-je prononcé ces mots, qu'il me prit au collet, me tira à lui, et se mit à me travailler. Je voulus d'abord me défendre, mais il n'y avait pas moyen. Oh! mon Dieu! c'était un petit homme, on le voyait à peine, mais il était vigoureux comme quatre. Il m'a si bien arrangé que je m'en souviendrai longtemps. Je puis à peine respirer.

—Tu n'as eu que ce que tu mérites, André, dit le vieux paysan; pourquoi l'avais-tu mis en colère? Puisque nous sommes des paysans, il ne faut pas que nous fassions tant de bruit pour un coup de bâton; nous aurions trop à faire. Si

tu avais si grande envie de te quereller, il fallait t'en prendre à un de tes égaux; mais avec un seigneur!

— Avec un seigneur, dis-tu? Ah! ils seront bientôt déseigneurisés.

— Comment cela? demanda le postillon à la blouse grise.

— Oui, oui, je sais ce que je sais.

—Et que sais-tu donc, André? Raconte, frère?

— Oui, raconte!... Et si le commandant du cercle l'apprenait....

— Et qui veux-tu qui le lui dise? Tu n'as rien à craindre; raconte toujours.

— Soit, je le veux bien; mais, camarades, de la discrétion, entendez-vous? Vous saurez donc qu'avant-hier au soir je conduisais un voyageur... Ce n'était pas un Russe, voyez-vous..., mais comme qui dirait un Français ou un Allemand..., le diable le sait; mais ce qui est certain, c'est qu'il parlait bien notre langue.... Et puis, c'était un si brave homme!... Il me donna vingt kopecks pour boire. Pendant la route, il se mit à causer avec moi.—Savez-vous, frère, me dit-il, il me semble que vous menez une vie bien dure. En effet, camarades, il avait raison; cette vie n'est pas des meilleures.— Oui, monsieur, répon-

dis-je; il arrive souvent qu'elle est un peu difficile; les chevaux coûtent bon, les fourrages sont chers; il faut que nous passions toute la journée sur la route; et ce que nous gagnons n'est pas grand'chose, après tout. Puis l'on se dispute tantôt avec le maître de poste, tantôt même avec le commandant du cercle, c'est vraiment une chienne de vie! Ah! si tous les voyageurs ressemblaient à monseigneur et ne criaient pas toujours : plus vite! plus vite! mais ces messieurs, que le diable les emporte tous! voudraient que l'on fît dix werstes à l'heure; et s'il nous arrive un instant de prendre le trot ou le pas, ils nous coupent la figure. Sur quoi le voyageur me dit: Oui, je sais que vous êtes bien malheureux! Chez nous c'est tout autre chose; je puis vous assurer que chez nous les paysans vivent comme de grands seigneurs. Ils sont complétement libres : ils peuvent faire tout ce qu'ils veulent. Chez nous les postillons sont bien mieux payés; ils reçoivent un demi-rouble par werste, et n'ont pas besoin d'aller plus vite qu'ils ne veulent. Si on leur promet pour boire, ils vont au galop, sinon, au pas. Jamais voyageur, fût-il un général, ne peut vous toucher. Et puis à chaque werste il y a un cabaret,

et les postillons ont le droit de s'arrêter dans tous ceux devant lesquels ils passent.

—Ah! André, s'écria le postillon avec la blouse; dans ces pays-là il y a du moins de quoi vivre pour nous autres.

—Tais-toi, Jean, dit le vieux paysan, laisse-le raconter.

—Mais, monseigneur, lui dis-je alors, y a-t-il aussi là des commandans de cercle? — Des commandans de cercle! dit-il; chez nous les paysans ne se découvrent pour personne. Si tu connaissais Bonaparte, cela te suffirait. —Et qui est donc ce Bonaparte, mon cher monsieur? lui dis-je. —Qui veux-tu que ce soit? notre czar français. Écoute, mon garçon, dit le voyageur, je vais te dire la vérité, mais il faudra que tu le redises à tes camarades. Notre czar a conquis le monde entier, et il ne tardera pas à venir vous faire une visite. —En vérité? ai-je dit; mais pourquoi donc viendrait-il chez nous? —Tout simplement, mon ami, parce qu'il veut que les paysans russes soient aussi heureux qu'ils le sont chez lui. A la vérité, vos maîtres ne verront pas cela de bon œil; mais il ne faut pas vous embarrasser de ce qu'ils diront. Ils voudront vous faire accroire toutes sortes de sotti-

ses ; ils vous diront que nous ne sommes pas de vrais chrétiens, et ceci, et cela; mais n'en croyez pas un mot; et quand nous arriverons, courez au devant de nous avec le sel et le pain.

—N'a-t-il pas parlé aussi d'impôts? demanda le vieux postillon.

—Sans doute. Il m'a dit : Chez nous personne ne vous demande rien; chacun donne ce qu'il veut. D'ailleurs, notre czar a sans vous amplement tout ce qu'il lui faut.

—Maintenant, André, dit le vieux paysan, j'ai écouté tout ce que tu avais à dire. Tu ne ressembles pas du tout à ton père. Il était fin, lui, et toi tu n'es qu'un sot; tu crois tout ce que le premier venu te raconte. Ce beau parleur peut remercier le bon Dieu de n'avoir pas été conduit par moi. Je l'aurais fait renfermer tout droit dans la forteresse. Voyez donc ce que ce maudit chien avait dans la tête. Mais non, camarades, un vieux renard ne se laisse pas attraper.... Ce voyageur était un espion.

—Comment, compère Sawelljitsch! vous croiriez cela? dit l'homme à la blouse.

—Sans doute; et toi, André, tu es un âne d'avoir pu croire ce qu'il t'a dit. Savez-vous, vrais croyans, ce que c'est que ce Bonaparte?

Personne ne se rappelle-t-il plus ce que l'on nous en a dit au prône? C'est l'antéchrist.

—Serait-il possible? s'écria le vieux postillon.

—C'est comme je te le dis. Il envoie de tous les côtés pour monter la tête à nos frères. Il est plein de ruse et de fourberie; mais il ne sait pas à qui il a affaire. Eh quoi! camarades, nous soumettrons-nous à l'hérétique? Ah! ah! ah! Et pourquoi ferions-nous cela? Pourquoi irriter le bon Dieu? N'avons-nous donc pas notre père le czar qui est un vrai croyant? Sommes-nous donc plus malheureux que d'autres? N'avons-nous donc pas de quoi manger? Dieu soit loué! chacun de nous peut même se donner une bonne soupe aux choux les dimanches et les fêtes. Nous ne manquons pas non plus de vêtemens, et nous n'avons pas besoin d'acheter du *braga*[1]. Et si par hasard quelque chose va mal, eh bien! notre czar est là; il ne faut que lui adresser une demande; mais ce Bonaparte!... Qu'est-ce que nous sommes envers lui? Sommes-nous ses serfs?

— Sawelljitsch a bien raison, dit un des postillons à l'autre.

— Oui, mes enfans. J'ai vécu plus long-temps

[1] Espèce de petite bière que les gens du peuple brassent eux-mêmes.

que vous dans le monde. Du temps de Pugatschew, j'étais déjà presque un homme; c'était alors un temps bien difficile : toute la sainte Russie [1] était dans un état de tristesse que cela faisait pitié. Pugatschew aussi flattait le peuple, mais il était encore plus sage que ce Bonaparte. Il prétendait être l'empereur Pierre Fedorowitsch : faut-il s'étonner, d'après cela, qu'il ait tourné la tête de tous les vrais croyans? Mais l'autre, de quoi se mêle-t-il? Non, mes enfans, si le bon Dieu veut absolument nous envoyer des malheurs, que nos propres mains s'entredéchirent : il ne faut pas que des étrangers s'en mêlent.

— C'est bien, très-bien, Sawelljitsch! il ne faut pas qu'ils s'en mêlent, Sawelljitsch! dirent tous les postillons, à l'exception d'André.

— Qu'as-tu donc, frère André; as-tu perdu la parole? demanda le vieux postillon.

— Que veux-tu, Pierre? répondit André en secouant la tête; ce que tu dis est bien vrai..... mais tu as entendu : il m'a assuré qu'il n'y aurait plus de commandans de cercle, et que nos seigneurs ne pourraient plus nous maltraiter.

[1] *La sainte Russie* est une expression dans le genre de celle de *la vieille Angleterre*.

— Mais, animal, animal que tu es! interrompit le vieillard; peut-on donc vivre sans supérieurs? Nous obéissons aux juges et à nos seigneurs, ceux-ci au gouverneur, et le gouverneur à l'empereur. Il en a été ainsi depuis que le monde existe. Imbécile, s'il n'y avait plus personne à qui l'on voulût obéir, il n'y aurait plus personne qui voulût rien faire.

— Ce qui est vrai est vrai, dit un des postillons; quand le paysan n'y est pas forcé, il ne remue ni pied ni pate : pourtant, si l'on nous donnait seulement un demi-rouble par werste...

— Et l'avoine à deux roubles le boisseau! Voilà le point : vous voulez que l'on vous paie bien cher le prix de la poste; mais vous ne demandez pas ce que coûtent là-bas les fourrages. Quand on est obligé de payer trente roubles le boisseau, qu'est-ce que l'on gagne au prix élevé de la poste? Non, cher frère; partout où l'on prend beaucoup, il faut aussi beaucoup payer.

— C'est pourtant vrai, dit le postillon en blouse grise; mais compère Sawelljitsch, si au moins on ne nous faisait pas payer d'impôts.

— Eh Iwan, frère, y a-t-il donc un pays au monde où l'on ne paie pas d'impôts? Ne crois pas ces infidèles; maintenant ils parlent ainsi,

mais laisse venir ce Bonaparte, il nous dépouillera jusqu'à la chemise, et il prendra en outre tous nos jeunes garçons pour les envoyer Dieu sait où, dans quelque pays bien, bien loin...

— Que voudrais-tu donc nous faire accroire, Sawelljitsch? interrompit André avec une humeur visible; à quoi lui servirait de prendre des étrangers? il a bien assez de ses propres hommes.

—Assez, mais pas trop. Voyez-vous, mes enfans, je l'ai entendu raconter par un voyageur: ce Bonaparte fait la guerre au monde entier; tous les ans il fait une levée d'hommes. Il a déjà pris tous ses jeunes gens à lui, et maintenant il en prend partout où il en trouve.

— J'ai entendu dire la même chose, observa un vieux postillon; il a, dit-on, une tête qui travaille toujours : il court toujours avec ses soldats les pays étrangers. Dis donc, Sawelljitsch, pourquoi ces Français ne restent-ils pas chez eux?

— La raison en est toute simple, frère de mon cœur; leur pays ne produit rien, ils n'ont pas de quoi mettre sous la dent. Penses-tu donc que s'ils n'étaient pas poussés par la faim, ils courussent ainsi le monde? Vois seulement comme il nous en arrive continuellemnt des vo-

lées. Ils savent bien, les affamés, où il faut aller chercher les bonnes choses.

— Il est certain qu'ils ont bon nez, dit un postillon en caftan déchiré.

— Ne dirait-on pas, interrompit André, que tout est parfait chez nous? Quand ce ne serait que l'obligation d'aller toujours si grand train, cela nous ruine : que m'importe que les fourrages soient chers, si l'on peut au moins épargner ses chevaux? Ici, il faut toujours courir à se casser le cou.

— De par tous les diables, s'écria le vieillard, c'est toujours la même chanson : nos pères n'ont-ils donc pas aussi couru la poste? ne m'arrive-t-il pas souvent aussi de mener des voyageurs? Dieu tout-puissant! continua-t-il en se levant de son siége avec un mouvement d'impatience, tu es vraiment un brave postillon, si tu ne sais pas faire tes dix werstes à l'heure. Jadis c'était bien autre chose : quand on avait attelé trois forts chevaux à la voiture, c'était alors qu'il fallait bien se tenir! les nuages de poussière volaient de tous côtés! Il n'était pas nécessaire de nous presser; souvent même les voyageurs nous priaient en grâce de ne pas aller si vite. Puis on laissait souffler un moment les chevaux,

après quoi l'on se remettait en route plus vigoureusement que jamais : voilà ce que j'appelle conduire. Et quand il s'agissait de traverser un village, on s'arrêtait un moment à l'entrée ; mais une fois dans la rue, on jetait le bonnet de côté, on sifflait, on criait et en avant, que l'on vous distinguait à peine. Les jeunes filles raffolaient de garçons si adroits. Mais vous, Dieu me pardonne ! comment pouvez-vous prétendre que de jolies filles vous aiment ? vous êtes en vérité de beaux postillons ! vous êtes faits pour conduire une charrette de fermier et un attelage de bœufs.

— Comment peux-tu dire cela, Sawelljitsch ? interrompit le postillon en blouse ; nous ne sommes pas tous des André : nous savons conduire aussi bien que qui que ce soit.

— Conduis comme tu voudras, murmura André ; pour moi, je ne veux pas tuer mes chevaux.

— Un cheval mort n'a pas besoin d'être tué, dit le vieillard ; si tu ne donnes à tes chevaux que de la paille ; ce ne sera pas le travail qui les tuera. Voilà précisément ce que c'est, frère André. Tu portes aussi les jours ouvrables ton caftan bleu et ta ceinture rouge. Nous vivons

à l'ancienne mode : quand nous avons gagné le prix de notre course, nous en buvons pour dix kopecks, et halte-là; mais toi, il faut que tu fasses comme les grands seigneurs ; tu vas à l'auberge, tu demandes du thé, de l'eau-de-vie étrangère, et Dieu sait quelles friandises encore. Mais aussi, tu as beau après cela chercher dans toutes tes poches, tu n'y trouves pas un kopeck pour acheter du foin. Et quand il n'y a plus rien, ni dans la bourse, ni dans la maison, les mauvaises pensées viennent d'elles-mêmes. Maintenant tu écoutes les histoires des étrangers, et plus tard tu feras pis. Non, frère André, tu n'as personne pour te donner le fouet. Tu es devenu mauvais sujet.

— Mais que diable, aussi, Sawelljitsch, de quoi te mêles-tu? dit André avec humeur; es-tu par hasard mon père ou mon parrain?

— Eh! André, il n'est pas nécessaire de se fâcher, dit le postillon en blouse; Sawelljitsch a raison. Tu es vraiment un mauvais sujet. Il y a plus de quatre semaines que tu m'as emprunté trois roubles, et tu ne penses pas à me les rendre.

— Voilà grand'chose! on te donnera ton argent.

— Oui, on te donnera ton argent! Je pourrais aussi bien mettre mon caftan bleu les jours ouvrables... Nous nous connaissons!... On te donnera ton argent!

— Et le boisseau d'avoine que tu as pris chez moi, ajouta le vieux postillon; me le rendras-tu du moins le jour de Saint-Pierre et Saint-Paul?

— Et quand paieras-tu la ceinture? s'écria le postillon au caftan déchiré; tu la portes déjà depuis trois mois. Oui, mon petit André, je te ferai rougir devant tout le monde : je te l'arracherai en pleine église.

— Il paraît, frère André, dit un tout jeune homme, que la leçon que le commandant du cercle t'a faite la semaine passée ne t'a pas beaucoup profité.

— Comment cela? demanda le vieillard.

— Voici ce que c'est, continua le jeune homme : il avait conduit avec moi des voyageurs à Podsolnitschnoï, et là il n'eut rien de plus pressé que d'aller au cabaret, où il se querella avec le tiers et le quart; il s'en prit même à l'inspecteur de la poste, et semblait vouloir lui arracher les yeux. Voilà que par malheur le commandant du cercle vint à passer : celui-ci

comprit sur-le-champ la chose telle qu'elle était, et se mit à le rondiner de la belle manière.

— Ah! ah! s'écria le postillon au mauvais caftan; voilà tout le mystère : c'est pour cela qu'il est si fâché contre les commandans de cercle. Ce sont aussi de bien vilaines gens! ils ne vous permettent pas de vous quereller à votre aise! Non!... Ils vous donnent même le fouet par-dessus le marché!

Tous les postillons se mirent à rire, et le pauvre André ne savait où se sauver de toutes les railleries dont ils l'accablèrent, quand tout à coup une sonnette retentit sur la route de Pétersbourg.

—

VI.

LE VIEUX NÉGOCIANT.

—

Voila que le bon Dieu nous envoie encore des voyageurs, dit le postillon à la blouse ; quel mouvement il y a maintenant sur la route !

— Voyez ! s'écria le vieillard ; un vigoureux compagnon ! il s'y entend, celui-là ! c'est sans doute un courrier ou un chasseur de campagne. Regardez, regardez le limonier ! c'est là un cheval ! les deux autres ont de la peine à le suivre.

— Non, Sawelljitsch, dit un des postillons ;

ce n'est pas là un courrier, et ce ne sont pas non plus des chevaux de poste... En effet, c'est Jéréma avec ses trois bruns. Qui est-ce qu'il conduit donc ainsi, comme s'il avait le diable au corps?

Un kibitke attelé de trois chevaux tout couverts de poussière et d'écume arriva au grand galop devant la maison de la poste. Il renfermait deux négocians, dont l'un était un vieillard de soixante-dix ans à cheveux blancs comme la neige, et l'autre un homme de quarante ans, avec une barbe brune et très-touffue. S'il était impossible de contempler sans respect la physionomie patriarcale du premier, l'extérieur de l'autre n'était pas moins remarquable, car il renfermait tous les traits individuels du caractère national russe : la bonté, le bon sens naturel, l'adresse, un esprit fécond en ressources et la prudence, tout cela se lisait à la fois sur son visage expressif et ouvert. Le vieillard entra dans la salle, chez le maître de poste; son compagnon resta dans le kibitke.

— Eh bien! comment cela va-t-il, frère Jéréma? demanda le vieux paysan au postillon qui venait d'arriver; es-tu toujours frais et bien portant?

— Dieu est bon, Sawelljitsch; cela ne va pas trop mal.

— Tes chevaux sont trempés, dit le postillon à la blouse; il faut que tu aies été un train d'enfer.

— Oui, Iwan, répondit Jéréma en dételant ses chevaux; quand on paie à l'heure, on ne va pas au pas.

— Sans doute qu'on a payé les postes double?

—Non, frère: vingt kopecks la werste, et un rouble d'argent pour boire.

— C'est très-bien payé. Mais d'où vient qu'ils sont si pressés?

— Ils ont des affaires importantes à Moscou. Le vieillard est bien affligé; il n'a fait que gémir pendant toute la route.

Pendant ce temps, le négociant avait remis au maître de poste son passeport. Celui-ci y jeta un coup d'œil, y lut les mots : *Donner des chevaux de poste*, et le posa sans rien dire sur la table.

— Eh bien, mon cher monsieur, dit le négociant, n'y aurait-il pas de chevaux?

— Ils sont tous en route.

— Ne pourrais-je pas avoir des chevaux de paysan ?

— Non.

— Et des chevaux de retour ?

— Il y en a quatre, mais monseigneur attend depuis près de trois heures.

— Ah ! mon Dieu, que faut-il donc que je fasse ? s'écria le négociant avec l'accent du désespoir. Je donnerais tout au monde pour pouvoir partir ; au nom du ciel, monsieur le maître de poste, faites que je parte le plus tôt possible.

Le maître de poste haussa les épaules et ne répondit pas une syllabe.

— Vous paraissez être bien pressé? dit Rosslawlew, qui ne pouvait voir sans pitié la profonde affliction de ce vénérable vieillard.

— Ah ! mon cher monsieur, répondit le négociant, ce n'est pas à mon âge qu'il convient d'être pressé ; aussi aimerais-je mieux que ce fût pour un sujet de joie, mais, hélas !..... Que faut-il que je fasse ?..... Ce n'est pas à moi, malheureux pécheur, à me plaindre..... Que sa sainte volonté soit faite !

Le vieillard se couvrit les yeux de sa main, et des larmes coulèrent sur sa barbe argentée.

— Pardonnez à ma curiosité, dit Rosslawlew après un court silence; quel est donc le malheur qui vous appelle ainsi en hâte à Moscou?

— C'est vraiment un malheur, monsieur, répondit le vieillard. Le Seigneur m'a visité dans ma vieillesse. J'étais allé à Iwer pour les affaires de mon commerce; j'avais laissé à Moscou ma femme avec un de mes fils, et j'avais pris le plus jeune avec moi. Celui-ci a été attaqué d'une fièvre cérébrale, et ce matin j'ai reçu une lettre de mon commis qui m'apprend que mon aîné a été entraîné par des chevaux qui avaient pris le mors aux dents, et qu'il en a été si fort maltraité que l'on ne pense pas qu'il en revienne. Sa pauvre vieille mère est tombée malade de frayeur, et l'on craint aussi pour sa vie. On a appelé les médecins. On a fait venir l'image de Notre-Dame d'Iwer[1]; mais tout cela

[1] C'est une espèce de tableau qui se trouve dans le couvent d'Iwer, sur le mont Athos; elle a été apportée à Moscou du temps du patriarche Niken. Elle passe pour faire des miracles; c'est pourquoi, dans les grandes maladies, on la fait venir. Elle est transportée dans un équipage spécialement consacré à cet usage, où elle occupe le siége du fond et un prêtre celui de devant. Quand on rencontre cette voiture, on se découvre et l'on fait le signe de la croix.

n'a rien fait. Avant-hier on l'a administrée, et si je n'arrive pas aujourd'hui même à Moscou, je ne la trouverai probablement plus en vie. Ah! mon cher monsieur, vous êtes encore jeune, et vous ne pouvez pas savoir ce que c'est que de se séparer d'un être avec lequel on a vécu pendant quarante ans, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme. Celui-là n'est pas un orphelin qui a perdu son père et sa mère; non, mais celui qui survit à ses parens et à ses amis, celui qui n'a personne à qui il puisse dire un mot du bienheureux passé, celui qui vit abandonné et malheureux, n'importe si c'est dans ses foyers ou chez l'étranger. On ne peut pas se coucher vivant dans la tombe. Qui sait? peut-être traînerai-je encore dix longues années ainsi. Avec ma pauvre vieille, je n'étais pas orphelin; mais maintenant!... Et toi, ma chère colombe!... Si je pouvais au moins te voir encore une fois!

Des sanglots étouffaient la voix du malheureux vieillard. Rosslawlew, ému jusqu'au fond du cœur, hésita encore quelques instans; il ne savait ce qu'il devait faire. Le lecteur de sang-froid dira sans doute qu'il devait lui céder ses chevaux et en attendre d'autres; mais quiconque a jamais été amoureux ne fera certainement pas

un crime à Rosslawlew, si, dans ce combat qui se livrait en son cœur, il garda un instant le silence. Enfin il était déjà presque décidé à faire ce sacrifice, quand l'idée lui vint d'offrir au vieillard une place dans sa calèche.

— Veuillez me dire, lui demanda-t-il, si vous pouvez vous séparer de votre compagnon de voyage.

— Pourquoi pas, mon cher monsieur? il n'a pas de voiture à lui, et comme au dernier relais nous avons aussi été obligés d'attendre, je l'ai pris avec moi dans mon kibitke.

—Cela s'arrangera parfaitement. Qu'il attende ici des chevaux, jusqu'à demain s'il le faut. Vous allez monter avec moi jusqu'à Moscou, si vous le voulez.

— O mon bienfaiteur! Je n'osais pas vous en prier. Mais cela ne vous gênera-t-il pas?

— Ne craignez rien, il y a de la place pour nous deux.

— Iwan Archippowitsch, dit l'autre négociant en entrant dans la salle, tous les chevaux sont en route. On n'en trouve pas, à quelque prix que ce soit. Il faudra bien que nous attendions, bon gré mal gré.

— Non, Andrei Wassianewitsch, ce mon-

sieur, que Dieu récompense, me prend dans sa calèche jusqu'à Moscou.

— Que Dieu vous accorde la santé, mon bon monsieur, dit le négociant en saluant poliment Rosslawlew. Il se rend à Moscou pour une affaire pressée, et vous lui rendez un véritable service. J'attendrai ici des chevaux, et demain au plus tard, Iwan Archippowitsch, je vous remettrai votre kibitke. Votre maison est située, si je ne me trompe, derrière la poste de Serpecchow.

— Oui, mon cher; dans une rue de traverse de la paroisse de l'Ascension. Maintenant, monseigneur, continua le vieillard en s'adressant à Rosslawlew, je n'oserais pas vous prier de descendre chez moi...

— Je n'en aurais d'ailleurs pas le temps; je ne fais que changer de chevaux à Moscou.

— Mais, si jamais vous revenez dans notre *ville aux pierres blanches*, faites à un vieillard la joie de descendre directement chez lui, et si je suis encore en vie.... Mais non..., si ma Maura Andrejewna n'existe plus, Dieu sera assez bon pour exaucer ma prière et pour me rappeler à lui.

— Allons, Iwan Archippowitsch, il ne faut

pas s'affliger avant le temps. Le désespoir est un grand péché. Qui sait? peut-être vos fils et votre épouse recouvreront-ils tous la santé. Et puis, si le Seigneur envoie la douleur, il enverra aussi la force pour la supporter. Mais jusqu'à ce moment il ne faut pas perdre l'espérance; il n'y a que Dieu qui puisse vous secourir.

Le vieillard poussa un profond soupir, baissa sa tête blanche sur sa poitrine et ne prononça pas une syllabe.

— Oserais-je vous demander, monseigneur, dit le négociant à Rosslawlew après une pause, d'où vous venez?

— De Pétersbourg.

— De Pétersbourg! Et que dit-on de la guerre?

—Selon toute apparence la guerre contre les Turcs sera bientôt terminée.

— Il y a long-temps qu'on dit cela chez nous à Moscou. Mais le bruit court que les Français... Que le ciel nous en préserve!

— Quel grand danger y a-t-il donc à cela? Est-ce la première fois que nous nous battons avec Napoléon?

— C'était chez l'étranger, monseigneur; et maintenant, s'il faut en croire les rapports, il se

met lui-même en route pour venir nous trouver. Que le ciel nous en préserve! Ce serait aussi terrible que du temps des Tartares. Et quel motif les Français ont-ils donc pour se fâcher? Ne leur rendons-nous pas tout l'honneur qui leur est dû? Manquons-nous d'hospitalité envers eux, à Moscou par exemple? Ils font de nos boïards des savans, je vous demande pardon, monseigneur, et réduisent nos marchands à l'aumône. Ils nous pillent et nous ruinent. N'ont-ils pas, je vous le demande, toutes les raisons possibles de vivre en paix avec nous?

— Vous imaginez-vous donc que ce sont les marchandes de modes et les professeurs français qui veulent nous faire la guerre? Soyez bien sûr que ceux-là la craignent pour le moins autant que nous.

— J'en conviens, monseigneur, j'en conviens, et je dirai même qu'à mon avis Napoléon ne songerait pas non plus à nous attaquer, s'il ne se flattait que nous irons au-devant de lui avec le sel et le pain. Et pourquoi ne le croirait-il pas, quand il ne manque plus aux grands seigneurs russes, que Dieu me pardonne le péché! que de faire leurs prières en français? Il

n'y a pas de doute que quand il sera question de se battre, la magnanime noblesse russe ne se montre bien; elle se levera pour la sainte Russie, et elle n'épargnera pas les Français par amour pour le pont des Forgerons [1]. Mais ces Français feront plus de mal en un mois, que nous ne pouvons réparer en plusieurs années. C'est en grand comme en petit, monseigneur; si l'on ouvre la porte du bercail, quand les chiens commencent à hurler avec les loups, faut-il s'étonner si le loup finit par s'introduire auprès des brebis? Les chiens finiront à la vérité par le mettre en pièces, et le berger viendra à leur secours avec son fouet; mais en attendant, il aura étranglé plus d'un mouton. N'aurait-il pas mieux valu, d'après cela, qu'on eût tenu la porte soigneusement fermée et que les chiens n'eussent pas hurlé comme les loups? Alors le loup vivrait encore, mais au fond de ses bois, et les moutons n'auraient pas péri non plus. Pardonnez-moi, monseigneur, ajouta le négociant en faisant une profonde révérence, je dis tout franchement ce que je pense.

[1] C'est le nom d'une rue de Moscou qu'habitent les plus célèbres modistes françaises.

— Je puis vous assurer que beaucoup de gentilshommes pensent comme vous.

— Je suis convaincu que quand viendra le moment du danger, tout le monde sera du même avis. Il y a en effet beaucoup de gentilshommes russes qui ne sont pas devenus tout à fait étrangers. Vous, par exemple, monseigneur, vous ne rougissez pas d'admettre un compagnon de voyage dans votre voiture, quoiqu'il ne tienne pas un magasin français et qu'il soit tout simplement un négociant russe; quoiqu'il porte la barbe et s'appelle Iwan Sesemow, et non pas mossié An ou En, ou Dieu sait comment! Oui, vous avez sans doute lu les « Pen-» sées prononcées sur l'escalier rouge, par Sila » Andrejewitsch Bogatirew. » Ce petit livre est assez mince, mais il est plein de sens. L'auteur en est, dit-on, un célèbre boïard russe; que Dieu lui prête longue vie et santé! Vous rappelez-vous ce que Sila Andrejewitsch Bogatirew dit au sujet de nos petits-maîtres et de nos petites-maîtresses? « Leur patrie, dit-il, est le pont des » Forgerons, et leur paradis... Paris. » Après quoi il ajoute : « Les temps sont difficiles..., » que Dieu préserve notre empereur pendant » cent ans encore; mais il devrait bien prendre

» le bâton de Pierre-le-Grand, du musée où on
» le conserve, pour battre ces fous et ces folles
» jusqu'à ce que leur sottise s'en aille comme
» la poussière d'un habit. » Pardonnez-moi, monseigneur, ce n'est pas moi qui traite ainsi les dames et les seigneurs russes; mais un de leurs égaux.

— Soyez sans inquiétude, dit Rosslawlew, ce ne sera pas moi qui prendrai la défense de ces fous et de ces folles. En attendant, il ne faut pas non plus oublier que, dans notre siècle civilisé, il serait ridicule et même pire que cela, de vouloir fuir complétement les étrangers.

—Qui est-ce qui prétend cela, monseigneur? Il y a une grande différence entre les fuir et les porter sur les mains. Pourquoi ne pas nous tenir au proverbe russe : Quand on crie dans le bois, l'écho répond! Nous devrions traiter les étrangers comme les étrangers nous traitent !... Mais pour en finir, veuillez me dire, monseigneur, s'il est vrai que Bonaparte arme contre nous?

— Il n'y a encore rien de décidé.

— Et quand cela sera décidé, il viendra peut-être à Moscou.

— Cela n'est pas impossible. Il est gâté par

la fortune, et accoutumé à dicter la paix dans les capitales de ses ennemis !

— Ah! Et qu'est-ce qu'il fait quand il y vient?

— Il s'amuse, se repose, exige des contributions, c'est-à-dire de l'argent des habitans.

— Et lui en donne-t-on?

— Il le faut bien; nécessité n'a point de loi.

— Comment! que dites-vous, monseigneur? Nous pensons tout différemment à cet égard. Si les affaires tournent mal, mon bien n'appartiendra ni à nos amis ni à nos ennemis. Seigneur de ma vie! Je possède deux maisons et trois boutiques; mais si, par la volonté de Dieu, l'ennemi vient à Moscou, j'y mettrai le feu de mes propres mains. Voilà le cadeau que je te fais. Tu ne te vanteras pas du moins de jouir de *mon* bien. Non, monseigneur! le peuple russe a sa volonté à lui. Il ne nous faudrait qu'un ordre de notre empereur pour préparer à ce Bonaparte un déjeuner qui l'étoufferait quand il aurait le gosier d'un Goliath.

—Non, ce n'est pas là de la fanfaronnade, pensa Rosslawlew en fixant les yeux sur la physionomie noble et pleine d'âme du négociant. —Donne-moi la main, digne citoyen, tu es un vrai Russe, et si tous pensaient comme toi....

—Croyez-moi, monseigneur, au moment du danger, nobles et paysans seront tous du même avis. Cela n'était-il pas ainsi autrefois? Pendant trois cents ans, les Tartares ont été maîtres de la Russie, mais sommes-nous devenus pour cela des Tartares? Tout ce que Sila Andrejewitsch Bogatirew blâme en nous, nous a été greffé; mais la racine, la moelle, monseigneur, est toujours russe. Nous sommes assoupis, mais c'est momentanément. Quand nous nous réveillerons, et que nous secouerons la poussière étrangère, personne ne nous reconnaîtra.

—Monseigneur veut-il monter en voiture? dit Jegor, domestique de Rosslawlew, en se présentant dans la salle; les chevaux sont mis.

Rosslawlew serra encore une fois la main au jeune négociant, et monta dans sa calèche avec Iwan Archippowitsch. Les chevaux hennirent, le postillon se mit à chanter un air, et quand il apprit que le négociant lui donnerait un rouble d'argent pour boire, il siffla et partit avec tant de rapidité, que le vieux postillon se leva involontairement du banc de gazon sur lequel il était assis, et lui cria:

— C'est fort bien, Proschka ! Celui-là conduit à notre manière. C'est superbe ! c'est magnifique ! Il n'y a que toi et le diable pour aller d'un pareil train.

VII.

LA CHASSE ET LE RETOUR.

—

— Jegor !

— Que désire monseigneur ?

— Où conduit ce chemin à gauche ?

— Par là, derrière le moulin, monseigneur.

— Cela n'est pas possible. Nous sommes certainement déjà trop loin.

— Pardonnez, monseigneur, nous avons encore deux werstes à faire.

—Cela n'est pas vrai. Il y a déjà plus d'une heure que nous avons quitté le dernier relais.

—En vérité, Wladimir Sergejewitsch, il y a à peine une demi-heure.

—Je suis sûr que tu es de nouveau gris, coquin!

—Pas le moins du monde, monseigneur. A la vérité, le vieux négociant que nous avons ramené chez lui à Moscou, était si content de retrouver sa femme en convalescence, qu'il voulait absolument me faire boire la goutte; mais vous étiez si pressé qu'il n'a eu que le temps de me glisser dans la main une pièce de deux roubles.

—Et tu t'es permis de la prendre! Tu sais que je n'entends pas cela.

—Que fallait-il que je fisse, monseigneur? Vous étiez si pressé que je n'avais pas le temps de faire beaucoup de façons.

—Eh! postillon! connais-tu le chemin d'Utjeschino?

—Comment ne le connaîtrais-je pas, monseigneur? J'ai plus d'une fois conduit Praskovia Iwanowan Lidin à la ville.

—Si je ne me trompe, c'est à huit werstes du relais qu'il faut se détourner de la route.

— C'est très-juste, monseigneur; mais la huitième werste est là-bas derrière le bois.

Rosslawlew ne dit plus rien. Au bout de cinq minutes, ils avaient dépassé le petit bois de bouleaux; la calèche quitta la grande route pour entrer dans un chemin de traverse qui passait au milieu des champs de blé. A droite et à gauche volaient à côté d'eux tantôt de petits bois, tantôt des groupes d'arbres isolés. De loin un bois de chênes se faisait voir, derrière lequel s'élevait la vaste maison de bois, construite par l'aïeul de Pauline, le brave major en second Lidin, tué à la prise d'Ismaël. Au haut d'une côte rapide, le postillon descendit de son siége pour enrayer.

— Voyez donc, monseigneur, dit Jegor, n'est-ce pas là Fedora, la folle?... Oui, précisément; c'est elle.

Une jeune paysanne d'environ vingt-cinq ans, vêtue d'un sarafan[1] déchiré, les cheveux épars et les pieds nus, vint à leur rencontre. Son visage pâle et décharné était si fort brûlé par le soleil, qu'il en paraissait presque noir; ses yeux

[1] Long vêtement à un rang de boutons que portent les paysannes.

gris-clair brillaient d'un certain éclat sauvage; elle regardait avec inquiétude de tous côtés. Tantôt e le courait avec vitesse, puis elle s'arrêtait, puis elle se parlait bas à elle-même; puis tout à coup elle poussait un éclat de rire si bruyant, si terrible, que Jegor frissonna et dit involontairement :

— Voilà une bien mauvaise rencontre! J'aimerais mieux qu'elle fût au diable!... Je ne puis souffrir cette folle.... Vous rappelez-vous, monseigneur, la pauvre Axinie qui demeurait dans notre village, et qui était aussi à moitié timbrée? Du moins elle n'était pas si horrible à voir. Elle ne faisait que chanter et danser; mais celle-ci passe la nuit dans le cimetière, et le jour elle ne parle que de morts et de cadavres.... D'ailleurs elle a tout l'air d'une morte elle-même; il ne lui manque pour cela que le linceul.

Pendant ce discours, la folle s'approche de la calèche, s'arrête, éclate de rire, et dit d'une voix enrouée :

— Que Dieu te soit en aide, monseigneur!

— Bonjour, Fedora; où vas-tu ainsi?

— Cela va sans dire.... à un enterrement.... Et toi, où vas-tu?

— A Utjeschino.

— A Utjeschino! Est-ce que la demoiselle est morte?

— Que dit la folle? s'écria Jegor.

— Prends garde à toi et ne sois pas malhonnête, reprit Fedora, sans quoi tu verras que moi aussi je sais me servir de pierres.

—Y a-t-il long-temps que tu n'as vu la demoiselle? demanda Rosslawlew.

— La demoiselle?... Laquelle?... Est-ce ta fiancée que tu veux dire?

—Oui, Fedora.

— Il n'y a pas long-temps qu'elle m'a donné au château un morceau de pain; mais il était si blanc qu'il ressemblait à du pain bénit[1].

—Elle se porte bien, par conséquent; n'est-il pas vrai?

—Non, grâce au ciel, elle est malade; elle mourra bientôt, et je mangerai une soupe au riz [2] à son enterrement.

[1] Le pain béuit qui, en Russie, s'appelle *proswira*, est un petit pain de froment sur lequel sont empreints les caractères *I CXC Huka*, c'est-à-dire Jésus-Christ a vaincu.

[2] Cette soupe s'appelle en russe *kutja;* elle se fait avec du riz et du froment cuits dans du miel, et se mange le jour et le lendemain de l'enterrement d'un mort, en symbole de l'immortalité qui suit la vie de ce monde.

—Comment?... Tu dis qu'elle est malade?

—Eh! monseigneur, interrompit Jegor, pourquoi vous occuper de ce que dit cette folle; elle ment à tout le monde.

—Attends un peu, mon trésor; tu ne tarderas pas non plus à être couché sur le brancard.

— Je te souhaite la pépie, sorcière que tu es.... Voyez-moi cet épouvantail! Que la foudre t'écrase, maudite créature!... Eh bien! que regardes-tu encore? Va-t'en.

La calèche descendit la montagne; mais la folle continua son chemin en chantant : Laisse reposer les âmes près des saints.

Après que nos voyageurs eurent fait deux werstes au grand galop, ils arrivèrent près d'un petit bois de sapin. Non loin de la route on entendait le son du cor de chasse; tout à coup un chasseur en petit habit circassien sortit du bois et fut bientôt suivi d'un second. En quelques instans, vingt cavaliers se montrèrent sur la lisière du bois, entourés d'une foule de levriers. En avant des autres, et accompagné de deux piqueurs, on voyait, monté sur un coursier gris-pommelé, un gros monsieur en veste de chasse de velours noir, garnie d'énormes boutons de corail; à sa ceinture de soie perse pendait un cou-

teau de chasse richement monté à la turque. A côté de lui venait un homme grand et maigre, en redingote verte, serrée également autour de la taille par une ceinture à laquelle était attaché un large poignard circassien. Derrière le chasseur, il y avait une dizaine de domestiques entourés d'une meute. Quand la calèche fut arrivée près de la chasse, le gros monsieur retint son cheval et s'écria :

— Que vois-je? Rosslawlew! Arrêtez! arrêtez!

Le postillon obéit.

— Ah! vous voilà, Nicolas Stepanowitsch, dit Rosslawlew.

— Sois le bien venu, mon futur neveu! Eh! sur mon âme, tu es frais et bien portant. Nous ne t'attendions pas aujourd'hui. Mais, descends donc, mon petit ami.

— Je vous demande pardon, je suis pressé.

— D'aller à Utjeschino? Cela n'est pas nécessaire. Tu n'y trouveras pas ta fiancée.

— Ah! mon Dieu! où est-elle donc?

— Que Jésus-Christ soit avec toi! D'où vient cette frayeur? Elles sont toutes, grâce au ciel, bien portantes. Elles sont allées en visite à la ville.

—Bonjour, Wladimir Sergejewitsch, dit le vieux monsieur maigre en redingote; vous vous êtes fait long-temps attendre.

—Je vais donc me rendre directement à la ville.

—Ce serait encore pis! Vous pourriez les manquer. Elles seront ici dans une heure et demie. Je compte leur offrir un repas de chasseur au frais dans le bois. Mais descends donc de ta voiture.

Rosslawlew sauta de sa calèche.

—Maintenant recois encore une fois cordialement la bienvenue, cher fiancé, dit Nicolas Stepanowitsch Ischorski en serrant la main de Rosslawlew. Sais-tu bien qu'avant que les dames n'arrivent, nous aurons le temps de tuer deux ou trois lièvres.—Eh! Tereschka, à bas de ton cheval.

Un des piqueurs descendit de son cheval et l'offrit à Rosslawlew.

—Monte, mon cher, dit Ischorski; et toi, tu vas conduire la calèche à Utjeschino.

Rosslawlew n'était guère disposé à courir le lièvre; mais il n'avait pas le choix. Il savait que l'oncle de sa prétendue était un homme entêté qui voulait toujours avoir sa volonté.

—Sache, dit Ischorski, quand Rosslawlew fut en selle, que c'est un véritable étalon circassien que tu montes. Il n'y a pas plus d'un an qu'on me l'a envoyé directement du Caucase. C'est un diable, te dis-je, et non pas un cheval. Mais tu as servi dans la cavalerie, tu sauras bien le mettre à la raison.—Eh! Schurlow, laisse les chiens dans le taillis;—vous autres, maîtres sots, occupez tous les carrefours;—toi, Saliwnoi, place-toi sur la levée, là-bas, près du ravin. Et prenez tous bien garde de nous envoyer directement le lièvre, afin que nous puissions procurer un divertissement à notre cher hôte.

— Soyez sans inquiétude, monseigneur, dit Schurlow, chasseur blanchi sous le harnais, qui seul avait le droit d'adresser la parole à son maître, et se permettait même parfois de le contredire, je vous réponds qu'il ne nous échappera pas ; nous vous l'enverrons directement. Tenez-vous seulement là près du taillis.

— C'est bon, Schurlow, je te recommande de ne pas me faire de honte.

—N'ayez pas peur, monseigneur; si je ne procure pas du plaisir à Wladimir Sergejewitsch, je consens à ne pas mettre une cuiller dans ma bouche d'un mois entier.—Eh! mes enfans! At-

tention! Qu'on rassemble la meute. Tous les chiens sont-ils réunis? Où sont Gaskala et Budila? Allons, que fais-tu donc là, André, à bayer aux corneilles? Donne du cor! Hans! Prends ton chien tacheté en laisse! Il est tout-à-fait gâté; il ne fait que flairer de tous côtés. Maintenant, camarades, que Dieu nous protége, ajouta le chasseur en ôtant son bonnet et en faisant d'un air pieux le signe de la croix; au nom de Dieu, prenez plus sur la gauche.

En un instant, les chasseurs avaient disparu de différens côtés. Les valets de chiens entrèrent avec la meute dans un petit bois planté de nouvelles pousses.

—Tereschka, dit Ischorski au piqueur qui avait donné son cheval à Rosslawlew, cours au petit bois de tilleuls, et vois si l'on a dressé la tente, et si les musiciens sont arrivés. Dis que le dîner soit prêt dans une heure.—Allons, mon cher, continua-t-il en s'adressant à Rosslawlew, je ne m'attendais pas à attraper aujourd'hui de pareil gibier. Olga a tiré les cartes hier, et elles répondaient toujours que tu ne reviendrais que la semaine prochaine. Comme elles seront contentes!

—Mais viendront-elles réellement par ici?

— Que tu es un homme incrédule! Je t'ai dit qu'elles doivent dîner ici, dans le petit bois. Mais ne reste pas en arrière, mon neveu. Qu'est-ce que cela signifie? Tu n'as pas envie, je pense, de remplir auprès de moi les fonctions de piqueur.

— Mon petit cheval est fatigué, Nicolas Stepanowitsch, dit un monsieur en redingote verte.

— On t'en donnera un autre, frère. J'ai dit qu'on dressât pour toi le cosaque gris pommelé; celui, vois-tu, que j'attelle à la voiture.

— Oh! celui-là est trop fringant, Nicolas Stepanowitsch. Il ne vaut rien pour moi; je serais par terre avant de m'en douter.

— Ce ne serait rien de nouveau pour toi, frère, dit Ischorski en poussant le coude à Rosslawlew; tu es déjà tombé de ta place, et cela ne t'a pas fait de mal.

— Comment! Prochor Kondratjewitsch! demanda Rosslawlew, n'es-tu plus maire du chef-lieu de notre cercle?

— Non, monsieur; des méchans m'ont calomnié près des autorités.

— Demande-lui ce dont on l'accuse, reprit Ischorski en lançant un regard malin à Ross-

lawlew; on a prétendu que ce pauvre diable ne savait ni lire ni écrire.

— Sérieusement?

— Non, mon cher; je sais signer mon nom aussi bien que qui que ce soit; mais voici ce qui en est. Il y a environ un mois que le gouverneur de la province m'ordonna de faire un rapport sur le nombre d'archines carrées qu'a notre marché. Je voulais consulter l'avocat du cercle; c'est un savant, il a été élevé au séminaire; mais il était malheureusement absent pour les affaires de sa place. Sur quoi j'ai réfléchi, réfléchi, et enfin j'ai répondu que nous n'avions point d'archines carrées dans la ville, et qu'en conséquence je priais le gouverneur de m'en envoyer un modèle. Que pensez-vous que l'on a fait? J'attendais toujours, lorsqu'enfin j'appris que le gouverneur était furieux. Il disait que je n'avais rien appris, que je ne savais ni lire ni écrire, et qu'il n'était pas possible qu'un pareil ignorant restât maire de la ville. Mais dites donc, je vous prie, en quoi ai-je mérité ce reproche? La semaine passée arriva tout à coup l'ukase; j'étais destitué, et à ma place on a mis un *von* allemand. Mais comme il n'était pas encore arrivé, j'ai été obligé de

céder mes fonctions au premier assesseur. Que voulez-vous, mon cher monsieur? on ne peut pas nager contre le courant.

— C'est donc pour cela seulement qu'on vous a destitué? demanda Rosslawlew.

— Oui, monsieur, c'est ainsi que le monde est fait. On vous donne les ordres les plus ridicules, et puis l'on veut que vous répondiez d'une manière raisonnable. Vous avez tort sans l'avoir.

— C'est dommage que le gouverneur ait été si pressé; car si vous ne saviez pas ce que c'est qu'une archine carrée, vous ne saviez pas non plus recevoir des habitans des cadeaux défendus.

— Oh! pour cela, j'en jure devant Dieu! On ne laissait pas que de m'en offrir de toutes les espèces; tantôt c'était un pain de sucre, tantôt une livre de thé; mais comme je les recevais! ils étaient trop heureux d'être hors de chez moi!

— D'ailleurs, pourquoi vous tourmenteriez-vous, Prochor Kondratjewitsch? Vous ne viviez pas de votre place: vous avez du bien.

— C'est vrai, je ne suis pas pauvre, je ne mourrai pas de faim. Mais je servais pour l'hon-

neur, Wladimir Sergejewitsch! On en dira ce que l'on voudra; mais le maire est toujours un personnage important dans sa ville. Il se promène fièrement dans les rues, fait du bruit avec ses éperons, laisse traîner son sabre par terre; tous ceux qui le rencontrent sont obligés d'ôter le bonnet devant lui. Et puis les jours de grande cerémonie, on va à la cathédrale; un des majors de la police vient au devant de vous à la porte, tout le monde vous fait place respectueusement; on traverse l'église comme un grand seigneur; on se met à la première place, à côté du prêtre; on est le premier à baiser la croix.... et maintenant!... Ah! maintenant le bon temps est passé pour nous.

—Mais quand le gouverneur vient dans la ville? dit Rosslawlew en souriant.

—Oh! alors, mon cher monsieur, je sais bien qu'il faut chanter sur un autre ton. Ce n'est pas seulement le gouverneur devant qui il faut faire des courbettes; il n'y a pas jusqu'à ses domestiques qui ne vous traitent comme si vous étiez un chien. Tout ce que son excellence demande, fût-ce du sang de limaçons, il faut le lui procurer. On a toujours peur qu'il ne manque quelque chose. Et quand, pour comble de

malheur, le gouverneur amène avec lui madame son épouse...., alors c'est bien pis encore! Il faut être sur pied la nuit comme le jour. Il ne s'agit pas de songer au sommeil.

— Eh bien! frère, dit Ischorski, voilà précisément la position pénible à laquelle tu viens d'échapper; car j'apprends que notre gouverneur fait sa tournée dans le cercle. Tu n'as donc qu'à te féliciter de ton aventure. Il visitera sans doute notre ville, et il descendra chez moi. (Ischorski prononça ces derniers mots d'un air de grande importance.) Il a beaucoup entendu parler de mon hospice, de mes haras et de mes autres établissemens. Qu'il vienne! Je ne ferai pas de grands frais pour le recevoir. S'il veut se contenter d'un accueil sans façon, il sera le bien venu.

Pendant cette conversation, ils avaient pénétré d'une demi-werste dans les champs, et ils s'arrêtèrent auprès d'un bois épais. D'un côté, il était séparé de la forêt par un pâturage étroit, et de l'autre entouré de vastes champs qui descendaient vers une rivière peu considérable, mais très-rapide. Au-delà de la rivière, le terrain commençait à s'élever, et le chemin qui conduisait à la ville serpentait sur le penchant

d'une colline escarpée. Immédiatement en face de nos chasseurs, il n'y avait ni pont ni bac; mais à une werste et demie environ au dessous de l'endroit où ils se tenaient, un petit pont de bois, étroit et sans garde-fou, était jeté sur la rivière.

Quelques minutes se passèrent dans un profond silence. Ischorski ne quittait pas des yeux le petit bois dans lequel on avait laissé les chiens. Ilmenew, craignant de le troubler dans sa contemplation, respirait à peine. Le piqueur se tenait immobile comme une statue. Rosslawlew seul retournait de temps en temps son cheval pour jeter les yeux sur la route. A la fin il rompit le silence, et demanda à Ischorski si leur voisin Fedor Andrejewitsch Surski était bien portant.

—Parfaitement, frère, répondit Ischorski; mais qu'y a-t-il donc? Attends!... Entends-tu?.. Les chiens clatissent, je crois !... Mais non!... Il doit venir avec ces dames... C'est un singulier homme!... Le croirais-tu bien? Je ne puis pas obtenir de lui qu'il chasse avec nous. Il parcourt toute la journée à cheval ses champs, comme s'il n'y avait personne pour regarder après les travailleurs. Et puis, comme il lit !

— Depuis le matin jusqu'au soir, interrompit Ilmenew, il ne quitte pas ses livres. J'étais chez lui avant-hier!... Bon Dieu! de quelque côté que l'on se tourne, ce ne sont que livres; sur la table, sur la fenêtre, sur les chaises! A quoi cela peut-il lui être utile, de vivre ainsi de l'esprit des autres? Il n'en manque pas lui-même, et malgré cela, le croiriez-vous? il s'est enterré jusque par dessus la tête dans ces vieux bouquins.

—As-tu entendu, Wladimir? dit Ischorski; quel homme que cet Ilmenew, comme il traite la science...—Ah! archi-ignorant que tu es. Vois donc combien j'ai moi-même de ces vieux bouquins-là!

—Ah! Nicolas Stepanowitsch, chez vous c'est autre chose.... Vos livres sont rangés les uns à côté des autres, dans une armoire vitrée. De cette manière, ils servent d'ornement à la chambre.

— Pour cela, il a raison, cela fait plaisir de regarder ma bibliothèque.

— Vous aussi, mon digne ami, vous prenez de temps en temps un livre à la main pour vous amuser; mais vous êtes un homme qui calculez ce que vous faites. Vous lisez une ou deux pa-

ges et puis vous en restez là. Mais lui ne sait jamais s'arrêter. Il y a quinze jours....

—Taisez-vous donc!... Écoutez!. les chiens aboient, je crois!... Oui, précisément! Ils ont trouvé la piste!... Oh! oh!... comme ils courent!... Maintenant, voici le moment.

—Je crois qu'ils redressent les erres, Nicolas Stepanowitsch.

—Pourquoi pas? Es-tu devenu sourd?... Wladimir, fais donc attention; ce n'est pas du côté par où tu regardes.—Rosslawlew, mais qu'as-tu donc?

Rosslawlew ne voyait, n'entendait plus rien. Sur la route, derrière la rivière, venait de paraître un landau attelé de six chevaux.

—Le voilà! le voilà! dit Ischorski à demi-voix.

—Oui, c'est cela! répéta Rosslawlew en reconnaissant l'équipage de madame de Lidin.

Le piqueur se mit à pousser des cris pour exciter les chiens contre le lièvre qui sortait en ce moment du bois.

—Fais attention, Rosslawlew, fais donc attention, cria Ischorski; le voilà! le voilà!... Attendez donc, mes amis!... Mais où diantre

cours-tu? Attends donc!... Ce n'est pas là, ce n'est pas là!

Mais Rosslawlew était déjà bien loin. Il s'avança vers la rivière avec la rapidité d'une flèche. Les chiens d'Ischorski se mirent à courir après lui; les autres chasseurs étaient restés bien loin en arrière, et le lièvre allait bien tranquillement vers le petit bois derrière eux. Ischorski criait comme un enragé; mais ses cris se perdaient dans les lamentations du chasseur Schurlow, qui, s'élançant du taillis, fut le témoin involontaire de cette irréparable faute. Il se déchirait les cheveux, criait, mugissait, maudissait Rosslawlew. Comme un possédé, il se mit à courir à travers champs après le lièvre; mais son cheval, ayant fait un faux pas, tomba avec son cavalier, qui, couché par terre, ne cessait encore d'exciter les chiens à courir et à prendre garde.

En attendant, Rosslawlew allait comme le vent sur son cheval circassien. Oh! comme le cœur battait dans le sein de cet heureux fiancé! Oui, ce sont elles! Leur voiture avance rapidement le long de la rive escarpée. Bientôt Rosslawlew se trouve sur la même ligne qu'elles; elles le reconnaissent, elles l'appellent; mais il

ne voit que Pauline.... Son mouchoir blanc est agité par le vent. Oh! si son cheval avait des ailes! s'il pouvait sauter par dessus cette cruelle rivière qui murmurait et écumait entre ses bords resserrés, comme si elle eût senti de la joie de séparer ainsi deux cœurs amoureux. Rosslawlew aurait voulu suivre la rive; mais un énorme marais lui coupait le chemin. Pour arriver au pont, il fallait faire un grand détour, et passer par le bois. Il presse son cheval, se fraie à grand'peine une route à travers les buissons : rien ne peut l'arrêter; il vole plus qu'il ne va, et se retrouve enfin dans la plaine, d'où il distingue de nouveau la voiture; elle descend précisément la côte, et approche du pont de bois. Une personne en robe blanche se penche par la portière pour le regarder venir.... C'est sans doute Pauline. Tout à coup la portière s'ouvre; on entend un cri, la robe blanche brille dans l'air, les flots s'entr'ouvrent, le bruit d'un corps qui tombe dans l'eau retentit, et tout a disparu!

— Mon Dieu! s'écria Rosslawlew.

Son cœur avait cessé de battre, un nuage couvrait ses yeux; il ne remarqua pas même qu'un homme s'était jeté dans l'eau après la robe blanche. Il courut hors de lui-même vers la ri-

vière, qui, resserrée entre deux îles, avait en cet endroit une rapidité extraordinaire. Quoique l'homme ne fût plus très-jeune, il s'efforçait avec une grande vigueur de s'éloigner de la rive où le courant le retenait malgré lui. La robe blanche ne tarda pas à remonter sur l'eau à vingt pas environ de lui, et disparut bientôt de nouveau. Rosslawlew se jeta dans l'eau en pleine course. Son cheval circassien, accoutumé à traverser des torrens, l'amena en un instant jusqu'au milieu de la rivière; il se mit à descendre le courant; mais, malgré cela, il ne serait pas parvenu à sauver l'infortunée, si elle n'avait pas eu le bonheur de s'accrocher à un buisson qui croissait sur le bord d'une petite île, où l'eau faisait un bruit terrible. Au moment où, perdant entièrement ses forces, elle allait abandonner la branche qu'elle tenait, Rosslawlew réussit à la saisir, et à nager avec elle au rivage. Là, il sauta de cheval, la posa doucement sur le gazon, et ce fut alors pour la première fois qu'il reconnut que ce n'était pas sa prétendue, mais sa sœur Olga, qu'il avait sauvée.

—Est-ce vous? dit-elle d'une voix inarticulée. Est-ce toi? mon sauveur! répéta-t-elle en pas-

sant ses bras autour de son cou. Mais au même instant ses yeux se fermèrent, et elle tomba sans connaissance dans les bras de Rosslawlew.

—

VIII.

L'AVEU.

—

Au mois de juillet, quelques semaines après la malheureuse aventure que nous venons de décrire dans le chapitre précédent, vers les six heures du soir, Proskovia Stepanowna Lidin, son frère Ischorski, Rosslawlew et Surski, entouraient le lit d'Olga. Un peu plus loin était assis Ilmenew, et à la tête du lit se tenaient Pauline et le médecin d'Ischorski, en qui madame de Lidin n'avait point de confiance, parce qu'il

était Russe et qu'il avait étudié, non pas dans une université étrangère, mais à l'Académie médico-chirurgicale de Moscou. Il avait pris la main de la patiente, et quoiqu'il n'eût encore rien dit, il était facile de voir à son air gai et content que la convalescence était déclarée.

— Je vous félicite, madame, dit-il en s'adressant à madame de Lidin ; la chaleur est passée, le pouls est dans son état normal. Olga Nicolajewna est entièrement rétablie ; il ne lui reste plus qu'un peu de fatigue, qui se dissipera dans quelques jours.

— En êtes-vous bien convaincu ? dit madame de Lidin d'un air d'incrédulité.

— Je le suis si fort, madame, que je vous prie de bannir désormais toutes ces drogues. Olga Nicolajewna n'a plus besoin de rien, que de repos et de régime.

— De régime ! mais elle ne mange rien du tout !

— Soyez sans inquiétude ; elle mangera. Quant à vous, mademoiselle, ajouta le docteur en se tournant vers Pauline, je vous conseille d'aller vous reposer et respirer un air plus frais. Voici plus d'un mois que vous ne quittez pas la chambre de votre sœur. Vous êtes horrible-

ment maigrie, et vous êtes plus pâle encore que la malade.

— C'est vrai, observa madame de Lidin; elle a pris cet accident bien à cœur, la *chère enfant!*... Figurez-vous! elle a passé presque toutes ses nuits sans dormir... Oui, oui, *mon ange;* tu ne songes jamais à toi. Te rappelles-tu encore quand nous étions à Paris et que je suis tombée malade!... Oui, cher ami! Dans ce pays-là, ce n'est pas comme chez nous en Russie; là, il n'y a point de maladie que l'on ne puisse guérir.

— C'est apparemment pour cela qu'il y a tant d'habitans à Paris, dit en plaisantant Fedor-Andrejewitsh Surski.

— Tais-toi donc, ma sœur, dit Ischorski; s'il en était ainsi, personne ne mourrait à Paris.

— Sans doute on y meurt comme partout ailleurs, mais seulement quand il n'y a plus aucun moyen de sauver le malade.

— Je vous demande pardon, dit le médecin; j'ai besoin à la ville, mais je reviendrai dans la journée.

Quand il fut parti, madame de Lidin demanda à Olga si elle se sentait réellement mieux.

— Oui, ma chère maman, répondit à voix

basse la malade; je ne sens plus que de la lassitude.

— Vous êtes encore faible, dit Surski, et cela est bien naturel après une si grande secousse.

— Nous avons tous plus ou moins souffert, observa Ischorski; quant à moi, la frayeur m'a causé plusieurs accès de fièvre. Oh! mon Dieu, je n'ose pas y songer. Cet imbécile de Schurlow est venu, comme s'il avait perdu l'esprit, me dire qu'Olga était tombée du pont dans la rivière; que toi, Surski, tu t'étais noyé en voulant la sauver, et que Rosslawlew, qui cherchait à vous tirer tous deux de l'eau, avait péri avec vous. Je ne sais pas comment j'ai fait pour rester sur mon cheval. A quoi m'avait servi toute ma belle ordonnance? La chasse, le repas, la musique, tout était au diable; et je m'étais fait tant de plaisir de vous surprendre! A peine auriez-vous été rassemblés dans la tente, que le fiancé devait paraître. La musique alors devait entonner l'air : *Tous mes vœux sont donc accomplis!* Et puis l'ouverture de l'Arbre de Diane. Eh bien! au lieu de tout cela, le lièvre nous est échappé, Schurlow s'est démis le pied, et notre Olga a failli se noyer. Je n'oublierai de ma vie cette journée. . . . .

— Je vous l'avais dit d'avance, Nicolas Stepanowitsch, dit Ilmenew; je savais qu'il nous arriverait un malheur. Rappelez-vous, je vous en prie, que, comme nous sortions du village, nous avons rencontré le prêtre Wassilji; et tout le monde sait que, quand on rencontre un prêtre, c'est signe de malheur.

— Sottise, sottise, mon ami; c'est une superstition qui ne signifie rien. Qu'est-ce qu'un prêtre peut avoir de commun avec la chasse? Je n'aime pas moi-même à me trouver treize personnes à table; mais c'est tout autre chose. Il m'est arrivé, non pas une fois, mais trois fois dans ma vie, que sur treize personnes, l'une est morte au bout d'un an, la seconde au bout de deux ans, et la troisième au bout de trois ans. Mais il fallait toujours que l'une mourût. Après un exemple comme celui-là, on y croit malgré qu'on en ait.

— Cela est en vérité fort extraordinaire, dit Surski en souriant; et ceux qui sont morts, étaient-ce tous des jeunes gens?

— Pas précisément. L'un d'eux avait soixante-dix ans, mais il était encore frais et gaillard; tout à coup il commence à se plaindre, et il ne

voit pas la fin de l'année à l'entrée de laquelle il avait été le treizième à table.

— Pour moi, je pense, dit madame de Lidin, que l'accident qui nous est arrivé doit s'attribuer à ce que rien n'est en Russie disposé comme il devrait l'être. Les chemins sont détestables, et puis les ponts!... *Dieu! quelle abomination!* Il faut les voir en France...

— Eh! ma sœur, ne parlez pas ainsi. Le pont s'est-il par hasard écroulé sous votre voiture? Ne vous fâchez pas, mais je vous dirai que le pont ne saurait être mieux construit; il l'a été d'après un plan fourni par moi; mais si la portière de votre voiture française avait mieux fermé, cet accident ne serait pas arrivé. Non, ma chère : je suis sûr que le gouverneur lui-même admirera ce pont... Mais, à propos, on m'apprend qu'il viendra demain dans notre ville, et par conséquent il dînera chez moi après demain.

— Pelageja Nicolajewna, dit Surski, le docteur a raison; vous menez depuis long-temps une vie d'anachorète. Vous pourriez bien en tomber malade. Il fait si beau temps! vous devriez faire une promenade.

— Et avec *lui*, dit tout bas Olga; vous ne vous êtes pas encore dit deux mots.

—Tu es un ange, dit madame de Lidin ; Wladimir Sergejewitsch, accompagnez-la au jardin.

— Allons, qu'est-ce qui vous retient, ma nièce? s'écria Ischorski; je n'aime pas ces simagrées. Je sais qu'au fond vous ne demandez pas mieux que d'aller vous promener avec votre prétendu. Oh! ces jeunes filles! Et toi aussi, Wladimir; pourquoi balances-tu? prends-lui le bras, et en avant, marche.

— N'oublie pas ton ombrelle, mon enfant, dit madame de Lidin à Pauline, qui se décidait enfin à quitter pour quelques instans la patiente; je veux dire celle que je t'ai achetée au *Palais-Royal;* elle est plus grande que les autres, et te garantit mieux du soleil.

—Sais-tu bien, ma sœur, dit Ischorski à demi voix et regardant Rosslawlew qui sortait avec Pauline, sais-tu bien qui a été le plus à plaindre dans cette malheureuse aventure? c'est lui. Son mariage aurait été célébré la semaine passée, et voilà que le pauvre Wladimir a aujourd'hui, pour la première fois, l'occasion de parler à sa prétendue. Il n'a pas choisi le bon moment pour quitter Pétersbourg.

— Je ne suis pas de votre avis en cela, mon oncle, dit la malade ; car s'il avait quitté Pétersbourg une heure plus tard, je ne serais plus de ce monde.

— Oui, il est arrivé à temps.

— Il est donc vrai que c'est lui seul qui a sauvé Olga? demanda madame de Lidin.

— Et moi aussi avec elle, répondit Surski ; car il m'était devenu presque impossible d'arriver seul au bord. Je suis convaincu que non-seulement je n'aurais pas pu sauver Olga Nicolajewna, mais encore que je me serais noyé moi-même.

— Ce bon Rosslawlew ! je l'aime vraiment comme s'il était mon fils, dit madame de Lidin. Il n'y a qu'une chose qui ne me plaise pas en lui ; c'est son insupportable patriotisme. N'est-il pas en effet fort ridicule qu'un homme bien élevé se laisse ainsi tourner la tête par tout ce qui est russe? Dites-moi donc, *monsieur* Surski, *d'où vient cela?* Il paraît pourtant avoir reçu une bonne éducation.

— Oui, madame, répondit Surski en souriant ; il a été fort bien élevé, et s'il a la faiblesse d'aimer la Russie, cela vient sans doute de ce qu'il n'est pas Français.

—Mais il n'est pourtant pas tout-à-fait Russe, cher frère, observa Ischorski; vous vous êtes tous deux bien formés chez l'étranger. Pour moi, je ne suis pas, grâce au ciel, un ignorant non plus; mais avec tout cela je n'éleverai pas, comme tous vos étrangers, un si grand cri contre le luxe de notre noblesse. Non, frère, vous ne ressemblez en rien à des boïards russes. Toi, mon cher, tu t'es enterré dans des livres comme un professeur, tu vis comme un philosophe, et Wladimir ne vaut pas mieux que toi. — Mais sais-tu bien, ma sœur, que quand je lui ai dit que j'avais près de quatre cents domestiques, il s'est mis à jeter les hauts cris? — Saints du paradis! dit-il; quatre cents personnes! Mais, au nom du ciel, à quoi les occupes-tu? ils doivent manger ton pain pour rien.

— Comment! rien faire! ne me servent-ils pas?

—Mais pourquoi une troupe si considérable?

— Parce que cela me plaît. Faut-il par hasard que je compte combien j'ai de domestiques? suis-je un baron allemand ou quelque chose de semblable? Non, cher ami. Je suis un vrai gentilhomme russe, et, pardonnez-moi si je le dis,

je n'ai pas envie de mettre une sonnette à ma porte.

— Oui, il faut en convenir, vous êtes un vrai boïard russe, dit Ilmenew en regardant Ischorski d'un air respecteux; que vous manque-t-il? S'il vous arrive des voyageurs, vous avez cent lits à leur disposition; vos serres occupent trente arpens de terre; vos orangeries ne peuvent se compter; vous recueillez des pêches, des abricots, des poires, et cent autres espèces de fruits en abondance... Seigneur Dieu! il serait impossible de tout manger! Il est certain que, de quelque côté qu'on regarde, tout est monté sur un pied vraiment noble. Entre-t-on dans l'office, on n'a pas assez d'yeux..... c'est un régiment tout entier... et quels hommes! l'un est plus beau que l'autre.

Ischorski sourit, devint pensif, tira ensuite de sa poche une énorme tabatière d'or, prit une prise avec réflexion, regarda Ilmenew avec amitié, et dit:

— Cher Prochor Kondratjewitsch, le grispommelé du Don ne te convient réellement pas. Tu connais mon cheval bai à tête blanche?.....

— Comment ne le connaîtrais-je pas? c'est

un cheval précieux qui vaut ses quinze cents roubles, entre frères.

— Tape donc là, frère, il est à toi.

— Comment cela, monseigneur ?

— Eh bien, oui, il est à toi. Monte-le avec plaisir ; rappelle-toi seulement qu'il faut vanter partout mon haras.

Ilmenew exprima sa reconnaissance d'une manière si bizarre et si confuse qu'Ischorski en rit à gorge déployée.

— C'est bien, mon cher, dit-il ; assez, assez !... Finis donc, frère, tu me diras le reste une autre fois.

Pendant cette conversation, Rosslawlew, donnant le bras à sa maîtresse, descendait à pas lents, avec elle, la grande allée qui partageait en deux parties égales le vaste et régulier jardin planté par le père de madame de Lidin. Il y a des momens de bonheur où notre langue devient muette par l'excès de la joie. Rosslawlew ne disait pas un mot, mais ne détournait pas les regards de dessus sa prétendue : il était près d'elle, sa main touchait la sienne ; il sentait chaque mouvement de son cœur, et quand par hasard un léger soupir échappé de sa poitrine se mêlait avec l'air qu'il respirait, quand leurs

yeux se rencontraient, ah! dans ces momens, il ne concevait pas qu'il fût possible de désirer une plus grande félicité. Ce que le monde appelle *passion*, ce sentiment fougueux, orageux, aime toujours à s'exhaler en paroles : mais cet amour pur qui plaît au ciel même, ce sentiment du plus grand bonheur que la terre puisse offrir, n'a pas besoin de mots pour s'exprimer. Quand ils eurent descendu toute l'allée, qui se terminait par un petit bosquet, Pauline s'arrêta.

— Je me sens fatiguée, dit-elle à voix basse.

— Asseyons-nous, dit Rosslawlew.

— Mais, de grâce, pas sous ces tilleuls si tristes, si uniformes. Entrons dans le bosquet. J'aime beaucoup à me reposer sous ces alisiers touffus. N'est-il pas vrai, continua-t-elle en s'asseyant sur un banc de gazon, que l'on respire ici plus librement? Voyez combien ces bouleaux s'élèvent avec vigueur, comme ces cytises sont touffus, comme ces chênes sont forts! ils ne craignent point que le jardinier vienne les tailler au niveau des autres arbres.

— Je n'aime pas non plus ces arbres taillés avec tant de raideur, dit Rosslawlew; ils sont si uniformes qu'ils nous rappellent parfaitement les murs de nos maisons dans lesquels

nous sommes obligés de nous renfermer l'hiver. Quelle différence ! Ici l'on respire réellement avec plus de liberté. Cette épaisse verdure, cette nature sauvage et simple, tout remplit l'âme d'une douce sensation de joie et de repos. Il me semble..., oui, Pauline..., il me semble que ce n'est qu'ici, loin des regards de tous les hommes, que nous sommes réellement l'un à l'autre ; et ce n'est que quand je puis croire que nous sommes seuls dans le monde, que je sens toute l'étendue de mon bonheur.

— Vous m'aimez donc réellement beaucoup, dit Pauline avec distraction, et en traçant avec son ombrelle des figures sur le sable ?

— Plus que tout au monde.

— Et vous m'aimeriez encore si j'étais ingrate, si je ne pouvais payer votre amour que par de la reconnaissance ?

— Oui, Pauline, même alors..... Il n'est pas en mon pouvoir de ne pas vous aimer. Ce sentiment fait partie de mon existence. Vivre et aimer Pauline, c'est pour moi la même chose.

— Mais si mon bonheur exigeait que vous renonçassiez pour toujours à moi ?

— Pour toujours ?

— Oui, si je vous demandais ce sacrifice ?

— Quelle affreuse plaisanterie!

— Mais que feriez-vous si je parlais sérieusement? si le bonheur de ma vie entière dépendait de cela?

— Le bonheur de votre vie entière!... Et vous pouvez encore me le demander!

— Vous renonceriez volontairement à ma main?

— Je ferais encore davantage, Pauline : afin de tranquilliser votre conscience, je m'efforcerais de survivre à cette perte.

— Bon Woldemar, dit Pauline en jetant un tendre regard sur Rosslawlew; quel poids vous avez retiré de mon cœur! Je puis donc compter avec certitude sur votre consentement?

— A quoi? s'écria Rosslawlew en devenant aussi pâle qu'un criminel qui entend prononcer son arrêt de mort.

— A retarder de deux mois notre mariage.

— De deux mois!

— Mon excellent ami, dit Pauline en pressant la main de Rosslawlew contre son cœur, ne me refusez pas. Je ne doute pas, je ne saurais douter que je ne sois heureuse avec vous; mais donnez-moi l'occasion de m'assurer que je suis aussi en état de faire *votre* bonheur. Donnez-

moi le temps de m'attacher à vous de toute mon âme, de m'accoutumer à ne vivre que pour vous, à ne penser qu'à vous, et, s'il est possible, ajouta-t-elle si bas que Rosslawlew n'entendit point ce qu'elle disait, d'oublier tout le passé.

— Mais deux mois, Pauline !

— O mon ami, qui sait si tu ne cherches pas à raccourcir le temps le plus heureux de ta vie! N'est-il pas vrai, tu consens à reculer notre mariage?

— Je ne veux point vous tromper, Pauline, dit Rosslawlew après un court silence; la seule pensée de ne vous obtenir que dans deux mois m'est affreuse. Mais si vous le désirez absolument, puis-je faire autrement que d'y consentir?

— Je te remercie, mon ami. Oh! sois assuré que mon amour pour toi te paiera ce sacrifice. Nous sommes heureux, ajouta-t-elle les larmes aux yeux; oui, mon ami, parfaitement heureux.

Tout à coup ils entendirent derrière eux des éclats d'un rire effrayant. Pauline poussa un grand cri, et Rosslawlew lui-même regarda autour de lui avec inquiétude. Il lui semblait que quelqu'un travaillait à percer le taillis non loin d'eux. Au bout de quelques minutes, le bruit

s'éloigna ; on entendit de nouveau un rire insensé, et une voix sauvage chanta : Laisse les âmes reposer près des saints.

— C'est Fedora la folle, dit Pauline. N'est-il pas étrange, ajouta-t-elle en secouant lentement la tête, qu'au moment où je parlais de notre bonheur à venir...?

— Mais pourquoi laisse-t-on entrer cette folle dans le jardin? interrompit Rosslawlew.

— Ce petit bois n'est pas enclos. Du reste, cette infortunée ne fait de mal à personne.

— Mais elle peut effrayer; sa folie est terrible.

— Elle est fort à plaindre. Il y a cinq ans qu'elle est devenue folle, parce que son amant est mort la veille de ses noces.

— La veille de ses noces! répéta Rosslawlew à demi voix. Il ne s'en fallait que d'un jour..., et une séparation éternelle!... Et deux mois, ma bien-aimée!

— Voilà mon oncle et ma mère, interrompit Pauline ; allons au devant d'eux.

— Allons, avez-vous assez roucoulé, douces colombes? dit Ischorski en s'approchant d'eux avec sa sœur et Ilmenew; pourquoi ris-tu, Prochor Kondratjewitsch? cela te fait sans doute

plaisir de voir comme ils sont heureux : oui, oui, je suis sûr qu'autrefois tu te promenais comme eux au jardin avec celle qui est maintenant ta femme.

— A quoi songez-vous donc, Nicolas Stepanowitsch ? les parens de ma femme ne ressemblaient pas à ceux d'aujourd'hui : c'étaient des gens sévères ; que Dieu veuille avoir leurs âmes ! Se promener au jardin ! Jusqu'au jour de la noce, je n'avais pas même entendu le son de la voix de ma fiancée ; la veille, à la vérité, elle m'avait adressé quelques mots par la fenêtre, mais ils lui coûtèrent cher ! Sa mère l'avait épiée, et ses joues s'en ressentirent ; elles devinrent aussi rouges que si elle avait mis du fard. Je ne veux pas dire du mal d'elle ; mais feu ma belle-mère était une femme violente.

— Où est donc Fedor Andrejewitsch ? demanda Pauline à son oncle.

— Qui, Surski ? il est rentré chez lui.

— Olga est donc seule ! il faut que j'aille la retrouver. Restez ici auprès de mon oncle, dit-elle bas à Rosslawlew.

La patiente ne remarqua pas l'entrée de Pauline dans sa chambre. Une de ses mains appuyée sur l'oreiller, elle était assise pensive dans son

lit : devant elle, sur une petite table, se trouvaient une bougie allumée, ainsi qu'une feuille de papier à lettre à moitié remplie d'écriture, de la cire à cacheter, et tout ce qui est nécessaire pour écrire.

— Comment te sens-tu? lui demanda Pauline.

— Ah! c'est donc toi! dit Olga; comme tu m'as effrayée! Je te croyais avec ton prétendu dans le jardin.

— Il y est resté avec mon oncle.

— Mais ta société lui aurait été certainement plus agréable. Pourquoi l'as-tu quitté?

— A qui écrivais-tu donc? demanda Pauline, sans répondre à la question de sa sœur.

— A notre cousine Emma, à Moscou. Elle croit apparemment que tu es depuis long-temps mariée.

— C'est possible.

— Je ne sais ce que je dois lui dire de ta noce. Elle se fera, je pense, la semaine prochaine.

— Non, chère sœur.

— Quand donc?

— Tu vas sans doute te mettre en colère. J'ai prié Rosslawlew de différer notre mariage de deux mois.

— Comment! s'écria la malade; de deux mois!

— Dans le commencement, il ne voulait pas.

— Et ensuite, il y a donc consenti?

— Oui, ma chère sœur; il m'aime tant!

— Il t'aime trop, Pauline, il t'aime trop; tu n'es pas digne de son amour.

— Je savais que tu me gronderais.

— Comment peux-tu abuser si fort du pouvoir que tu possèdes sur ce bon, sur ce cher Rosslawlew, sur ce... Mais pourquoi ris-tu?

— Le croirais-tu, Olga? j'ai souvent dans l'idée que tu l'aimes plus que moi; tu parles toujours de lui avec tant d'enthousiasme...

— Et toi, ce que tu dis n'a jamais le sens commun, dit Olga avec une humeur visible.

— Oui, oui, tu n'as qu'à dire ce que tu voudras, reprit Pauline; prends garde d'aimer mon prétendu.

Olga regarda fixement sa sœur; ses lèvres tremblaient, elles semblaient vouloir sourire; mais tout à coup la pâleur de son visage se dissipa, ses joues devinrent brûlantes, et elle dit, en saisissant la main de sa sœur avec plus de vivacité que de coutume:

— Oui, je l'aime comme le mari de ma sœur,

comme l'espoir et l'appui de toute notre famille, comme le plus tendre frère; quant à toi, je te hais presque en voyant comme tu te joues de sa douleur. Ecoute, Pauline: si tu m'aimes, ne diffère pas, je t'en conjure, plus long-temps ton mariage; fixe-le à la semaine prochaine.

— Si promptement! oh, non! c'est à quoi il ne m'est pas possible de me décider.

— Parle-moi avec franchise; l'aimes-tu réellement?

— Oui, répondit Pauline à demi voix.

— Si cela est, pourquoi agis-tu ainsi? pourquoi laisses-tu croire à ton fiancé que ton amour est égoïste et capricieux, et pourquoi te fais-tu un plaisir de le blesser et de l'affliger? Songes-y, ma chère Pauline! il ne restera pas toujours amant; et si par hasard, quand il sera époux, il se rappelait ce que tu lui as fait souffrir avant son mariage; si alors il voulait, à son tour, abuser de sa puissance...

— Sois tranquille, ma sœur; tu n'entendras jamais une plainte sortir de ma bouche.

— Mais ton sort en sera-t-il pour cela plus heureux? Non, Pauline; non, ma chère sœur; au nom du ciel, n'offense pas le bon Woldemar! Qui sait? peut-être le bonheur de ta vie entière,

celui de toute notre famille en dépendent-ils.

Pauline devint sérieuse, et dit à voix basse, après un silence d'environ une minute :

— Mais c'est déjà décidé, ma chère sœur.

— Entre toi et ton prétendu? Penses-tu donc qu'il se fâchât si tu changeais de résolution? En vérité, Pauline, je ne te reconnais plus : depuis quelque temps tu es devenue si étrange, si capricieuse! Ne suis pas cette idée, chère sœur! songe à la peine que tu feras à notre mère, au courroux de notre bon oncle, à la contrariété qu'en éprouvera Surski...

— O mon Dieu, mon Dieu! s'écria Pauline au désespoir; que je suis malheureuse! vous voulez tous...

— Rien que ton bonheur, Pauline.

— Mon bonheur!... Mais d'où savez-vous donc?... Et d'ailleurs, comment peut-on maintenant penser à des noces?... tu es malade, ma chère sœur.

— Oh! si tu veux que je guérisse, accorde-moi ma prière : je ne retrouverai la santé que quand je pourrai donner à ton prétendu le nom de frère; je me reprocherais toujours... Oui, ma chère sœur, je suis seule la cause de ce que tu n'es pas encore mariée : si j'avais pris plus de

précautions, ce malheur ne serait pas arrivé. O mon Dieu, que de choses peuvent survenir en deux mois ! et si par quelque accident cette union se rompait tout-à-fait, je ne me le pardonnerais jamais. Pauline, continua Olga en couvrant sa main de baisers, écoute ma prière ! songe que ton opiniâtreté peut me coûter la vie ! je n'aurai point de repos le jour, point de sommeil la nuit ; je sens que j'aurai une rechute et que j'y succomberai. Ecoute ma prière, ma chère sœur !

Pauline gardait le silence ; tous les traits de son visage exprimaient l'indécision et un violent combat intérieur. Tremblante comme une criminelle qui doit prononcer son propre arrêt, elle fut deux ou trois fois sur le point de parler ; mais toujours les paroles expiraient dans sa bouche.

— Eh bien ! que cela soit ainsi ! dit-elle enfin d'un ton résolu ; je ne puis faire autrement : un peu plus tôt ou un peu plus tard, c'est au fond la même chose.

En achevant ces mots, elle prit, que dis-je ! elle arracha de son cou, avec la vivacité d'un infortuné qui veut se délivrer à la fin de tous ses maux, un cordon noir auquel était sus-

pendu un petit médaillon en or. Elle voulut l'ouvrir, mais ses mains tremblaient; tout à coup elle le pressa avec un mouvement convulsif contre son cœur, et un torrent de larmes s'échappa de ses yeux.

— Qu'est-ce que cela signifie? Qu'as-tu? s'écria Olga.

— Rien, bonne sœur, rien, répondit Pauline en souriant; sois tranquille, ce sont mes dernières larmes. Ah! bonne Olga! il s'est dissipé, ce délicieux... oh! non, non..., cet affreux, ce pénible songe! Maintenant, tu n'as qu'à fixer toi-même le jour de mon mariage.

Pauline ouvrit le médaillon, et en tira le portrait d'un jeune homme peint sur du papier; mais, avant qu'elle eût eu le temps de brûler ce papier à la lumière de la bougie, Olga avait eu celui d'y jeter à la dérobée un regard, et elle s'écria avec effroi :

— Est-il possible?... Tu aimais...?

— Silence!... Au nom du ciel, ne prononce pas son nom.

— Et je n'en savais rien!

— Pardonne-moi, dit Pauline en jetant ses bras autour du cou de sa sœur; je n'aurais pas dû te le cacher... Insensée que j'étais!... je croyais

pouvoir emporter ce secret avec moi dans la tombe...; personne au monde n'aurait su... Hélas! Olga, je me méfiais même de toi.

— Mais dis-moi donc...

— Une autre fois, chère sœur, une autre fois. Laisse-moi m'accoutumer à la pensée que tout cela n'était qu'un rêve de mon imagination, qu'une illusion sans réalité. Tu sauras tout, chère sœur, tout! Mais si son image ne sort jamais de ma mémoire, si elle se place comme l'inexorable destinée entre mon mari et moi, ô ma chère sœur, prie alors pour moi, prie pour que je puisse aller bientôt dans ce lieu où l'amour ne saurait être un crime!

Pauline pencha sa tête sur la poitrine de la malade; ses larmes se mêlèrent aux larmes de la bonne Olga, qui, embrassant sa sœur, ne cessait de répéter:

— Oui, oui, chère Pauline, ce n'était qu'un rêve, oublie-le, et tu seras heureuse.

—

IX.

LE SEIGNEUR RUSSE CHEZ LUI.

—

La maison à deux étages que Nicolas Stepanowitsch Ischorski avait fait construire, d'après un plan fourni par lui-même, était située sur une hauteur à l'extrémité d'un gros village, et séparée de la terre de sa sœur madame de Lidin par une prairie et une rivière étroite. Un petit pont chinois, peint de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, était jeté sur un petit ruisseau et se terminait à une tour ronde et gothique, qui

tenait en même temps lieu de porte d'entrée. Une large allée de tilleuls conduisait de la tour jusqu'à la maison d'habitation. Il serait difficile de décider à quel style d'architecture appartenait cet étrange édifice : tous les ordres s'y mêlaient comme les langues à la tour de Babel. Des colonnes basses, lourdes et dans le genre égyptien, soutenaient un fronton grec ; des tours gothiques carrées, pratiquées à tous les angles du bâtiment, étaient percées de larges fenêtres à l'italienne, tandis que du milieu de la maison s'élevait une espèce d'échauguette qu'Ischorski appelait son *belvédère*. D'un côté de l'habitation régnait un grand jardin avec des orangeries, de petits ponts, des étangs et des fontaines dont l'eau était tirée de deux puits cachés entre les arbres. L'intérieur de la maison était aussi bizarre que le dehors : mais ce qu'il y avait de plus remarquable, était sans contredit le cabinet du propriétaire et sa collection de curiosités. A côté de vieilles tabatières d'or, il en avait de modernes en bois ; ici des coupes massives d'argent avec des tasses de faïence peinte, décorées du nom de vases étrusques ; là toutes les espèces imaginables de minéraux ; des malachites, des cornalines, des topazes se mêlaient aux pierres les

plus communes; des ours et des pélicans empaillés, avec des chiens de chasse et des chats domestiques. Dans une armoire vitrée se conservaient des mâchoires d'éléphans, des ossemens fossiles de mammouth, et un squelette de cheval qu'Ischorski prenait pour un squelette humain, et d'après lequel il prétendait prouver que la terre avait été jadis habitée par des géans. Au milieu de la chambre, il y avait une grande machine électrique; aux murs pendaient des cuirasses, des hallebardes, des piques et des fusils, et autour de la corniche étaient rangés des bécasses, des coqs, des perdrix, des corneilles, des hibous et plusieurs autres oiseaux des espèces les plus communes, le tout empaillé. Plus d'une fois le propriétaire joyeux s'était écrié en contemplant sa collection d'innocentes victimes : — Tout autre que moi aurait besoin des œuvres de Buffon; mais ici je trouve la nature!

Deux jours après la conversation des deux sœurs dont nous venons de rendre compte, vers les dix heures du matin, la plus effroyable confusion régnait dans la maison d'Ischorski. Le maître d'hôtel courait de chambre en chambre, faisait du bruit, querellait et distribuait avec générosité des soufflets parmi les laquais et les

servantes, qui s'occupaient à essuyer partout la poussière, à frotter les planchers et à laver toutes les fenêtres de la maison. Le maître lui-même, dans sa robe de chambre de satin ponceau, regardait par la fenêtre de son cabinet ses paysans qui nettoyaient le jardin : on sablait à neuf les allées, on taillait les arbres; les fontaines jetaient de l'eau de puits; en un mot, tout annonçait qu'un convive distingué y était attendu. Déjà, depuis quelque temps, Ischorski fronçait les sourcils en regardant les travailleurs.

— C'est bien, vraiment! dit-il enfin avec humeur; il y a à peine ici la moitié de mes paysans. Eh! Troschka, cours vite au jardin et vois si tous les hommes corvéables sont à l'ouvrage.

Le serviteur courut remplir la commission dont il était chargé, et dans sa presse il faillit jeter par terre Surski et Rosslawlew, qui entraient ensemble dans le cabinet.

— Soyez les bien-venus, mes chers amis, dit Ischorski; vous arrivez à propos; j'ai besoin de vos conseils; six yeux voient plus que deux.

— Et que se passe-t-il donc chez toi aujourd'hui? demanda Surski.

— Ce qui s'y passe! J'ai reçu de la ville un

billet qui m'annonce que le gouverneur dîne aujourd'hui chez moi.

—Ah! mais tu disais pourtant que tu ne voulais point faire de façons.

—Aussi n'en fais-je point, mon cher; mais il faut que je le reçoive bien. Je suis ce que je suis. Je ne prétends pas que l'on me confonde avec un Ilmenew! Eh bien! Troschka, quelle réponse?

— Monseigneur, le bailli n'a envoyé que la moitié des corvéables au jardin.

—Ah! le coquin! Mais comment a-t-il osé prendre cela sur lui? Ah! ah! je lui apprendrai à vivre. Qu'il vienne à l'instant même, l'imbécile! Il veut tout savoir mieux qu'un autre. La semaine passée déjà, il m'a mis en une colère!... Le coquin a été trop heureux alors qu'il fît précisément un temps humide, et que la machine électrique ne voulût pas marcher.

—La machine électrique! répéta Surski avec étonnement.

—Oui, frère, je n'aime point à frapper, et quel homme bien né voudrait s'abaisser aujourd'hui jusqu'à distribuer des coups de cravache? Aussi, lorsque chez moi quelqu'un commet une faute, il faut qu'il passe sans rémission par la machine. Celui qui reçoit ainsi quatre ou cinq

chocs, fait, je vous l'assure, plus d'attention à l'avenir. C'est d'ailleurs très-favorable à la santé. De quoi ris-tu, Surski? Certainement, c'est fort salutaire. Avant que j'eusse un hôpital et un médecin ordinaire, je guérissais toutes les maladies avec ma machine.

—En vérité! Et tu en as sans doute guéri beaucoup?

—Plus d'un, frère! Ainsi, par exemple, il y a environ deux ans, on m'amena le garçon de ferme Antoine. Il était dans un état pitoyable à voir. Je ne sais vraiment pas si ce qu'il avait était des douleurs rhumatismales ou la goutte; mais ce que je sais fort bien, c'est qu'il lui était impossible de faire un pas. Voilà que je commence à tourner; le temps était sec, la machine allait comme le diable; je lui mets la chaîne à la main, je fais le signe de la croix, et puis voilà que je lui donne choc après choc. Mon paysan commence à chanceler. Je vais plus fort encore; il tombe sans connaissance. Que faire en cet embarras? Il a perdu la parole, et ses yeux sont tout retournés; en un mot, on le dirait raide mort. Tout autre à ma place aurait perdu courage; mais je ne m'effrayai point. Grâce à Dieu, je ne suis pas timide; étendu sur le plan-

cher, je continuai à lui donner des chocs. Eh bien! que penses-tu qu'il en arriva? Au bout de quelques instans encore, le voilà qui se lève sur ses jambes, et se met à courir.

—Comment! il se mit à courir!

—Oui, et si vite que personne ne put le rattraper.

—C'est vraiment extraordinaire, dit Surski; et il a été complétement guéri?

—Certainement, frère; sa maladie a été enlevée comme avec la main. Et aujourd'hui encore il est frais et gaillard comme un poisson dans l'eau. Ah! l'ami, continua-t-il en voyant entrer le bailli; arrive ici. C'est donc comme cela que tu exécutes mes ordres? Pourquoi tous les corvéables ne sont-ils pas au jardin?

—Pardonnez-moi, monseigneur, répondit le bailli en faisant une profonde révérence; j'ai chargé l'autre moitié aussi d'un travail seigneurial.

—De quel travail?

—Ils rentrent les foins, monseigneur.

—Les foins! Peut-il être question aujourd'hui de rentrer les foins, animal? — Tu vois, frère, poursuivit Ischorski en s'adressant à Surski, si l'on peut se fier à des imbéciles comme lui.

Je songe à des affaires importantes, et il fait rentrer les foins. Qu'à l'instant même tous les paysans se rendent au jardin. Entends-tu ?

—Oui, monseigneur. Mais me serait-il permis d'observer qu'en remettant ainsi d'un jour à l'autre....

—Il ne manquait plus que cela!... Ah! le plus animal de tous les animaux! Voudrais-tu encore me donner des leçons?

—Ne le gronde pas, interrompit Surski; il songe à tes intérêts.

—Ce ne sont pas là ses affaires. Eh bien! qu'attends-tu encore? Pars!

Le bailli salua profondément et sortit.

—Mais faudra-t-il donc que j'attende éternellement le docteur? continua Ischorski. Troschka, va le prévenir que voilà déjà deux heures que je m'impatiente..... Ah! je l'aperçois....—Mais au nom du ciel, mon cher Sergei Iwanowitsch! il n'y a plus moyen de vous parler.

—Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre, dit le médecin en saluant Rosslawlew et Surski, je viens de visiter l'hôpital.

—C'est précisément pour cela que je vous

avais fait appeler. Eh bien! tout est-il en ordre?

— Je pense qu'oui.

—C'est bien, c'est bien; on a beaucoup parlé de mon hôpital dans la province. Il ne faut pas démentir notre réputation auprès de son excellence. La pharmacie est-elle bien propre et bien rangée?

— Tout comme elle l'est toujours, Nicolas Stepanowitsch.

— Tout comme elle l'est toujours! Nous y voilà!... Ne l'avais-je pas dit? Eh! mon ami, je m'étais pourtant expliqué assez clairement. C'est aujourd'hui que vient monseigneur le gouverneur, et il faudra.... M'entendez-vous maintenant, mon cher?... Il faudra montrer sa marchandise par le beau côté.

— J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que tout était en ordre.

— Mais dans l'hôpital?

— Les carreaux et le plancher sont lavés, le linge est blanc.

— A-t-on pris soin aussi de suspendre au dessus des lits les tableaux indiquant le genre des maladies?

—Quoique cela ne soit pas très-nécessaire,

puisque l'hôpital ne contient que dix lits, j'ai suspendu trois tableaux pour vous faire plaisir.

—Les inscriptions sont-elles en latin?

—En latin et en russe.

—C'est bien, mon ami, c'est bien! Et combien avons-nous de malades?

—En ce moment nous n'en avons pas un seul.

—Comment! pas un seul! s'écria Ischorski dans la plus grande consternation.

—Non, monseigneur; j'ai renvoyé le dernier avant-hier, c'était le cocher Élias.

—Et pourquoi l'avez-vous renvoyé?

—Parce qu'il était guéri.

—Et qui vous a donc dit qu'il était guéri? D'où savez-vous cela?... Est-il possible?... Pas un seul malade!... Allons, messieurs, fondez après cela des hôpitaux!... Pas un seul malade!

—Quel mal trouvez-vous donc à cela, mon ami? dit Surski.

—Comment peux-tu le demander? Tu l'entends.... Pas un seul malade! Faudra-t-il que je montre des salles vides au gouverneur? Allez, mon cher Sergei Iwanowitsch, que le ciel vous bénisse! Vous venez de me procurer une bien grande joie!... Pas un seul malade!

—Mais, au nom du ciel, que voulez-vous que j'y fasse?

—Ce que je veux que vous y fassiez?... Permettez-moi de vous faire une seule question. Pourquoi recevez-vous votre traitement? On vous paie tous les ans mille roubles, avec le logement, la nourriture et un équipage... Et pas un seul malade! Est-ce là se conduire? Qu'est-ce que cela signifie? Il faut convenir que ma sœur a bien raison. Voilà ce que c'est que de prendre un médecin russe.... Pas un seul malade! Ah! mon Dieu, mon Dieu!... En vérité, mon bien bon, je vous suis fort reconnaissant. Vous venez de me faire un beau cadeau.... Pas un seul malade!... Bravo, monsieur le docteur russe, bravo!... Mais coûte que coûte, je prendrai un médecin allemand.... Oui, monsieur, un Allemand! Alors nous ne manquerons pas de malades. Seigneur Dieu! pas un seul malade!... Oui, riez, messieurs, riez, qu'est-ce que cela vous fait, à vous? Vous n'avez pas d'hôpital à faire voir à monseigneur le gouverneur.

—Qu'en pensez-vous, Rosslawlew? dit Surski. Ne devrions-nous pas contrefaire les malades pour le tirer d'embarras?

—En vérité, frère, voilà une plaisanterie bien mal placée.

— Je parle sérieusement. Le gouverneur n'ira pas tâter le pouls aux patiens : le grand point, c'est que les lits ne soient pas vides.

— Cette idée, au fond, n'est pas mauvaise !... Attendez.... En effet.... Eh! Troschka! que mon intendant vienne me trouver tout de suite.

—Quel est votre projet? demanda Rosslawlew.

— Attendez, frère, attendez ; peut-être trouverons-nous encore moyen de nous tirer d'embarras.... Il n'est pas nécessaire d'y réfléchir long-temps. Ce n'est pas une grande affaire que de rester pendant un jour au lit.

— Comment!... Vous voudriez?

—Paix, frère, ne me troublez pas! c'est bon, j'y suis décidé! Rentrez donc, au nom du ciel, chez vous, Sergei Iwanowitsch, mais que cela ne vous arrive plus. Nous trouverons moyen d'avoir des malades sans lui.—Écoute, Parfen, continua Ischorski en s'adressant à l'intendant qui arrivait, il est donc vrai que nous n'avons pas de malades en ce moment à l'hôpital?

—Grâce au ciel, monseigneur, nous n'en avons pas un seul!

—Tu es un sot, un âne jusque dans la moelle des os! Grâce au ciel!.... Quoi! il faudra donc que je montre au gouverneur les quatre murs? Je veux absolument avoir des malades, entends-tu?

—C'est fort bien, monseigneur; mais où voulez-vous que je les prenne?

—Cela ne me regarde pas.... Mais il faut qu'il y en ait.

—C'est fort bien, monseigneur.

—Attends donc, Parfen!...Tu es terriblement changé.... Es-tu réellement bien portant?

—Oh! oui, monseigneur, et j'en remercie le bon Dieu.

—Tu feras bien de ne pas te négliger; je t'assure que tu as les yeux cernés. En vérité, Parfen, tu es malade. Ne veux-tu pas te laisser guérir?

—Au nom du ciel, mon gracieux maître, Nicolas Stepanowitsch, ayez pitié de moi! Vous trouverez sans doute assez de malades sans moi.

—Je n'en doute pas; mais ne perds pas de temps : vas-en chercher.

—Mais enfin, qu'ordonnez-vous, si je ne trouve personne de bonne volonté?

— Faut-il le demander, imbécile? Va, parcours le village, et amène le premier venu à l'hôpital, bon gré mal gré. Je ne suis peut-être pas maître dans ma terre?

—Sans aucun doute, monseigneur; mais ne préféreriez-vous pas plutôt requérir un homme par feu pour cette corvée?

— Cela n'est pas mal imaginé; mais en tous cas, il faut que tu aies soin de ne prendre que des personnes d'une faible santé. Il n'y a que la section des hydropiques pour laquelle nous aurions besoin d'un homme bien gros, bien gras.

— Permettez, monseigneur; je pourrais en faire la proposition au sacristain. Il est d'une corpulence bien respectable, et sa face est réellement bouffie.

— C'est juste. Tâche de le persuader.

— Pour un rouble et demi, je vous réponds qu'il fera pendant vingt-quatre heures non-seulement le malade, mais encore le mort, si vous le désirez.

— Donne-lui un rouble d'argent.... Mais ne connaîtrais-tu pas aussi quelqu'un de bien maigre pour la section des phthisiques?

— Quelqu'un de bien maigre?... Attendez,

monseigneur; oui, je ne pouvais mieux tomber. Le cordonnier André n'a que la peau sur les os. Vous n'en trouveriez pas un second comme lui dans tout le village.

— Ah! c'est vrai, c'est vrai! Tu parles d'or, mon cher Parfen. Je te remercie bien, mon enfant. Fais seulement que tout soit bientôt arrangé. Voilà que nous avons déjà deux malades. Quant aux autres, je te les laisserai choisir. Mais, surtout, recommande-leur de rester tranquilles pendant qu'on visitera l'hôpital.

— C'est bien, monseigneur.

— Qu'ils ne fassent point le moindre mouvement; qu'ils n'ôtent pas leur bonnet de coton, et qu'ils geignent tout haut.

— C'est bien, monseigneur.

— Maintenant, va, et que Dieu te conduise!... Tu ris, Surski? Je sais fort bien que cela est ridicule; mais que veux-tu que je fasse? Je tiens à me distinguer par quelque chose. Mon voisin Burkin a un haras qui peut se comparer au mien; la princesse Sorin a une orangerie bien plus vaste que la mienne; mais personne n'a songé encore à avoir un hôpital. N'est-il pas vrai, mon ami? D'ailleurs ces choses-là sont

maintenant à la mode.... Non, ce n'est pas à la mode que je voulais dire....

—Selon l'esprit du siècle, interrompit Rosslawlew.

—Oui, selon l'esprit du siècle. Un hôpital, frère! vois-tu, est un établissement économique, c'est-à-dire.... Comment appelle-t-on donc cela?.. Attendez....

—Philanthropique, dit Surski.

—C'est cela, c'est cela, philanthropique! Et ces établissemens sont maintenant en vogue, mon cher. Qui sait?... quand le gouverneur l'aura vu, peut-être sa renommée montera-t-elle encore plus haut, et puis... Enfin, l'homme propose et Dieu dispose. Ce qui doit arriver arrivera. Mais songe seulement, si je faisais voir un hôpital vide, quel effet cela ferait! Tout le monde peut faire bâtir une maison, et il n'est pas bien malin non plus d'écrire le mot Hôpital sur la porte.

— Je vois que tu as de grands projets en tête, mon cher, dit Surski en souriant; tu vises après la réputation d'un philanthrope..

—De grâce, ne me crache pas toujours du latin, frère. Ce n'est pas de cela qu'il est question; j'ai acquis une réputation d'hospitalité,

et il faut que je la soutienne aujourd'hui... Mais où restent donc ces dames? J'ai fait inviter tous mes voisins, et les convives commenceront à arriver avant que j'aie eu le temps de me retourner. Je ne puis pas faire seul les honneurs de ma maison, voilà pourquoi je voudrais que ma sœur fût auprès de moi. Je lui rendrai la pareille la semaine prochaine, continua-t-il en frappant sur l'épaule de Rosslawlew; n'est-il pas vrai, mon jeune ami? La noce reste fixée à dimanche prochain.

—Oui, Pauline a promis de ne plus retarder mon bonheur.

—Elle a assez long-temps abusé de ta patience; mais aussi, frère, permets-moi de le dire, tu t'es singulièrement endormi dans cette affaire... Il parle de soi-même qu'une jeune personne ne peut pas être la première à dire : Épousez-moi! Si tu avais mieux disposé tes batteries, il y a long-temps que l'affaire serait faite. Mais les voilà qui viennent. Eh bien! pourquoi restes-tu ainsi immobile, Wladimir? En avant, marche! donne la main à ta prétendue pour descendre de voiture.

Quoique la santé d'Olga ne fût pas encore bien affermie, elle commençait pourtant à sor-

tir, de sorte que la dame de Lidin arriva chez Ischorski avec ses deux filles. Au premier coup d'œil que Rosslawlew jeta sur sa prétendue, il vit qu'elle était fort contrariée.

— Qu'avez-vous, Pauline? demanda-t-il; seriez-vous incommodée?

— *C'est une folle*, répondit madame de Lidin. Imaginez-vous que je viens de recevoir une lettre de ma cousine de Moscou; elle m'écrit ce que l'on rapporte de la guerre avec la France, et croiriez-vous qu'elle s'imagine que vous voudrez reprendre du service? Tranquillisez-la donc, au nom du ciel!

— J'espère, répondit Rosslawlew, que Napoléon ne se décidera pas à attaquer la Russie; et dans ce cas, je vous donne ma parole que je ne porterai plus d'uniforme.

— Mais s'il s'y décidait pourtant?

— Alors la guerre deviendrait une guerre nationale, et tout Russe serait obligé de défendre sa patrie : votre propre sûreté...

— Oh! vous n'avez pas besoin de vous embarrasser de moi : nous irons dans nos terres de Tambow. La Russie est grande; et d'ailleurs, Napoléon n'a-t-il pas été aussi en Allemagne et en Italie? Faire la guerre est le devoir des sol-

dats, et non pas des habitans. Ou bien voudriez-vous que nous imitassions les barbares espagnols?

— Mais notre honneur national, madame..., notre gloire?

— Il suffit. Vous ne devez en aucun cas rentrer au service.

— Pas même quand toute la Russie se leverait en masse?

— Pas même alors. Ecoutez! si vous voulez vous marier la semaine prochaine, abandonnez toute idée de guerre; sans quoi, il vaut mieux que vous restiez comme vous êtes jusqu'à ce qu'elle soit terminée. Je ne veux pas exposer Pauline au danger de devenir veuve, ou, ce qui est encore pis, de rester la femme d'un soldat estropié. Mais voilà mon frère, ne parlons plus de cela. Vous savez maintenant ce que j'exige, et vous pouvez être sûr qu'aucune considération au monde ne pourra me faire changer d'opinion. *Quelle folie!* En France on se marie pour éviter la conscription, et vous voulez entrer au service la veille de votre mariage!

— Tu t'es fait long-temps attendre, ma sœur! s'écria Ischorski en allant au devant de madame

de Lidin ; mais va dans le salon, ma chère, pour recevoir la société qui commence à arriver.

— Quel équipage! dit madame de Lidin ; on n'appelle pas cela sans doute un carrosse?

— Il ne faut pas y regarder de si près, chère sœur ; c'est Laduschkin.

— Bon Dieu... avec huit chevaux!

— Cela s'explique facilement. Il s'entend en économie. Ses chevaux se nourrissent pendant tout une journée aux dépens d'autrui.

— Et qui vient encore là, à droite, dans cette voiture qui ressemble à une diligence?

— C'est la princesse Sorin avec toute sa famille, dans sa grande voiture à huit places.

— Quel singulier équipage!

— Il n'est pas beau, ma chère, mais il est commode. Et ne vois-je pas encore là-bas le voisin Burkin avec trois excellens chevaux? Oui, c'est lui : il faut convenir que cela fait un magnifique attelage! Où diantre ce coquin trouve-t-il donc ses jumens? elles sont toutes de pure race arabe! Voilà encore quelqu'un... Mais il est temps que je fasse ma toilette. Mesdames, allez donc, de grâce, dans le salon recevoir les étrangers.

Rosslawlew prit Surski sous le bras, le conduisit dans une embrasure de fenêtre, et lui fit part de la conversation qu'il venait d'avoir avec madame de Lidin.

— Et à quoi t'es-tu décidé? demanda Surski après une courte pause.

— Et que ferez-*vous* si nous avons une guerre nationale?

— Je ne suis pas fiancé, mon ami; ma position est bien différente de la tienne.

— Mais enfin, que ferez-vous?

— Je descendrai mon sabre rouillé de son clou, et je partirai pour le combat.

— Et vous me demandez encore ce que j'ai décidé! Quand vous, qui avez servi quarante ans honorablement, qui avez rempli tous vos devoirs envers votre patrie, êtes prêt à courir de nouveau aux armes, vous voudriez que moi, qui suis jeune encore, je restasse les mains croisées pendant cette lutte terrible, et qui sera peut-être la dernière que la Russie soutiendra contre l'Europe entière? Non, Fedor Andrejewitsch! quand je devrais me séparer pour toujours de Pauline, je n'en prendrais pas moins du service: seulement, s'il en était ainsi, tout mon désir serait de périr dans la première bataille.

— Je n'en ai jamais douté, dit Surski en serrant la main de Rosslawlew ; oui, mon ami, tout autre amour doit céder à ce saint amour pour la patrie.

— Mais ce ne sont peut-être que de simples bruits, et nous n'aurons point de guerre.

— Non, mon ami, dit Surski en secouant gravement la tête ; nous sommes dans une position si critique, que nous ne pouvons pas même désirer la paix. Napoléon ne saurait avoir d'amis ; il n'a besoin que d'esclaves, et notre czar ne veut, grâce au ciel, être l'esclave de personne : il sent sa propre dignité, et il ne souillera point l'honneur d'une grande nation qui est prête à marcher contre l'ennemi au premier appel. Nous n'avons point de places fortes, mais les cœurs des Russes nous en tiendront lieu. J'ai aussi reçu une lettre de Moscou : quoique la guerre ne soit pas encore déclarée, il n'y a pas de doute que nous nous battrons avec les Français.

Un gros homme carré, haut de cinq pieds dix pouces et habillé d'un long frac brun, de la poche duquel sortait une pipe à bec d'ambre, entra dans la salle et interrompit l'entretien des deux amis.

— Bonjour, mon cher Fedor Andrejewitsch! dit-il en mugissant avec une forte voix de basse-taille; que Dieu vous le pardonne. Je suis resté une semaine entière au lit, et vous n'avez pas une seule fois songé à demander des nouvelles de la santé du voisin Burkin.

— Je ne savais réellement pas que vous fussiez malade, dit Surski.

— Oui, monsieur mon voisin, j'ai failli sauter le pas. Vous connaissez mon étalon perse Sultan? J'ai voulu faire voir au palefrenier comment il fallait le faire sortir de l'écurie : voilà tout d'un coup, je ne sais quelle fantaisie lui passe par la tête; il se cabre, et en moins de rien je reçois un coup à la poitrine, qui me fait perdre connaissance, au point qu'il me serait impossible de vous dire comment on s'y est pris pour me relever, me déshabiller et me faire tirer du sang par le maréchal vétérinaire Senka. C'est tout au plus si j'ai repris mes sens le lendemain.

— Mais aussi, vous êtes si imprudent!

— Que voulez-vous, mon cher; quand une fois il est décidé qu'un accident doit arriver, on ne l'empêcherait pas, dût-on se mettre sur la tête. Demandez à Wladimir Sergejewitsch;

il a servi dans la cavalerie, il sait manier des chevaux, et pourtant je gage qu'il lui est arrivé plus d'une fois des accidens de ce genre. Il est impossible que cela ne soit pas. *A propos*, Wladimir Sergejewitsch, allez examiner un peu mes trois chevaux de carrosse : vous êtes un connaisseur.

— Permettez que je me réserve ce plaisir pour un autre moment : le maître de la maison m'a prié de recevoir les convives, et il me semble que je vois venir Laduschkin.

— Et madame la princesse Sorin ; je reconnais ses six chevaux à une werste de distance. En vérité, il faut bien de la résignation pour nourrir de pareilles bêtes. Quelles haridelles !... Je ne sais quelle est la pire des six.

Au bout de deux heures, la cour de Nicolas Stepanowitsch Ischorski était toute remplie de carrosses, de kibitkes, de charabans, de tarataikas, en un mot de voitures de toute espèce, dont la plupart, vu leur âge, auraient été très-bien placées dans le cabinet de curiosités du maître de la maison. En attendant le dîner, les dames demeurèrent gravement assises sur le canapé dans le salon, se parlant bas entre elles, médisant des absens et se moquant de madame

de Lidin elle-même, dont elles imitaient les manières parisiennes. Les jeunes personnes allèrent se promener au jardin, et tandis que les unes s'entretenaient des nouvelles modes de Moscou, les autres demandaient à Pauline et à Olga des détails sur Paris; en outre, voulant montrer aux *Parisiennes* comme elles avaient été bien élevées, elles écorchaient la pauvre langue française de la manière la plus cruelle. Parmi ces demoiselles se distinguaient d'abord deux jeunes personnes bien aimables, qui avaient été élevées à l'Institut, et qui étaient intimement liées avec les demoiselles de Lidin, et puis les trois jeunes princesses Sorin, admiratrices passionnées des beaux-arts. L'aînée ne pouvait parler sans enthousiasme de la peinture, parce qu'il lui était arrivé plusieurs fois de copier des têtes au pastel; la seconde se pâmait de joie toutes les fois qu'elle entendait prononcer le nom de Mozart, parce qu'elle jouait ses ouvertures sur le piano; et la troisième, qui avait par hasard pris trois leçons de la célèbre madame Mara, était si sensible au charme de sa propre voix, qu'il lui était impossible d'achever l'air *Ombra adorata* sans se trouver mal. Or ces trois sœurs, que le poëte le plus disposé à prendre des licences n'aurait

pas pu comparer aux trois Grâces, se promenaient un peu à l'écart du reste de la société. Après avoir fait quelques observations critiques sur les ornemens du jardin, tels que le Chinois de bois peint, qui, un énorme parasol à la main, était placé au milieu d'un parterre, et la vache d'albâtre qui paissait dans une petite prairie, elles s'assirent sur un banc en face de la terrasse, garnie d'orangers, qui régnait le long de la maison. En ce moment, Rosslawlew quittait la terrasse.

— Que ce prétendu est ridicule! dit la seconde sœur; il ne voit personne que sa fiancée. Serait-il vraiment amoureux d'elle? c'est un singulier goût!

— *Il est pourtant bel homme*, observa l'aînée; voyez ce profil grec, cette physionomie régulière, ce maintien gracieux!

— Il n'est pas absolument laid, ajouta la plus jeune; avez-vous entendu sa voix si timbrée et si agréable? je suis convaincue qu'il doit avoir ou une voix de basse ou une voix de baryton, et quand il chante *Ombra adorata*...

— J'ai entendu dire qu'il jouait bien du violon, interrompit la seconde, et je voudrais voir s'il sait accompagner la musique de Mozart.

— Il est possesseur de mille âmes [1], dit l'aînée.

— *Et il est maître de sa fortune*, observa la seconde.

— Pourquoi maman ne l'invite-t-elle pas à nos soirées de musique? il doit s'ennuyer à périr, ici.

— C'est ce que je pense, dit l'aînée. Cette madame de Lidin est insupportable, avec son Paris; et son frère est si bête! Olga est bonne ménagère, voilà tout; et quant à Pauline...

— Oh! Pauline est sans doute une divinité pour lui, interrompit la plus jeune.

— C'est ce que je ne saurais croire, continua l'aînée; on l'a présenté chez elle, et puis à la campagne, se voyant tous les jours, il n'est pas étonnant...

— Sans doute, sans doute, dit la plus jeune; ah! que notre maman est singulière! pourquoi ne veut-elle pas voir aussi ses voisins?

— Voyez, dit tout bas l'aînée, il nous regarde; le malheureux! il n'ose pas approcher de nous. Cette sensible Pauline est terriblement jalouse.

— Et avec cela insupportable. Je voudrais

[1] C'est-à-dire mille paysans ou serfs.

bien savoir pourquoi elle est toujours si triste.

— Pour paraître intéressante.

— Ah ! mon Dieu, quelle prétention !

La conversation, dans la salle à manger, fut d'un genre tout différent : les hommes s'y étaient réunis pour faire un déjeuner solide. Burkin, qui venait d'achever le quatrième verre d'eau-de-vie de cumin, raconta dans le plus grand détail son aventure avec l'étalon perse. Laduschkin, Ilmenew et quelques autres propriétaires du second ordre dépêchaient en silence entre eux un jambon gras, et venaient de vider la seconde bouteille de Madère. Surski causait dans un coin, sur la politique, avec le maréchal de la noblesse ; dans un autre, quelques chasseurs renforcés s'entretenaient de leurs exploits, vantaient leurs levriers, et se surpassaient mutuellement par l'effronterie de leurs mensonges. Mais le maître de la maison avait bien d'autres soins ; il était sur des charbons ardens : deux heures étaient depuis long-temps sonnées, et le gouverneur n'arrivait point. Déjà le coucou, dans l'office, avait chanté trois fois ; déjà la pendule à musique de la salle à manger avait joué l'air : *Cueillez la Rose*, suivi de quatre coups, et toujours point de gouverneur !

— Mais qu'est-ce que cela signifie, dit enfin Ischorski, après qu'une autre demi-heure se fut écoulée; son excellence voudrait-elle par hasard se moquer de nous? Je n'ai pourtant pas insisté pour qu'elle vînt dîner chez moi.

— Nicolas Stepanowitsch, dit le maître d'hôtel en entrant dans la salle à manger, on voit venir quelqu'un sur la grande route.

— Enfin, Dieu soit loué! que l'on serve promptement le dîner! Les musiciens sont-ils prêts? Aussitôt que son excellence descendra de voiture, il faudra qu'ils se mettent à jouer l'air: *Les chants de la Victoire ont retenti...;* mais non!... qu'ils jouent plutôt une marche.

— Mais c'est une charrette qui vient, monseigneur, et non pas un carrosse.

— Une charrette! imbécile! pourquoi donc accourir ainsi comme un fou?... En effet, ce n'est pas le gouverneur... Attendez!... si je ne me trompe..., oui, c'est cela..., c'est le commandant du cercle. Fais-le monter tout de suite; il vient sans doute de la part de son excellence.

Au bout d'une minute entra dans la salle un homme de moyenne taille, avec de grandes moustaches rousses; il portait l'uniforme du gouvernement, taillé sur une coupe militaire; il

avait un large ceinturon auquel pendait un sabre à glands d'argent. Sans saluer personne, il s'avança directement vers le maître de la maison, et dit :

— Son excellence m'a envoyé...

— Eh bien ! Iwan Pachowitsch, interrompit Ischorski, viendra-t-elle bientôt ?

— Son excellence m'a envoyé...

— Mais parle donc plus vite. Viendra-t-elle, ou ne viendra-t-elle pas ?

— C'est ce que je vais vous dire à l'instant... Son excellence m'a envoyé pour vous annoncer que, par suite de circonstances imprévues...

— Elle ne peut pas dîner chez moi.

— Permettez !... Son excellence m'a envoyé...

— C'est à devenir fou. Dis en trois mots, le gouverneur viendra-t-il ou ne viendra-t-il pas ?

— Dans un instant... m'a envoyé pour vous annoncer que, par suite de circonstances imprévues, elle ne peut pas dîner chez vous.

— Pourquoi ?... par quelle raison ?

— Son excellence vient de recevoir à l'instant même des dépêches importantes qui l'ont obligée de repartir pour le chef-lieu du gouvernement.

— Comment ! sans avoir dîné ?

— Oui, monsieur.

— Vraiment, vraiment! cela doit être quelque chose de bien important.

Le commandant du cercle haussa les épaules, fronça le sourcil, caressa ses moustaches, et dit très-lentement et d'un air important:

— Sans aucun doute.

Tous les convives entourèrent le commandant avec l'expression de la plus vive curiosité.

— Ne savez-vous pas ce que c'est? demanda Surski.

— Pas précisément; mais c'est quelque chose de fort extraordinaire.

— Et quand a-t-il reçu ces dépêches? demanda le maréchal de la noblesse.

— A trois heures précises.

— Et vous n'en savez pas le contenu?

— Comment le saurais-je? répondit le commandant d'un ton et avec un sourire qui disaient tout le contraire.

— Eh! de grâce, mon cher, quitte cet air mystérieux, rugit Burkin; comment ne le saurais-tu pas? Tu es un homme rusé.... qui sais tout.

— Pardonnez; notre devoir est d'exécuter les ordres de nos supérieurs, mais nous ne

nous mêlons jamais des affaires d'état. A la vérité, le secrétaire de son excellence est mon ami particulier; mais je prendrai la liberté de vous faire observer que quand même je saurais quelque chose dans cette occasion, le devoir de ma place, mon serment....

— Pourquoi le questionner ainsi, messieurs? interrompit Ischorski. Je connais le compère; tant qu'il sera à jeun, nous n'obtiendrons rien de lui. Allons! à table! un verre de vin de Champagne le rendra plus communicatif. Eh! quelqu'un! qu'on aille au jardin avertir les dames que le dîner est servi. Nous, messieurs, buvons la goutte pour ouvrir l'appétit.

Le maître de la maison donna la main à la princesse Sorin; les autres hommes choisirent chacun une dame.

La table était dressée dans une longue galerie ornée de tableaux des plus grands peintres, du moins à ce que prétendait le maître de la maison, et la plupart de ses voisins le croyaient sur parole. Les princesses Sorin, qui se vantaient de leurs connaissances en peinture, n'en doutaient nullement; car sur les cadres, on lisait, en grandes lettres, les noms de Greuze, Van Dyk, Rembrandt, Albane, Corrége, Salva-

tor Rosa et autres. Les convives se placèrent. L'orchestre joua l'air : *Les chants de la victoire ont retenti!* et deux énormes pâtés fixèrent l'attention des convives, qui, jusqu'alors, avait été attirée par un dormant, aux quatre coins duquel étaient placées des figures en porcelaine de la Chine, et dont le milieu était occupé par une montagne en coquillages, dans laquelle etaient pratiqués de petits enfoncemens. Dans chacun de ces enfoncemens, il y avait un berger en habit français, jouant de la flûte, ou une bergère en corset, avec un mouton couché à ses pieds. Plusieurs d'entre les convives admirèrent beaucoup ce modèle de la Suisse; mais l'apparition d'un potage au poisson, fait d'un sterlet long d'un aune, et d'un autre plat avec un esturgeon deux fois plus gros que le sterlet, concentra sur eux toute la surprise des dîneurs. Le fragment des Alpes, la glace du dormant, les figures de biscuit de Saxe, les monstres chinois, tout fut oublié; l'ange du silence étendit ses ailes sur toute la société.

Rosslawlew, en sa qualité de fiancé, fut placé à table à côté de sa prétendue. Il put causer librement avec elle sans avoir à craindre l'indiscrète curiosité de ses voisins, qui étaient

d'un côté Surski, et de l'autre Olga. Pendant que tout le monde songeait au dîner, qui est l'occupation la plus importante pour des gentilshommes de province, Rosslawlew demanda à Pauline si elle était du même avis que sa mère, savoir, qu'en aucun cas il ne devait reprendre du service.

— Vous savez ce que maman exige de vous, répondit Pauline.

— Mais je voudrais savoir ce que vous en pensez.

— Mon devoir est de lui obéir.

— Dites-moi donc ce que je dois faire?

— Comment pouvez-vous me le demander, Woldemar! Que puis-je vous dire, si votre propre cœur ne vous parle pas?

— Il faudra donc que je reste tranquille spectateur des malheurs affreux qui menacent ma patrie; que je demeure les bras croisés quand tous les Russes verseront leur sang, non pour la gloire ou la grandeur, mais pour l'existence même de leurs foyers; quand on verra peut-être les pères combattre à côté de leurs fils, les oncles à côté de leurs neveux? Non, Pauline, ou je ne vous connais point, ou votre amour se changerait en mépris pour un homme

qui, en un pareil moment, pourrait penser à son bonheur, à sa sûreté personnelle.

— Mais pourquoi se tourmenter avant le temps de ces tristes pensées? dit Pauline après une courte pause. Ce ne sont peut-être que des bruits sans fondement.

— Peut-être! Mais selon toutes les apparences, cette guerre est inévitable.

— La guerre! répéta Pauline en secouant tristement la tête. Hélas! quand les hommes sentiront-ils qu'ils sont tous frères; que la gloire, l'honneur, les lauriers, tous ces vains mots ne valent pas que l'on répande pour eux une seule goutte de sang humain? La guerre! O mon Dieu! Et cette guerre sera sans doute terrible!

— Quant à cela, dit Rosslawlew, les Français n'auront de reproches à faire qu'à eux-mêmes. Ils se sont fait haïr partout, et la haine ne connaît ni pitié ni générosité. C'est ce qu'ont prouvé les Espagnols.

— Mais les Russes n'iront pas sans doute, comme les Espagnols, mettre de côté tout sentiment humain! Ils ne massacreront pas des prisonniers sans défense, dit Pauline avec une inquiétude visible.

— Qui peut savoir d'avance, répondit Ross-

lawlew, jusqu'où ira l'inflexibilité des Russes, quand une fois le peuple regardera la vengeance comme une vertu, et la pitié pour les Français comme un acte de trahison et de perfidie? Quand une guerre devient nationale, le droit des gens perd toute sa force. Anéantir l'ennemi par tous les moyens possibles, tuer jusqu'à ce que l'on soit tué soi-même, tel est le caractère d'une guerre nationale; tel est le sort qui attend Napoléon et ses Français. Une fois qu'ils auront franchi nos frontières, il faudra qu'ils renoncent à toute espérance de paix. Oui Pauline, dans cette guerre il n'y a pas de milieu; il faudra qu'ils changent la Russie en un vaste cimetière, ou qu'ils périssent tous.

Pauline pâlit.

—Cela est affreux! dit-elle; les malheureux! Est-ce leur faute?... Périr tous!... O mon Dieu!... si...

Olga serra la main de sa sœur; celle-ci se tut, baissa les yeux, et une vive rougeur couvrit ses pâles joues.

— Eh! mon petit neveu, s'écria Ischorski, je te permets de causer tant que tu voudras avec ta prétendue; mais il ne faut pas pour cela oublier que nous sommes à table. — Qu'as-tu, Pauline? de cette manière, ton prétendu mourra de faim. Là, prends! de magnifiques bécasses!

Holà! du vin de Champagne! à la santé de son excellence notre gouverneur civil! Chut!

Les trompettes sonnèrent; le vin de Champagne fut versé à la ronde.

— Vive notre hôte! s'écria Burkin, et les oreilles des pauvres dames furent de nouveau écorchées. Les trompettes sonnèrent encore, les verres se choquèrent; et quand on arriva au vin de groseilles fait à la maison, les convives devinrent si bruyans que l'on ne s'entendait plus parler. Enfin, quand on eut présenté à tout le monde la douzième assiette de confitures différentes, le maître de la maison se leva, et dit, quoique intérieurement convaincu du peu de vérité de ses paroles:

— Je vous prie d'excuser la maigre chère, mes dignes convives. Pardonnez si je vous ai laissés mourir de faim : personne ne peut donner plus qu'il ne possède.

Tout le monde se leva en même temps. Les hommes conduisirent les dames au salon, dans le même ordre qu'ils étaient venus. Là on prit le café, après quoi chacun suivit l'amphitryon pour aller visiter ses orangeries, ses haras, ses chenils et son hôpital.

—

X.

LA DÉCLARATION DE GUERRE.

—

Surski et Rosslawlew visitèrent les serres avec le reste de la société, et demeurèrent ensuite dans le jardin, ne se sentant point disposés à suivre le maître de la maison dans ses autres établissemens. Après avoir marché pendant quelque temps en silence dans la grande allée de tilleuls, Surski dit à Rosslawlew qu'il n'avait pas du tout l'air d'un fiancé.

— Tu es si triste et si pensif, que l'on dirait que tu dois dès aujourd'hui te séparer à jamais de ta prétendue.

— Qui peut savoir! répondit Rosslawlew en soupirant; je suis du moins déjà presque convaincu que mon mariage n'est plus si proche. Dites vous-même; puis-je promettre de ne pas prendre de service, même quand les Français porteraient la guerre au cœur de la Russie?

— Non, sans doute; mais d'où sais-tu que Napoléon se décidera...?

— A quoi ne se déciderait pas cet enfant gâté de la fortune, ce conquérant orgueilleux, aveuglé par l'éclat de sa gloire? Jusqu'où ne le suivront pas ces Français, qui voient en lui leur seconde Providence? Je connais un homme de qui la haine pour les Français m'avait d'abord causé de l'horreur, et maintenant je commence à la comprendre.

— Je ne saurais te croire, mon ami; c'est le dépit qui te fait parler ainsi. Un homme éclairé, et qui plus est un chrétien, ne saurait jamais haïr personne. Comme Russe, tu combattras jusqu'à la dernière goutte de ton sang les ennemis de ta patrie; comme fidèle sujet, tu mourras pour ton empereur; mais quand un ennemi

sans défense aura besoin de ton secours, il trouvera certainement en toi, quel qu'il soit, un homme pour qui la compassion et la pitié ne sont pas de vains noms. Le bas peuple se ressemble presque partout; mais les Français nous appellent tous des barbares. Prouvons-leur, non pas par la parole, qu'ils savent manier mieux que nous, mais par des actes, qu'ils sont dans l'erreur.

— Mais est-il possible de contempler cette nation de sang-froid?

— Oh! très-facile, mon ami; et surtout à celui qui la connaît mieux que toi. L'homme qui n'a jamais été en France n'a guère le droit de juger les Français. Il est impossible d'être plus aimable et plus obligeant que le Français, lorsqu'il est chez lui; mais du moment où il a dépassé les frontières de son pays, il devient un tout autre homme : tout lui paraît méprisable; tout ce qui ne ressemble pas aux mœurs et aux usages de sa patrie est à ses yeux entaché de barbarie, d'ignorance et de mauvais goût. Mais jusque dans ce désir ridicule de persuader au monde entier que des hommes raisonnables ne sauraient vivre autre part qu'en France, je vois un sentiment estimable, c'est-à-dire un amour sans

bornes pour la patrie. La réponse connue de ce Français à qui l'on demandait de quel pays il était : J'ai l'*honneur* d'être Français, n'était pas une fanfaronnade; c'était l'expression véritable du sentiment qu'éprouvent tous ses compatriotes; et si c'est là un défaut, j'avoue que je désirerais de tout mon cœur que tant de Russes, qui prennent plaisir à imiter les modes et les usages des étrangers, méritassent le même reproche.

— Vous avouez pourtant que la vanité, la présomption et l'orgueil des Français sont insupportables ?

— Qu'y veux-tu faire, mon ami? Tous les peuples ont un défaut national; et si nous voulons y regarder de près, nous reconnaîtrons peut-être que notre modestie ne vaut pas beaucoup mieux que la vanité des Français : s'ils perdent une bataille, ils cherchent à persuader à eux-mêmes et aux autres qu'elle a été gagnée; quand nous en gagnons une, il se trouve sur-le-champ chez nous une foule de gens dont les uns cherchent à prouver que nous avons été battus, et dont les autres considèrent notre victoire comme pour le moins fort douteuse. Je suppose, par exemple, si nous avons la guerre,

que les Français battus, anéantis par nous, soient obligés de fuir; pourvu qu'un seul régiment revienne en France, ils ne manqueront pas de soutenir, de vive voix et par écrit, que l'escadron des intrépides, la légion sacrée, est rentrée tranquillement dans ses quartiers d'hiver, après avoir sans cesse battu les Russes dans tout le cours de sa retraite; tandis que nous ne manquerons pas d'atténuer l'effet de nos succès en les attribuant au climat, au manque de provisions, à une réunion de circonstances, à tout, en un mot, excepté aux baïonnettes de nos soldats.

— Cessez, de grâce; je ne saurais croire qu'il y ait parmi les Russes des âmes aussi basses, aussi méprisables.

— Mais du moment où il le faudra, ces mêmes Russes combattront comme des lions, mon ami, pour le salut de leur patrie. Tout cela est dans la nature des choses, et nous ne devons en vouloir ni aux Français pour leurs vanteries, ni aux Russes pour leurs injustices envers eux-mêmes. Songe à cette série non interrompue de victoires, à vingt-cinq années d'une gloire colossale! ô mon ami, d'autres têtes encore que celles des Français pourraient en tourner. Et nous...; mais nous

aussi, ne sommes pas trop à blâmer. Selon moi, il y a trois époques dans l'histoire de tous les peuples civilisés. Dans la première, qui est celle de la barbarie, non seulement nous évitons tous les étrangers, mais encore nous les méprisons: l'étranger n'est pas même un homme à nos yeux; il doit regarder comme une grande faveur que nous daignions lui permettre de vivre parmi nous, et de nous enrichir de ses connaissances. Peu à peu nous nous accoutumons à la pensée que ces nouveau-venus sont créés comme nous à l'image de Dieu, et nous arrivons par degrés au point de nous approprier non seulement leur science, mais jusqu'à leurs usages; c'est alors que nous entrons dans la seconde époque. Notre mépris pour les étrangers se change en un respect sans bornes; dans chacun d'eux nous voyons un maître, un conseiller; tout ce qui est étranger nous semble beau, tout ce qui est à nous, mauvais; nous croyons qu'une imitation servile peut seule nous rapprocher des peuples civilisés : et si dans le cours de cette époque un génie s'élève parmi nous, ce n'est que chez les étrangers que justice lui est rendue. Cette époque est celle de la demi-civilisation. Mais le temps marche, les jours de l'imi-

tation se passent. Les fruits d'un grand nombre d'années, d'une foule d'expériences, les beaux fruits des efforts désintéressés de plus d'un grand génie, qui n'ont été récompensés ni par la gloire ni par les honneurs, mûrissent par degrés, et la véritable civilisation se répand dans tous le pays; alors nous ne méprisons ni n'adorons l'étranger, car nous sommes en tout ses égaux; nous ne voulons rien savoir à demi et superficiellement, mais tout complétement et à fond; le peuple peu à peu prend un caractère, une physionomie nationale; nous commençons à aimer notre langue, à estimer les talens nationaux, à sentir la gloire nationale. C'est là la troisième et dernière époque de la civilisation d'un peuple. Pour la plupart des Russes, la première est déjà passée; mais il paraît que pour beaucoup d'entre eux, la troisième n'a pas encore commencé.

— Mais je ne pense pas que vous vouliez justifier par là ceux qui calomnient leur patrie.

— Sans aucun doute, mon ami. L'impartialité est la vertu des hommes véritablement éclairés, et c'est là la raison pourquoi certains Russes, voulant le paraître, mettent tous leurs efforts à rabaisser leur patrie, et poussent par-

fois leur impartialité *européenne* jusqu'à se disputer avec un étranger qui trouve quelque chose à louer en Russie. A la vérité, on devrait, en l'honneur de notre pays, consigner ces messieurs aux frontières comme des marchandises de contrebande; mais on ne doit pas leur en vouloir. Ils s'outragent eux-mêmes aux yeux des étrangers; et s'ils rabaissent leur patrie, ce n'est pas parce qu'ils ne l'aiment point, mais pour se donner la réputation d'hommes impartiaux et par conséquent éclairés. Il y a quelques mois, je me trouvais avec notre voisin Ilmenew, chez les Wolnig, qui n'étaient arrivés que depuis peu de temps de Moscou à la campagne. Leur fils unique me plut infiniment à la première vue; il a douze ans, et sa figure agréable exprime à la fois l'esprit et la bonté; mais, au bout de quelques minutes, un sentiment tout opposé prit la place de celui qu'il m'avait d'abord inspiré. Ce jeune garçon voulait faire l'homme; il se mêlait de la conversation, trouvait tout mauvais à la campagne, accusait les paysans d'être des imbéciles; et, afin de se donner les airs d'un homme fait et d'imiter son père, il se mettait à crier de la manière la plus inconvenante contre les pauvres diables de do-

mestiques à la plus légère faute dont ils se rendaient coupables. J'en fis l'observation à Ilmenew; mais celui-ci me répondit avec le plus grand sang-froid du monde : Eh! mon cher monsieur, que pouvez-vous attendre de lui? C'est encore un enfant; les années le rendront sage. Ne trouves-tu pas, Rosslawlew, que nous ferions bien de dire la même chose de nos prétendus Russes civilisés, et de les traiter en enfans qui deviendront sages avec le temps... Mais je vois venir notre hôte. Regarde, mon ami, comme il est agité... — Qu'as-tu donc, Nicolas Stepanowitsch, ajouta-t-il en allant à sa rencontre.

— Ce que j'ai! répondit Ischorski d'une voix étouffée; rien, absolument rien..., si ce n'est que je suis à jamais déshonoré, anéanti, enterré vif! Rien que cela.

— Et comment donc?

— Vous faites bien de le demander!... Ah! saints du paradis!... souffrez au moins que je respire!... les imbéciles! les chiens! les scélérats!

— Tu m'effraies. Dis-moi ce qui est arrivé.

—Une bagatelle! te dis-je... Tous mes soins, toutes mes peines, toutes mes dépenses sont au

diable !... Mais je saurai le retrouver ! voilà, pardieu, un savant docteur ! lui, un docteur ! ce n'est qu'un méchant barbier !... Dès aujourd'hui, il sortira de chez moi.

— Ah ! ah ! il paraît que c'est de ton hôpital qu'il s'agit.

— De mon hôpital ! de quel hôpital ? Je ne veux plus avoir d'hôpital !... Dès demain, je fais démolir ce maudit hôpital : je ne veux pas qu'il en reste pierre sur pierre.

— Mais dis-nous au moins la cause d'un si grand courroux.

— La cause, frère, c'est qu'on m'a fait un chagrin mortel, voilà tout. Figure-toi ! Je fais voir tous mes établissemens à mes convives ; l'hôpital a son tour : nous entrons d'abord dans la pharmacie ; la société se récrie sur le bel ordre qui y règne. Les boîtes, les bocaux, tout était rangé comme des soldats à la parade. Cela faisait plaisir à voir ! Le maréchal de la noblesse m'accablait de complimens : j'étais, me dit-il, le bienfaiteur du cercle, un propriétaire éclairé ; cet établissement faisait le plus grand honneur à tout le gouvernement, etc... Moi, je m'incline ; je remercie, et je me dis en moi-même : — Attends, mon ami, tu verras bien autre chose en-

core, quand tu seras dans les salles des malades! Nous entrons : le corridor est propre, clair, il n'y a rien à dire. *Première classe : Maladies chroniques!* s'écrie le docteur, *salle n°* 1, *les Hydropiques!* J'ouvre la porte..., je jette les yeux sur le lit... et je vois... La chair de poule me prend : je vois le sec, le phthisique André. Je me hâte de sortir, et j'arrive à l'autre porte. Le maréchal lit lui-même l'inscription : *Salle n°* 2, *les Phthisiques!* J'entre; tout le monde me suit, et... je crus, en vérité, que la terre allait s'entr'ouvrir sous moi! Seigneur Dieu!... le gros sacristain! — Y a-t-il long-temps que tu as la phthisie? lui demanda en souriant le maréchal. — Depuis environ deux ans, monseigneur, répond le sacristain. — On s'en aperçoit bien, s'écrie l'imbécile Burkin : tu as l'air bien souffrant..., pauvre diable!... Souffrant! il a le ventre comme un tonneau. — Le maréchal n'y résista pas, tous les convives éclatèrent de rire; et, quant à moi, je ne sais pas encore comment j'ai fait pour m'esquiver, car je n'ai aucun souvenir de ce qui m'est arrivé jusqu'au moment où je vous ai rencontrés.

— Mais quel grand mal y a-t-il à cela, frère?

— Tu peux me le demander! et comment

veux-tu que je reparaisse dans le monde après une aventure comme celle-là? Si l'on allait découvrir...

— Eh! mon ami, comment veux-tu que l'on s'imagine que tu loues des malades à tant par jour? On a déplacé les tableaux, voilà tout.

— Tu penses donc que je pourrais dire...

— Certainement. Y a-t-il rien de plus simple qu'une pancarte mise pour une autre par un garçon de salle? Mais je vois venir la société. Va au-devant d'elle, explique-lui l'erreur qui a été commise, et afin que l'on cesse de rire, ris toi-même plus haut que les autres.

Ischorski, tranquillisé par ces paroles, alla au-devant de ses convives, s'entretint avec eux, et les conduisit ensuite dans un grand pavillon chinois où il avait fait préparer des pipes et du punch. Le commandant du cercle fut le seul qui se sépara du reste de la société, et, s'approchant de Rosslawlew, il lui dit :

— Je vous demande pardon, Wladimir Sergejewitsch! j'avais presque oublié que j'avais une lettre pour vous.

— De la part de qui? demanda Rosslawlew.

— C'est ce que je ne saurais vous dire; elle est venue par la poste; et comme je savais que

je vous trouverais ici, je l'ai prise avec moi. La voici :

— Elle est de Sarjetzki! s'écria Rosslawlew après avoir regardé l'adresse; cela me fait grand plaisir.

Le commandant suivit après cela les autres convives dans le pavillon, pendant que Rosslawlew décachetait la lettre et lisait ce qui suit :

« Je te donne à deviner, mon ami, où je suis » et ce que j'ai fait ce matin; mais pourquoi te » tourmenter? tu ne le devinerais de ta vie. Je » suis capitaine de hussards; je t'écris de mon » bivouac, non loin de Bialystock, et je me suis » battu ce matin avec les Français. Ne t'étonne » pas, mais écoute; je vais tout te raconter » dans le plus grand ordre. En me séparant de » toi, je t'avais déjà donné à entendre que la vie de » Pétersbourg commençait à m'ennuyer. Après » que tu fus parti, je m'ennuyai bien davantage. » Tu sais que je prends facilement mon parti : » me décider et endosser l'uniforme fut pour » moi l'affaire d'un instant. Ma bonne tante me » donna sa bénédiction avec une image de saint, » et mes cousines..., je te l'avais dit d'avance, mon » cher, pas une d'entre elles ne répandit une

» larme à mes adieux. Je courus à Wilna, où je
» retrouvai presque tous mes compagnons d'ar-
» mes. On nous donna des bals, et nous nous
» amusâmes beaucoup; mais, tout en dansant,
» nous éprouvions la plus vive impatience de
» faire connaissance avec nos hôtes, qui res-
» taient indécis de l'autre côté du Niémen, ab-
» solument comme s'ils attendaient notre invi-
» tation. Le 12 juin enfin ils passèrent la rivière,
» et alors la danse commença; pas pour nous
» cependant, mais pour les cosaques. Je deman-
» dai la permission de servir dans l'avant-garde,
» qui est maintenant devenue l'arrière-garde,
» puisque nos troupes se retirent. Il y a des per-
» sonnes qui pensent que nous le faisons pour
» nous réunir à l'armée de la Moldavie qui vient
» au-devant de nous; mais d'autres soutiennent
» que c'est pour entraîner Napoléon le plus loin
» possible, afin de le recevoir ensuite comme
» nous avons autrefois reçu le roi de Suède à
» Pultawa. Je ne sais ce qu'il faut que je croie;
» mais ce qui est certain, c'est que *nous recu-
» lons pour mieux sauter*. L'ennemi paraît deux
» fois plus fort que nous; mais en revanche,
» nous sommes chez nous, et il est en pays étran-
» ger; la France est bien loin, et les Allemands

» n'ont pas de grands motifs de l'aimer. Tout cela
» doit nous encourager; en attendant, mon avis
» est que l'affaire ne se terminera pas sans une
» guerre nationale. Ton ci-devant chef le géné-
» ral B... te salue. Il a besoin d'un aide-de-camp
» de plus; mais il ne se presse pas de donner
» cette place, et m'a chargé de t'en prévenir.
» Ecoute, Rosslawlew, je n'ai jamais fait montre
» de mon patriotisme; j'ai toujours aimé les
» Français, et je les aime encore, et pourtant
» je me suis déjà battu avec eux. Quant à toi,
» tu as renoncé à tout ce qui est français; tu ne
» penses et ne rêves qu'à la Russie, et... tu n'as
» pas encore repris l'uniforme. Que tu sois ma-
» rié ou non, cela ne fait rien à la chose : si tu
» te portes bien, prends la poste; si tu es ma-
» lade, voyage à petites journées avec tes propres
» chevaux; si tu es mourant, fais-toi au moins
» enterrer avec ton uniforme. Puis, mon ami,
» cette guerre ne ressemble à aucune des précé-
» dentes : il ne s'agit de rien moins que de sa-
» voir s'il y aura en Europe un empire de Russie
» ou non. Ce matin, au point du jour, la mu-
» sique des régimens français jouait si près de
» nos piquets, que je pouvais l'accompagner
» sur mon flageolet; et vers midi, il s'engagea

» un combat assez vif d'avant-postes. Nous nous
» sommes retirés lentement; les Français se sont
» avancés, et... il faut l'avouer... ce sont d'excel-
» lens soldats; ils se battent que c'est plaisir à
» voir. Un de leurs officiers avait pénétré avec
» un escadron de chasseurs à cheval au milieu
» de nos cosaques : j'y suis arrivé avec nos hus-
» sards, et il n'est pas resté un seul des chas-
» seurs; quant à leur officier, j'ai eu le bonheur
» de le faire prisonnier de ma propre main, ou
» plutôt de lui sauver la vie : car il ne voulait
» absolument pas se rendre, et se défendait
» comme un forcené. Maintenant il dort comme
» un loir dans une baraque. Ah! frère, qu'il est
» bel homme! il n'a pas trente ans, et il est déjà
» colonel! Et qu'il est aimable, que ses manières
» sont distinguées! D'ailleurs, cela n'est point
» étonnant : *ce n'est pas un officier de fortune.*
» Il est d'une des plus anciennes familles de
» France, et s'appelle le comte Adolphe de Sé-
» nicour. Demain matin on l'envoie avec plu-
» sieurs autres prisonniers dans l'intérieur de la
» Russie, et, le croirais-tu, il m'a tellement
» charmé par son amabilité, que je sens que
» j'aurai de la peine à me séparer de lui. Adieu,
» mon ami; mais non, au revoir. Je suis con-

» vaincu qu'aussitôt que tu auras lu ma lettre, » tu feras faire ta malle, tu enverras chercher » des chevaux de poste; et si un boulet fran- » çais ne vient pas effacer mon nom des con- » trôles, je ne tarderai pas à t'offrir dans mon » bivouac du punch et de la musique. Oui, oui, » mon ami, avec de la musique! Dans mes mo- » mens d'ennui, j'ai tant étudié mon flageolet, » que je suis souvent surpris de mon merveil- » leux talent. Au revoir donc.

» Au bivouac de Bialystock, ce 19 juin 1812.

» Ton ami,

» Alexandre SARJETZKI. »

— C'en est donc fait! s'écria Rosslawlew, il faut donc que je me sépare de Pauline, et peut-être... à jamais!

— Et pourquoi donc à jamais, mon ami? demanda Surski. A la vérité, on ne saurait répondre de la vie d'un soldat; mais pourquoi penserais-tu que toi plutôt qu'un autre....?

— Ah! je ne pense rien. Il n'y a pas une seule pensée dans ma tête; et ici, continua Rosslawlew en mettant sa main sur son cœur, ici, il

me semble que tout est mort : oui, cela n'est que trop vrai. Si mes pressentimens ne me trompent pas, Pauline ne sera jamais à moi dans ce monde : il faut que je me sépare d'elle...

— Pas pour long-temps, mon ami; nous nous reverrons bientôt. Mais je vois venir madame de Lidin avec ses filles. Le leur diras-tu?

— Oui, je le leur dirai; je dois le leur dire. Je pars pour l'armée au premier jour.—Pauline, poursuivit Rosslawlew en s'adressant à sa prétendue, voici une lettre que je viens de recevoir de mon ami Sarjetzki; lisez-la; il faut que nous nous séparions.

— Comment! que dites-vous? s'écria madame de Lidin; auriez-vous réellement l'intention de rentrer au service?

— Lisez, Pauline, et dites vous-même à madame votre mère si je puis faire autrement.

Pauline commença la lecture de la lettre. Son cœur palpitait, ses mains tremblaient; tout indiquait cependant qu'elle supporterait avec calme la terrible nouvelle qui devait la séparer de son amant. Elle était déjà arrivée presqu'à la fin de la lettre, quand tout à coup ses traits se couvrirent d'une pâleur mortelle. Un cri d'effroi involontaire expira sur ses lèvres décolo-

rées; ses yeux se fermèrent, et elle tomba sans connaissance dans les bras de sa sœur.

Madame de Lidin se précipita vers sa fille avec une exclamation de désespoir.

— *Chère enfant!* dit-elle, qu'as-tu?... Ah! elle est sans connaissance... Réjouissez-vous maintenant, monsieur.....; voilà le résultat de votre opiniâtreté..... Pauline, mon enfant!.... ô mon Dieu! elle ne revient pas!..... Non, vous n'êtes pas un homme, vous êtes un monstre!... Méritez-vous son amour?... *Ah! mon Dieu!*... elle ne respire plus!..... elle est morte..... Allez, monsieur, allez..... Vous êtes un scélérat, l'assassin de ma fille.

— Tranquillisez-vous, madame, dit Surski; voyez, elle rouvre les yeux. Cela se passera.

— Ah! si son amour pour cet homme se passait aussi! interrompit madame de Lidin, en jetant un regard sur Rosslawlew, qui était accablé de douleur.

Cependant Pauline ouvrit les yeux et regarda assez tranquillement autour d'elle; mais quand ses regards retombèrent sur la lettre, qu'elle serrait dans sa main d'une manière convulsive, elle poussa un cri et dit tout haut à Olga, en la lui présentant:

— Tiens, ma sœur, lis.

— Sois tranquille, mon ange, dit madame de Lidin, il ne partira pas.

— Non, ma chère mère, répondit Pauline d'une voix ferme, il ne peut pas, il ne doit pas rester avec nous.

Olga lut la lettre, et ne put s'empêcher, à son tour, de faire une exclamation involontaire.

— Rentrez vite à la maison, ma mère, dit-elle, vous voyez comme Pauline est émue; elle a besoin de repos. — Quant à vous, Wladimir Sergejewitsch, venez nous voir dans une couple d'heures.

Quand madame de Lidin fut prête à partir avec ses filles, elle dit au salon quelques mots à l'oreille de l'épouse du maréchal de la noblesse. Celle-ci les répéta à son amie Ilmenew, laquelle se hâta de courir au pavillon pour en faire part à son mari. Au bout de quelques minutes, toute la société sut que Rosslawlew partait pour l'armée, et que nous avions la guerre avec la France.

— Maintenant, messieurs, dit le commandant du cercle, maintenant je n'ai plus rien à vous cacher. C'est pour cette même raison que

son excellence est retournée avec tant de promptitude dans le chef-lieu de son gouvernement.

— Comment, c'était pour cela! dit le maître de la maison; on va faire sans doute une nouvelle levée?

— Une levée, dites-vous! Je prendrai la liberté de vous faire observer qu'il y aura, selon toute apparence, une levée en masse.

— Ce maudit Buonaparte est donc pourtant venu nous voir à la fin! s'écria Burkin; qui sait s'il ne pénétrera pas jusqu'à Moscou?

— Cet homme-là est capable de tout, dit Ischorski.

— Dieu nous en préserve! s'écria tristement Laduschkin; que deviendrions-nous?

— Ce que Dieu voudra, dit Burkin; il ne nous prendra du moins pas vivans, et pour des recrues, qu'on nous laisse seulement faire.

— Oui, ajouta le maréchal de la noblesse; si les Français dépassent la frontière, il faudra une levée en masse.

— Mais où prendrons-nous des armes? demanda Laduschkin.

— Si ce n'est que cela, nous en trouverons, répondit Burkin. Celui qui possède un fusil, prendra un fusil; celui qui n'en a point se conten-

tera d'une pique. Que diable, aussi! les Français auraient-ils par hasard deux têtes? Celui d'entr'eux à qui je donnerai un bon coup de massue ne songera pas à se relever, je vous en réponds.

— Quant à moi, observa le maréchal, je ne pense pas que les Français se décident à pénétrer au sein de la Russie. Charles XII a appris à Pultawa comment en une seule bataille on pouvait perdre toute sa gloire.

— Oui; mais Napoléon traîne toute l'Europe après lui, dit Ischorski. Je vous dis, messieurs, qu'il viendra certainement à Moscou.

— Et nous le recevrons, ajouta Burkin, avec un bouquet qui lui fera oublier de retourner chez lui.

— Dites tout ce qu'il vous plaira, ajouta Laduschkin en soupirant, nous allons avoir beaucoup à souffrir. Je me rappelle encore la milice; combien ne nous en a-t-il pas coûté, à nous autres gentilshommes, pour l'habiller des pieds jusqu'à la tête, et pour la nourrir?

— Oui, frère Laduschkin, s'écria Burkin, c'est maintenant qu'il faudra toucher au petit magot. Je sais que tu as mis plus d'argent de côté que nous tous ensemble.

— Ayez pitié de moi ; où voulez-vous que j'en prenne ?

— De quoi es-tu donc tant à plaindre ? Je te dis, mon cher, qu'il faudra délier les cordons de la bourse.

— Sans doute, si on l'ordonne.

— Si on l'ordonne ! Voilà un beau gentilhomme, ma foi ! Est-ce à nous à attendre des ordres ? Quand on donne de soi-même, cela fait honneur. Juste ciel ! nous autres, gentilshommes russes, ne sommes-nous donc pas heureux, et est-ce à nous à nous cacher derrière le poêle quand on a besoin de nous ?... Que Dieu nous en préserve !... Dans un cas comme celui-là, il faut dépenser jusqu'à son dernier kopeck.

— C'est vrai, dit le maître de la maison ; si l'on a besoin de soldats, je donnerai jusqu'à mes musiciens ; et ce sont des hommes qui en valent deux. Le diable ne les attaquerait pas en plaine.

— Et moi, rugit Burkin, je fais présent à sa majesté impériale de mon haras tout entier. Prends cela, mon cher empereur ; trouve seulement des hommes pour les monter, et nous en ferons un escadron de hussards qui n'aura pas son pareil.

— Comment! dit Ischorski, tu donnerais jusqu'à ton étalon persan?

— Qui? Sultan?..... lui, comme les autres..... Mais non, Nicolas Stepanowitsch, non; pour celui-là, je le monterai moi-même pour aller combattre les Français. S'il faut mourir, je veux que nous mourions tous deux ensemble.

— Je suis convaincu, dit le maréchal de la noblesse, que les gentilshommes de notre gouvernement, sans exception, n'épargneront ni leur argent ni leur sang pour la cause commune. Honte à celui qui peut conserver une pensée pour lui-même quand la patrie est en danger!

— Oui, oui, honte à eux! s'écria tout le monde; et Laduschkin lui-même, entraîné par l'exemple général, se joignit aux autres, et oublia pour un moment son coffre-fort.

— Celui qui ne pourra pas marcher lui-même, dit Burkin, devra au moins donner tout ce qu'il possède.

— Amen! s'écria Ischorski. Maintenant, messieurs, à la santé de l'empereur et à la défaite des Français! Holà! du vin de Champagne!

— Non, frère, interrompit Burkin, buvons

plutôt du vin de groseilles. Nous ne voulons rien de français.

— Au contraire, dit le maître de la maison; il faut que nous vidions aujourd'hui jusqu'à nos dernières bouteilles, afin que demain il n'y ait plus rien de français chez moi.

—Non, Nicolas Stepanowitsch, que d'autres boivent du vin de Champagne, s'ils veulent; pour moi je n'en avalerai pas une goutte..., cela me répugne. Tu peux m'en croire, j'ai tant d'horreur pour tout ce qui est français que les oreilles me font mal seulement à en entendre parler. Ces brigands !

Le maître d'hôtel entra avec un plateau et du vin.

—Verse, Parfen, dit le maître de la maison, allons, frère, bois pour la dernière fois !

—Tu le veux, mon cher?... Eh bien! soit..., un verre ne me fera pas grand mal. Vive le czar de Russie ! Hourrah !... quel détestable breuvage ! il ne vaut pas même notre kwass... A la santé de l'armée russe!... Verse encore un verre, ami !... Hourrah !

— Mais va-t'en au diable avec tes verres en pointe, dit Ischorski; donne des gobelets, nous aurons plus tôt fini.

— C'est vrai, interrompit Burkin; s'il faut absolument boire, il vaut mieux prendre beaucoup à la fois, sans quoi ce détestable breuvage me resterait dans le gosier... Des gobelets!

—

XI.

L'ARRIÈRE-GARDE.

—

Depuis deux cents ans, l'empire de Russie s'occupait à réparer ses anciens malheurs ; depuis deux cents ans le paisible laboureur n'avait point échangé le soc de sa charrue contre une épée. La Russie, sous le gouvernement de Pierre-le-Grand, avait augmenté en force et en puissance ; le vent du midi avait caressé ses aigles sur les rives du Danube; les chansons de la Wolga avaient retenti dans l'antique Scandinavie;

les baïonnettes russes avaient lutté dans les champs fleuris de l'Italie et sur le sommet du mont St-Gothard ; nous avions cueilli des lauriers dans les pays les plus lointains ; mais depuis plus d'un siècle aucun ennemi n'avait osé franchir les frontières de notre patrie. Voilà que tout à coup le bruit des armes retentit dans les provinces occidentales de la Russie, et avant que la nouvelle en ait pu parvenir à l'extrémité de l'empire, la vieille Smolensk était déjà tombée dans les mains de Napoléon. Ne vous est-il jamais arrivé de vous réveiller à minuit et de vous imaginer que vous entendiez de loin rouler le tonnerre ? Vous vous levez inquiet; mais en voyant les étoiles briller au dessus de votre tête, vous vous rendormez, tranquillisé par la pensée que vous vous étiez trompé et que ce que vous preniez pour le tonnerre n'était que le vent qui mugissait entre les arbres de la forêt. Telle fut précisément la pensée de la plus grande partie des Russes.

— Les Français en Russie !... Non, cela n'est pas possible !... ce ne sont que de vains bruits ! disaient les habitans des rives du Wolga inférieur, et, après avoir éprouvé un moment d'inquiétude à cette terrible nouvelle, ils retour-

naient à leurs travaux accoutumés. Mais bientôt les paroles de celui qui seul était en état de réveiller de son sommeil la Russie assoupie, pénétrèrent des bords de la Vistule jusqu'aux limites les plus reculées de son immense empire.

— Oui, les Français sont en Russie !... Je ne poserai pas les armes tant qu'un seul ennemi restera dans mes états.

Et des milliers de voix répétèrent les paroles du czar de la Russie. Il appelait aux armes son peuple fidèle.

— Puisse l'ennemi, dit Alexandre, trouver en chaque noble, un Poscharski, en chaque ecclésiastique un Politzin, en chaque bourgeois un Minin.

Et tous les Russes volèrent aux armes!

— Guerre ! s'écria le peuple tout entier, et les descendans des Slaves courageux s'empressèrent de courir à ce combat sanglant contre l'Europe entière, comme s'ils eussent été à un repas de noce.

Oh ! que cet élan général des peuples russes était grand, était beau !... L'exemple qui deux cents ans auparavant avait fait verser des larmes d'attendrissement aux habitans du Nischni Novogorod se renouvela sur une bien plus vaste

échelle. Ce n'était pas un ennemi sans importance qui avait pénétré dans le sein de la Russie, ce n'étaient pas les habitans d'une ville qui juraient de mourir pour la liberté de leur patrie ; non ! le plus grand général du siècle venait, entraînant après lui les forces de presque toute l'Europe, afin d'*écraser* la Russie ; telles étaient ses propres paroles. Mais, il y a deux siècles, la Russie, divisée par des discordes intestines, plia en silence la tête sous le joug de l'étranger ; aujourd'hui, au contraire, des voix innombrables répondent à l'appel de l'oint du Seigneur. Tous les désirs toutes les pensées se concentrent dans sa volonté. Les Russes se lèvent, et le jugement du Très-Haut s'exécute contre cette tête chargée à la fois des lauriers et des malédictions du monde. Puissant et invincible à son entrée en Russie, la place de son tombeau était déjà marquée au sein du rocher solitaire d'une mer sans rivage.

Qui pourrait décrire avec impartialité ce terrible combat de la Russie contre ce colosse qui voulait avoir le monde pour marche-pied et qui se sentait trop à l'étroit en Europe? Nous sommes beaucoup trop près des événemens pour prétendre à cette impartialité. Ce qui est grand et extraordinaire doit nécessairement être vu de

loin. Entraînés par la gloire de Napoléon, qui appartient à notre siècle, nous jetons à peine un regard sur nous-mêmes. Non, la postérité n'est pas encore arrivée ni pour Napoléon, ni pour les Russes de 1812.

Après la bataille sanglante et long-temps disputée de Smolensk, qui se livra le 5 août, notre armée se replia sur Dorogobusch. La direction que suivait le principal corps de l'ennemi annonçait le plan décidé de Napoléon de se rendre maître de l'ancienne capitale de la Russie, et après que nos recrues, sous les ordres du brave général Wittgenstein, eurent pris d'assaut Polotzk et anéanti le corps d'Oudinot qui menaçait Pétersbourg, Napoléon s'avança à grands pas. Le 13 août, il était déjà à Dorogobusch. Notre arrière-garde soutint pendant plusieurs heures le choc de l'ennemi ; la nuit seule mit fin au combat, le ronflement du canon devint de plus en plus rare, et les tirailleurs des deux côtés, levant la chaîne des avant-postes, se replièrent sur leurs colonnes respectives. L'arrière-garde russe bivouaqua sur la route de Moscou à deux werstes de Dorogobusch. Une rangée immense de feux éclairait la campagne, et les guerriers fatigués, assis autour de leurs marmi-

tes de campagne, préparaient pour leur souper le nourrissant gruau russe. A côté d'un de ces feux était étendu sur une large housse, la tête appuyée contre une grande selle de cosaque, un jeune officier, coiffé d'un bonnet de cavalier. Un manteau à poil circassien, qu'il avait jeté négligemment sur lui, laissait ouverte sa poitrine, ornée de l'ordre de Saint-George. Il jouait sur son flageolet la romance française du *Jeune Troubadour*, et il paraissait n'avoir d'autre souci que de tirer des sons purs de son instrument. A côté de lui il y avait un autre officier en redingote avec une épaulette d'or. Ce dernier tenait les yeux fixés sur une petite bouilloire en cuivre qui était placée sur un réchaud; mais il pensait sans doute à tout autre chose, car il n'avait pas remarqué que l'eau bouillait depuis longtemps et qu'elle s'était déjà renversée deux fois.

— Rosslawlew ! dit l'officier au manteau à poil, n'est-il pas vrai que j'ai exécuté ce passage dans la perfection ? Ah !... mais pourquoi ce silence ? Wladimir ! réveille-toi, mon ami !

— Que dis-tu, frère ? demanda Rosslawlew sans regarder son camarade dans lequel le lecteur aura sans doute déjà reconnu Sarjetzki.

— Moi, mon cher ! rien du tout. Mais toi, qu'as-tu ? Il n'est pas étonnant que tu sois devenu sourd ; je le suis presque aussi de cette maudite canonnade d'aujourd'hui ; mais comment se fait-il que tu sois aveugle aussi ! Regarde, regarde..., notre thé qui se renverse.

— Rosslawlew éloigna la bouilloire du feu, sans répondre une syllabe. Sarjetzki prit du sucre, deux gobelets d'argent, et une petite bouteille de rhum dans sa valise, et en deux minutes le punch fut fait. Sarjetzki en présenta un verre à son ami en disant :

— Crois-moi, Wladimir, noie ton chagrin dans le punch et cesse de penser éternellement à Pauline ; que veux-tu y faire ? Si tu es tué, tout sera fini ; si au contraire tu survis, ce sera pour toi une double satisfaction de reparaître devant ta prétendue, le bras en écharpe et la croix de Saint-George à la boutonnière ; car après ta conduite à la bataille de Smolensk, je ne doute pas que tu ne l'obtiennes.

— Hélas ! Alexandre, il y a déjà près d'un mois que je suis séparé d'elle. Je ne sais si les lettres que je lui ai écrites lui sont parvenues ; mais je n'ai pas reçu un mot de réponse.

— Il faut convenir, mon ami, que tu te tourmentes bien gratuitement. Nous ne savons pas nous-mêmes le matin où nous serons le soir, et tu veux qu'elle sache où elle doit adresser ses lettres ; tu espères que sa correspondance te parviendra avec régularité. Tu es et tu seras toute ta vie un homme bien étrange.

— Mais si mes lettres avaient été perdues, et si elle me croyait mort ?

— A quoi servent donc les bulletins de l'armée, mon ami ? Distingue-toi souvent comme tu l'as fait ce matin, et ta prétendue recevra par chaque gazette des nouvelles de toi. C'est là la seule correspondance que nous puissions en ce moment entretenir avec nos amis. D'ailleurs, en supposant même qu'elle te crût mort, ce ne serait pas encore là un fort grand malheur ; elle n'en sera que plus contente quand elle te reverra.

— Mais d'où sais-tu que la seule pensée de ma mort ne la tuera pas ?

— D'où je le sais ? D'abord parce que l'on ne meurt pas de chagrin. Secondement...

— O Alexandre ! tu ne connais pas ma Pauline ; la seule nouvelle que j'allais reprendre

du service a failli lui coûter la vie. Elle a lu ta lettre...

— Comment ! elle l'a lue ? N'est-il pas vrai, le style en était un peu rude? je savais d'avance qu'à la lecture de cette épître, ton cœur russe battrait si fort que l'amour n'y pourrait plus tenir. Je ne m'étais trompé qu'en une seule chose ; je croyais que tu commencerais par te marier et que tu aurais célébré ton mariage au bruit de la mousqueterie. C'est là du moins ce que j'aurais fait à ta place.

— Que veux-tu, mon cher ami, la mère de Pauline s'y est absolument refusée. Il fallait ou que je renonçasse à prendre du service ou que je différasse mon mariage jusqu'après la paix.

— Il faut convenir, mon cher ami, que c'est une étrange femme que ta future belle-mère ! Je savais bien que c'était une femme du monde, une parisienne, de la part de qui il ne fallait point attendre de patriotisme ; mais je ne croyais pas que cela pût aller jusque-là... Mais, écoute !... n'habite-t-elle pas la campagne? Tout juste ! la pauvre dame ne se doute pas que le ton a changé à la capitale. Tu ne reconnaîtrais pas en ce moment Pétersbourg. Le théâtre

français est fermé, et pas une dame russe n'en a soupiré de douleur. Elles sont toutes devenues si raisonnables, que c'est plaisir à voir. Depuis le matin jusqu'au soir elles ne s'occupent qu'à faire de la charpie pour nous. On n'entend nulle part parler français, et il n'y a pas jusqu'à ta cousine, la princesse Radugin, qui ne tombe, en mauvais russe, à bras raccourcis sur les Français.

— On a donc enfin, grâce au ciel, reconnu que nous avions une patrie et une langue!

— Pour ce qui regarde notre langue, elle est maintenant à la mode. Mais quand une fois la guerre sera finie, on se remettra de plus belle à babiller en français. La langue française est aussi par trop belle. Les plus grandes absurdités y paraissent des choses raisonnables... Mais je t'ai interrompu. Ta Pauline a donc lu ma lettre, et....

—Et elle s'est trouvée mal; quoiqu'elle se soit remise un peu au bout de quelque temps, elle m'a fait peur quand j'ai pris congé d'elle. Imagine-toi, Alexandre, combien sa douleur était vive ; il ne lui fut pas même possible de pleurer. Elle se laissa tomber à demi morte dans

mes bras. Je ne sais comment j'ai fait pour monter dans ma calèche et pour arriver au premier relais... Mais, à propos, j'avais presque oublié. Tu m'écrivais que tu avais fait prisonnier un colonel français, le comte de..., comment s'appelait-il donc ?

— Le comte de Senicour.

— C'est cela. Je l'ai rencontré à trente werstes de ma terre. Comme je changeais de chevaux, on l'a amené à la poste avec quelques autres officiers prisonniers. Connaissant ta partialité pour les Français, je n'ajoutais pas beaucoup de foi aux éloges que tu m'en avais faits ; mais cette fois j'avoue que tu avais parfaitement raison. C'est vraiment un fort bel homme ! Il avait la tête enveloppée de bandages, et pourtant je ne pouvais me rassasier d'admirer sa belle et noble physionomie. Quand j'eus appris que c'était ce même colonel que tu avais reçu dans ton bivouac, je lui demandai comme de raison de tes nouvelles, et, quoiqu'il pût à peine parler de douleur et de fatigue, il répondit à toutes mes questions dans le plus grand détail ; sa position était affreuse. Il avait une très-forte fièvre traumatique qui aurait pu lui devenir mortelle si on l'avait laissé sans secours. Je persuadai

d'après cela à l'officier qui commandait l'escorte de le remettre au commandant du cercle qui, à ma prière, prit sur sa responsabilité de l'envoyer chez ma future belle-mère. Il n'aurait pas été aussi bien dans notre chef-lieu.

— Je le pense aussi, mais écoute; j'avais oublié de t'écrire qu'il connaissait la famille de ta Pauline. Du moins il me dit qu'il avait vu il y a deux ans à Paris une dame russe qui s'appelait Lidin, chez qui il venait assez souvent; à cette époque il était encore marié.

— Il est donc veuf?

— Oui, sa femme est morte, peu de mois avant l'ouverture de cette campagne... Mais, de par tous les diables! qu'est-ce que cela signifie?

Une balle siffla au-dessus de la tête de Sarjetzki, et l'instant d'après, une seconde passa deux pas plus loin.

— Qu'est-ce que cela veut dire? Les Français sont-ils devenus fous, dit Rosslawlew; sur qui tirent-ils donc...? Il faut qu'ils aient de la poudre de trop.

— Ce sont des taquineries d'avant-postes, répondit Sarjetzki. Les nôtres auront proba-

blement commencé. Viens, frère, voyons ce que ces querelleurs nous veulent.

Ils s'éloignèrent de quelques pas de leur bivouac, et s'avancèrent vers des broussailles où la chaîne de nos avant-postes était établie. Les avant-postes français étaient à cinquante pas des nôtres; derrière eux brûlaient les feux de l'avant-garde ennemie; et dans l'éloignement, on distinguait, du côté de Dorogobusch, une rougeur qui entourait tout l'horizon. Tout était tranquille à l'avant-garde française, à l'exception d'un seul endroit, où des feux innombrables se réunissaient pour ne former qu'une seule gerbe. On y entendait une bruyante musique, accompagnée de temps en temps de cris de joie.

Quand ils arrivèrent aux avant-postes, tout était redevenu tranquille. Les sentinelles placées deux à deux, à peu de distance les unes des autres, observaient un profond silence. La nuit était obscure, et les manteaux gris des soldats ne se détachaient que faiblement sur la verdure sombre des buissons. Seulement, de temps en temps, les feux des ennemis se réfléchissaient dans leurs brillantes baïonnettes, ce qui donnait lieu à une fusillade, presque toujours sans

résultat de la part des sentinelles françaises, mais qui, d'ordinaire, jetait l'alarme dans toute la ligne des avant-postes de notre arrière-garde.

Sarjetzki et Rosslawlew marchaient depuis quelques minutes le long de la ligne sans prononcer une parole. Tout à coup, Sarjetzki, posant son doigt sur sa bouche, dit tout bas à Rosslawlew :

— Chut! Paix, frère!

— Qu'as-tu? demanda Rosslawlew du même ton.

— Arrête!... C'est juste!... Je crois que derrière ces buissons nos soldats causent ensemble... Approchons. Tu ne saurais croire combien leurs conversations sont souvent amusantes, surtout quand ils croient que personne ne les écoute. Approchons, te dis-je. Nous sommes accoutumés à ne les voir que dans les rangs, et nous ne pouvons nous figurer combien ils sont philosophes. Il y a parmi eux des politiques du premier ordre; c'est à mourir de rire. Mais, paix!.... Ne fais pas de bruit, frère.

Ils s'approchèrent en silence de deux factionnaires qui, appuyés sur leurs fusils, causaient ensemble à demi-voix.

— Vois donc, frère, disait l'un d'eux; ce sont d'étranges gens que ces Français; ils ne savent pas même faire du feu. Regarde, là-bas, quelle pile de bois ils ont allumée! Bûche sur bûche! Ah! ces maudits hommes!

— C'est que la forêt n'est pas à eux, frère, répondit l'autre soldat; ils n'ont pas besoin d'économiser le bois.

— Comment!... Quoi? Mais ils n'iront pas toujours en avant. Il viendra un moment où il faudra aussi qu'ils se retirent, et s'ils brûlent tout à présent, qu'est-ce qu'ils feront alors?

— Mais dis-moi donc, Fedotow, pourquoi vont-ils ainsi toujours en avant, et nous toujours en arrière?

— Sans doute parce qu'il faut que cela soit ainsi.

— N'y aurait-il pas de la trahison là-dessous, frère?

— Non, frère, tu n'entends rien à cela. C'est que nous nous retirons.

— Ah! Ah!

— Laisse-les toujours avancer. Maintenant qu'ils sont dans le premier feu, ils vont au pas redoublé; mais quand ils auront fait trois ou quatre cents werstes, ils ralentiront leur mar-

che. Alors, vois-tu, les uns resteront en arrière, les autres se débanderont sur les côtés, et ce sera là le moment que nous choisirons pour tomber sur eux. Me comprends-tu?

—C'est-à-dire quand ils ne s'y attendront pas. Je comprends. Mais ne penses-tu pas comme moi, Fedotow, que ces Français sont de braves soldats? Aujourd'hui, par exemple, ils nous ont envoyé de fameuses noix à la tête. A la vérité, nous les avons bien frottés aussi; mais ont-ils seulement l'air de s'en apercevoir? C'est vraiment incroyable. Ils sont si petits; on dirait qu'on doit les renverser avec un souffle, et ils se battent comme des diables.

—Pour cela c'est vrai, frère..., ils ont le cœur bien placé; mais pourtant ils auront le dessous.

—Le penses-tu réellement?

—Quand je te le dis! Comment veux-tu que ce soit autrement? Il n'y a pas d'ordre chez eux. J'ai été prisonnier en France, et j'ai vu tout cela de près. Ils n'ont aucune idée de discipline. Ils n'ont pas le moindre respect pour leurs commandans, et ils n'ôtent pas le bonnet même pour le sergent. Nous autres, nous ne demandons jamais pourquoi on fait ceci ou cela. Nous allons où l'on nous conduit, et l'affaire est faite.

Mais chez eux, c'est tout autre chose. Tout le monde veut faire le czar. Et encore, si ce n'était que chez les grands; mais il n'y a pas jusqu'au tambour qui ne croie valoir son général. Et puis comme tout va vite chez eux, Dieu tout puissant! *Allong! Allong!* On n'entend pas autre chose. Aussi, il faut en convenir, pourvu que l'affaire ne dure pas long-temps, ils se battraient avec le monde entier; mais une fois que cela se prolonge, frère, ils n'y sont plus.

—Est-il vrai, Fedotow, que l'Angleterre soit avec nous? Je l'ai entendu dire aujourd'hui à nos camarades.

—On le dit. Ah! frère, voilà encore un fameux peuple.

—D'où le connais-tu?

—Avant d'être soldat, j'ai accompagné mon maître dans sa capitale. C'est là une ville! Elle est plus grande que Moscou; le peuple est fort, bien portant; il sait défendre sa peau; et comme il boxe, frère!... Mon maître avait encore un domestique.... un de là-bas; il parlait un peu de russe, et m'a tout montré et expliqué. Une fois aussi il m'a conduit au tribunal; quels yeux j'ai fait quand j'ai vu cela; vois-tu, ils se tiennent tous tranquilles, et il n'y a que les juges

qui parlent. Mon camarade m'a expliqué en russe tout ce qu'ils disaient. Tout à coup un juge s'est levé; il était tout défrisé, et il s'écria : Guerre! Sur quoi un autre se leva sur-le-champ, et s'écria : Tu mens! pas de guerre! Et alors ce fut un sabbat à ne plus s'entendre, tantôt c'était l'un qui criait, tantôt l'autre, et pendant ce temps, tout le reste gardait le silence; excepté quand il leur arrivait de crier aussi à leur tour : *hir! hir! hir!* C'est superbe, tout cela, frère, tu peux m'en croire.

— Il faut convenir que tu as bien parcouru le monde, frère Fedotow.

— Oui, mon cher, j'ai beaucoup vu de pays, et j'ai acquis bien de l'expérience. J'ai fait aussi la campagne d'Allemagne. C'est encore là un excellent pays et un peuple bien aimable! Tu n'as qu'à dire un mot d'amitié à l'hôte, et il te donnera tout ce que tu voudras. Tu entres dans la chambre, et tu dis : Ah ça, camarade, bonjour! Il répond à sa manière : tu dis, *Dobre*, *dobre*, et après cela tu demandes : *brut*, *birr*, ceci et cela; s'il fait des difficultés, tu n'as qu'à crier : *kaput*. Sur quoi il répond sur-le-champ : *Russisch gut*. Tu réponds à ton tour : *Deutschmann gut*, et alors vous vous mettez à boire ensemble

et le schnick va son train. Quand tu veux encore un verre, tu n'as qu'à faire un signe et dire *noch*, et tu es servi à l'instant même. Je t'assure que leur langue n'est pas du tout difficile à parler.

— Tu comprends donc l'allemand?

— Qu'est-ce que je ne comprends pas? Oui, Hans, si ce n'avait pas été pour la bouteille, il y a long-temps que je serais sous-officier.

— Arrête donc, Fedotow, dit l'autre soldat en élevant son fusil, qu'est-ce que je vois briller là-bas en face du feu, derrière la ligne des Français. Cela me paraît être un cavalier.... Là, de nouveau!... Vois-tu?

— Oui, répondit Fedotow; c'est sans doute un officier français qui fait sa ronde aux avant-postes.

— Ne le mettrai-je pas à bas, reprit l'autre en armant son fusil.

— Attends, attends.... Voilà qu'on ne le voit plus. Pourquoi perdre ainsi des cartouches pour rien. Laisse-le se rapprocher du feu.

Une demi-minute plus tard, un cavalier, portant sur la tête un casque de dragon, et couvrant de son corps le feu du bivouac le plus proche, s'arrêta derrière la ligne française. Le

cheval se dessinait distinctement contre la flamme.

—Voici le moment, dit le second soldat en amorçant.

—Attends, attends, frère, interrompit Fedotow, tu ne feras que l'effrayer, tu tires mal; donne-moi plutôt ton fusil.

—Cela m'est égal. Voyons un peu ce que tu sauras faire.

Fedotow coucha en joue; les visages basanés des deux soldats devinrent tout à coup visibles; le coup partit, et l'officier ennemi tomba de cheval.

—Bravo! dit Sarjetzki en avançant d'un pas; mais au même instant, un feu roulant partit de la ligne ennemie; les balles sifflaient entre les buissons, et un nouveau venu, saisissant Rosslawlew par le bras, dit :

—N'as-tu pas honte, Wladimir Sergejewitsch, de faire de pareils traits? Qu'est-ce qui t'en reviendra si l'on te tue comme un simple soldat? Un officier doit désirer que sa mort soit utile à sa patrie.

—Qui êtes-vous? demanda Rosslawlew; votre voix ne m'est pas inconnue; mais il fait si noir ici....

— Venez au bivouac voisin.

Nos amis suivirent l'inconnu sans dire un mot. Quand ils furent près du feu, ils remarquèrent qu'il était en petit uniforme, avec des épaulettes d'officier de l'état-major. Arrivé au bivouac de Sarjetzki, il se retourna tout à coup, et dit d'une voix amicale :

— Eh bien! me connais-tu maintenant?

— Est-il possible? Est-ce réellement vous, Fedor Andrejewitsch ? s'écria Rosslawlew en se jetant dans les bras de son ami Surski.

— Tu vois, mon ami, continua Surski en embrassant Rosslawlew, que je ne t'avais pas trompé en te disant que nous nous reverrions bientôt?

— Vous avez donc repris du service?

— Oui; je suis dans l'état-major. Je suis charmé, mon cher ami, d'être le premier à te faire mon compliment, et à réjouir tes camarades.

Surski, en parlant ainsi, jeta un regard sur les officiers qui se pressaient autour du bivouac, dans l'espoir d'apprendre quelque nouvelle du colonel qui arrivait du quartier-général.

— Un compliment! Et de quoi? demanda Rosslawlew.

— De la croix de Saint-George. Je l'ai lu aujourd'hui même dans l'ordre du jour. Mais pardonne, mon ami, j'ai encore quelques mots à dire à ton général, après quoi il faut que je reparte sur-le-champ! Au revoir donc, et j'espère que cela ne tardera pas.

Tous les officiers parurent se réjouir de cette nouvelle. Un seul jeune homme, enveloppé dans un court manteau, n'offrit point ses félicitations à Rosslawlew. Il caressa ses moustaches noires artistement relevées, et ne chercha pas même à cacher le rire dédaigneux avec lequel il écoutait les complimens des autres officiers.

— Vois donc, frère, dit tout bas Sarjetzki à son ami, comme le prince Blestkin est content de ce qu'on t'a donné la croix de Saint-George. La joie lui a fait perdre la parole.

— Eh! mon cher Alexandre, répondit Rosslawlew un peu plus haut, qu'est-ce que cela me fait?

— Comme l'envie défigure les hommes! Il n'est pourtant pas laid; mais en ce moment, il me paraît affreux.

— Pourquoi considères-tu si attentivement la physionomie de ce poltron?

— Attends, frère, il faut pourtant que je lui

dise deux mots... — D'où vient que vous avez tant d'humeur, prince ? continua Sarjetzki en s'adressant à l'officier au manteau.

— Qui, moi? dit le prince Blestkin; rien, frère, rien.

— Vous avez certainement quelque chose qui vous tourmente.

— Moi! pourquoi cela? Je songeais seulement combien il est avantageux en temps de guerre d'être aide-de-camp.

— En vérité!

— Vraiment, frère! L'aide-de-camp peut, dans l'occasion, donner un bon conseil à son général; comme par exemple de ne pas trop s'exposer au feu de la mousqueterie, et si l'on donne la croix de Saint-George pour un bon conseil....

— Vous l'obtiendrez certainement, interrompit Sarjetzki. Faites-vous nommer aide-de-camp au plus vite.

— Que voulez-vous dire par là? demanda fièrement Blestkin.

— Je veux dire que Rosslawlew n'a pas donné de conseils, mais qu'il s'est battu, et qu'à Smolensk il a conduit au feu le régiment dans lequel vous servez.

—C'est une circonstance que je ne me rappelle pas.

—Et comment vous la rappelleriez-vous? Vous êtes resté pour mort avec les bagages, parce qu'au commencement de la bataille vous aviez reçu une petite contusion.

—Écoutez, Sarjetzki, pourquoi ce ton moqueur?... Vous savez que je n'entends pas la plaisanterie.

—Je sais que vous êtes un fameux spadassin.

—J'espère que personne n'osera soutenir....

—Que vous n'êtes pas un brave officier? J'en serais bien fâché, et je dirai plus encore. Vous êtes un terrible patriote, et vous haïssez si fort les Français que vous ne pouvez pas supporter leur vue.

— Cessez donc de vous railler ainsi, messieurs, interrompit l'adjudant de brigade Wilski, qui avait écouté pendant quelques minutes leur conversation. Sellez plutôt vos chevaux; nous ne tarderons pas à partir.

—Voyez donc, s'écria Rosslawlew, nous n'avons pas encore soupé.

— Je serais pourtant bien aise, dit Sarjetzki à demi voix, de m'entretenir un peu avec lui à huit pas de distance.

— Que cela finisse, frère, interrompit Rosslawlew ; qui peut penser à se battre en duel en temps de guerre?

Tous les officiers, excepté Blestkin, retournèrent à leurs bivouacs respectifs.

— Vous plaisantez fort agréablement, dit-il à Sarjetzki; mais je ne voudrais pas rester votre débiteur.

— Et que désire votre altesse? demanda Sarjetzki en s'inclinant profondément.

— Je ne pense pas que cela ait besoin d'explication.

— Je comprends ! vous voulez vous battre avec moi ? Je demande pardon à votre altesse, je n'en ai vraiment pas le temps à présent. Plus tard, si vous le désirez.

— Le calcul n'est pas maladroit. C'est-à-dire que vous voulez attendre que je sois tué.

— Je vous demande mille pardons. C'est là un événement dont je ne serai jamais témoin.

— Je méprise vos sottes plaisanteries et je vous répète que si vous savez ce que c'est que l'honneur, ce dont par parenthèse je doute très-fort...

Sarjetzki rougit de colère, il prit Blestkin par le bras ; mais Rosslawlew ne le laissa pas partir.

— Arrêtez, messieurs! s'écria-t-il; s'il faut absolument que vous vous battiez avec quelqu'un, prince, je vous demande bien pardon, ce ne sera pas avec lui, mais avec moi; ce sont vos observations méprisantes sur la distinction qui m'a été accordée qui ont donné lieu à cette altercation, et comme c'est moi qui ai été le premier offensé...

— Monsieur Wladimir, interrompit Sarjetzki, je ne me laisserai pas enlever le plaisir de donner une leçon à ce héros des bagages.

— Fi, Alexandre! un pareil ton convient-il à des officiers?

— Mais je veux absolument...

— Après moi, Sarjetzki, je t'en supplie.

— Permettez-moi de mettre fin à cette lutte généreuse, dit Blestkin; je commencerai par vous, monsieur Rosslawlew..., mais quand?

— A la première occasion favorable.

— C'est-à-dire apparemment quand la campagne sera finie ?

— Soyez sans inquiétude, l'occasion se présentera plus tôt que vous ne pensez.

—N'importe, dit Blestkin en s'éloignant. D'ailleurs rappelez-vous que je n'aime pas à attendre long-temps, et que je trouverai peut-être moyen

de vous forcer d'une manière désagréable à vous presser.

— Misérable ! s'écria Sarjetzki en mettant la main à son sabre.

—Ne sois pas si vif, Alexandre; tu verras comment je m'y prendrai pour donner une leçon à ce poltron. En attendant, fais seller nos chevaux.

Au bout de quelques minutes toute la chaîne des avant-postes fut enlevée dans le plus grand silence, les feux furent laissés brûlans, et l'arrière-garde se mit en marche pour Moscou.

—

XII.

L'AFFAIRE D'HONNEUR.

Le 14 août nos troupes, poursuivies par l'ennemi, marchèrent pendant vingt-quatre heures presque sans s'arrêter. Selon toutes les apparences, notre armée, malgré la belle manœuvre de Napoléon près de Wiasma, se joignit à l'armée de la Moldavie, qui accourait au devant d'elle. Le 15, notre arrière-garde fit halte près du village de Simjecki en présence de l'avant-garde ennemie. Derrière une colonne russe que

couvrait notre batterie composée de six pièces de campagne, se trouvaient appuyés contre un petit bois les escadrons que commandait Sarjetzki. Sur la droite, à cent pas environ du bois, un petit ruisseau serpentait entre des buissons dont ses bords étaient garnis. A une demi-werste plus haut on voyait un batardeau, un moulin et quelques maisons de paysans construites sans ordre.

— Je suis fatigué comme un chien, dit Sarjetzki en descendant de cheval; mais les Français nous laisseront peut-être un peu respirer.

— J'en doute, observa un lieutenant de hussards, joli garçon à teint fleuri ; il me semble qu'ils prennent poste ici.

— Peut-être pour se reposer ; je pense qu'ils doivent être aussi fatigués que nous. Mais pourquoi tant de chagrin, Prinski ?

— Pourquoi? c'est que je suis tout écorché et fatigué comme un cheval. Et ces hommes à pied ne nous envient-ils pas encore ? Je voudrais qu'un d'eux essayât de rester vingt-quatre heures à cheval.

— Quel est donc ce cavalier qui arrive de l'aile droite vers nous au galop ? dit Sarjetzki en

montrant du doigt un officier qui passait devant la ligne des avant-postes sur un cheval noir anglais.

— Tu m'étonnes, frère, dit Prinski en riant ; tu ne reconnais donc pas ton ami le prince de Blestkin ?

— Ah ! saints du Paradis ! qu'est-ce qui le presse donc si fort ?

— Tu ne sais donc pas ? Notre général de brigade l'a pris pour aide-de-camp.

— En vérité ! Eh bien son excellence n'a pas été heureuse dans son choix.

— Je pense que Blestkin lui-même n'en est pas trop content. Le général n'a rien de commun avec lui. C'est un homme d'une grande bravoure.

— Il ne peut pas souffrir les ferrailleurs. En revanche il fume sa pipe le plus tranquillement du monde au milieu d'un feu de mousqueterie, et voit avec plaisir que ses aides-de-camp l'imitent.

— Eh ! Saschebajew, s'écria Sarjetzki, tiens mon cheval, — et toi, Prinski, reste avec l'escadron, je veux aller un peu en avant, et voir ce qui se passe par là.

Le maréchal des logis Saschebajew, qui était

aussi large que long, prit le cheval de Sarjetzki, et celui-ci s'avança de cent pas vers une batterie. Les canonniers se tenaient mèche allumée près de leurs pièces. L'officier qui les commandait et trois ou quatre autres officiers d'artillerie se pressaient autour d'un caisson, duquel un artilleur tirait une bouteille d'eau-de-vie, du fromage et quelques pains.

— Ne veux-tu pas trinquer avec moi? dit un officier en uniforme de capitaine.

— Ah! c'est donc Sareadjew? répondit Sarjetzki; je consens à trinquer. Mais est-ce toi qui régales ici? — Eh! Lenski, continua-t-il en se tournant vers l'officier d'artillerie, d'où vient qu'il fait ainsi les honneurs de ce qui t'appartient?

— Ce n'est plus à lui, mais à moi, interrompit Sareadjew; j'ai parié un déjeuner avec lui et j'ai gagné. Il soutenait que nous ne nous arrêterions pas ici.

— Et qu'est-ce qui te le faisait penser?

— Vois donc quelle belle position! le ruisseau, le bois, les buissons pour les tirailleurs. Sois tranquille, les Français ne nous attaqueront pas de sitôt, et nous allons avoir le temps de nous reposer.

— Je ne le pense pas, dit Sarjetzki en secouant la tête ; vois donc les manœuvres qu'ils font de l'autre côté du ruisseau... Il me semble que la cavalerie se met aussi en mouvement..., elle avance directement vers nous... Tout juste, ils élèvent une batterie.

— En revanche, regarde sur la droite près du moulin... Vois-tu un feu qui commence à brûler ? Et là-bas encore un ?

— Eh bien ! qu'est-ce que tu en conclus ?

— Qu'ils ne nous attaquent pas, mais qu'au contraire ils se reposent et veulent dîner; de sorte que pendant qu'ils font cuire leur soupe, nos soldats auront le temps d'accommoder leur gruau. — Bois donc, frère.

— Tu crois réellement, Sareadjew, qu'un boulet de canon ne viendra pas t'enlever ce flacon de la main ?

— Ne crains rien, et bois toujours.

— Avez-vous appris, messieurs, dit Lenski, que le prince Blestkin est nommé aide-de-camp du commandant de notre brigade ?

— Certainement, répondit Sarjetzki; si auparavant il était déjà trop fier pour nous adresser la parole, il portera le nez encore bien plus haut maintenant.

— Mais comment cela s'est-il fait? continua Lenski. Notre général n'est certes pas un homme auprès de qui les salutations ont beaucoup d'influence. Mais il me semble que j'aperçois son altesse qui arrive. Quand on parle du loup, on en voit la queue.

— Messieurs les officiers, dit Blestkin en s'approchant de la batterie, son excellence ordonne que vous vous teniez prêts à répondre aussitôt que les Français ouvriront leur feu contre vous.

— Fort bien.

— Il me semble, continua Blestkin en regardant autour de lui d'un air de gravité, que les caissons sont trop près des pièces.

— Ce ne sont pas là vos affaires, monsieur Blestkin, répondit tranquillement Lenski en lui tournant le dos.

— Oh! si cela est ainsi, s'écria fièrement Blestkin, je rapporterai au général.....

— En vérité! interrompit Lenski; dites-lui que son aide-de-camp se mêle de ce qui ne le regarde pas.

— Monsieur l'officier, je vous conseillerais...

— Ce serait une peine inutile, altesse, dit

Sarjetzki ; ce conseil-là ne vous vaudra pas la croix de Saint-George.

Blestkin pâlit de colère; mais sans répondre une syllabe, il donna des éperons à son cheval et quitta la place.

— Eh ! Lenski, dit le gros capitaine, pourquoi ne l'as tu pas laissé dire? Cela ne t'aurait pas fait de mal et nous aurions eu de quoi rire.

— Il aurait donc fallu que je me laissasse donner aussi des leçons? Encore s'il entendait le service.....

—Où l'aurait-il appris? dit Sareadjew. Il y a trois ans qu'un bec-jaune de cette espèce entra dans ma compagnie. Il n'y avait pas moyen de vivre avec lui. Toutes les fois qu'il parlait, on l'aurait pris pour le plus grand des héros; mais la première fois qu'il fallut faire l'exercice, on eût dit qu'il avait perdu la parole. Il n'était sorti de la maison paternelle qu'après être arrivé au grade de capitaine d'état-major.

— Regardez donc, messieurs, dit Lenski, ce qui se passe de l'autre côté de l'eau. Les Français commencent, ce me semble, à se mettre sérieusement en mouvement.

Tout à coup un épais nuage de fumée s'éleva sur la rive opposée ; le sol trembla et un boulet

de canon roula en sifflant au dessus de la tête de nos officiers.

—Qu'en penses-tu? demanda Sarjetzki; il paraît que les Français ont fini de dîner.

— N'importe, messieurs, cria Sareadjew aux officiers d'infanterie qui déjeunaient tranquillement assis sur un affût.—Sarjetzki, continua-t-il, venez à notre colonne, votre tour n'arrivera pas de sitôt.

—Un canon après l'autre! avec des boulets, commanda Lenski, à haute voix; vite, camarades.

Sarjetzki et Sareadjew se rendirent à leur colonne. Le capitaine se mit à sa place. On donna le signal. Une compagnie se détacha de la réserve, s'avança et occupa le petit bois qui régnait le long du ruisseau. Des deux côtés commença alors un feu très-vif de tirailleurs, auquel se joignaient de temps en temps des deux côtés des coups de canon, d'abord isolés et qui devinrent de plus en plus fréquens.

—Il fera chaud aujourd'hui, observa Sareadjew; vois ces colonnes serrées qui avancent par la route.

—Bonjour, Alexandre, dit Rosslawlew en s'approchant à cheval de Sarjetzki; que fais-tu ici?

— Je ne suis que spectateur, frère. Mon escadron est là-bas, à côté du bois, d'où l'on ne peut rien voir; mais toi-même, que viens-tu faire ici ?

— Je viens de porter un ordre à l'aile droite. Il paraît que l'affaire sera vive aujourd'hui.

— Qu'est-ce qui te le fait penser ?

— C'est que nous avons ordre non-seulement de conserver nos positions, mais encore d'envoyer nos tirailleurs au-delà de la rivière et de faire tout ce qui sera possible pour rompre la première ligne de l'ennemi.

— Grâce au ciel, voilà donc que nous attaquons au moins une fois. Tu ne sais pas comme il est désagréable d'être toujours *sur la défensive;* cela me fait donner au diable. Ah ! ah ! Il paraît que l'ordre s'exécute déjà. Vois-tu comme on enfonce nos tirailleurs... Que diantre ! voilà un feu de peloton; c'est plus sérieux... Comment les Français ne renforcent-ils donc pas leur ligne?... Vois donc, vois... Ils sont rompus... Ils fuient... Les nôtres les poursuivent... Braves gens !

—Toute la colonne en avant... Marche ! commanda le colonel.

— Adieu donc pour quelque temps, Alexandre, dit Rosslawlew.

— Comment adieu! Au revoir! Où vas-tu, frère?

— A l'aile gauche auprès de mon général.

Toute notre ligne alla en avant; les batteries aussi se mirent en mouvement, et le combat se ranima avec une nouvelle vigueur.

— Il fait vraiment chaud là-bas, dit Sareadjew en jetant les yeux sur l'autre bord de la rivière, qui était enveloppée dans une épaisse fumée que perçaient sans cesse de brillans éclairs. Nos deux compagnies n'en feront bientôt plus qu'une. Mais qu'as-tu donc, Sitzki? en s'adressant à un porte-enseigne; tu es pâle comme la mort. Serait-ce la première fois que tu vas au feu?

— Mon frère est parmi les tirailleurs, répondit le jeune officier.

— Eh bien! qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire à cela?

—Et notre compagnie n'avance toujours pas.

— Sois tranquille; le tour de notre compagnie viendra.

— Mais mon frère.....

—Va, Sitzki, Dieu est bon; il en réchappera.

—Cela n'est pas probable, interrompit d'une voix rude un officier de haute taille dont l'extérieur était désagréable et repoussant; l'action est très-animée.

— En vérité? Vous croyez donc...? dit le jeune officier avec inquiétude.

— Qu'y a-t-il tant à croire à cela? Il est tout naturel que l'on court plus de dangers parmi les tirailleurs qu'à la colonne.

—Tu devrais rougir de parler ainsi, dit Sareadjew à demi voix; tu sais comme il aime son frère.

— Eh! que de tendresse!... On m'a tué deux frères, et moi...

L'officier de haute taille ne put achever sa phrase. Un boulet de canon ennemi qui éclaircit deux rangs de soldats lui écrasa la tête.

— Serrez les rangs! commanda Sareadjew. Les soldats se rapprochèrent; quelques boulets de canon traversèrent la colonne.

— Holà! vous autres, cria Sareadjew : restez immobiles! Pourquoi faites-vous le plongeon, imbéciles que vous êtes. On reconnaît tout de suite les nouvelles recrues, ajouta-t-il en se retournant vers Sarjetzki : un soldat qui a déjà senti l'odeur de la poudre ne s'émeut point pour

un boulet... Quel est celui qui a encore baissé la tête ?

— C'est Refedjew, mon officier, répondit un caporal.

—Ne l'avais-je pas dit ? Une recrue.—Eh ! toi, Refedjew; pourquoi fais-tu le plongeon ?

— Un boulet de canon, mon officier.

— Que t'importe le boulet, imbécile? De quoi as-tu peur ?

— Il peut tuer, mon officier.

— Il peut tuer, gros bœuf ! Fais attention au commandement..... Et si le boulet te tue, cela ne te regarde pas.—Mais n'apporte-t-on pas là le capitaine de la troisième compagnie ? Il faut que sa blessure soit bien grave pour qu'il quitte la mêlée.

Deux soldats conduisirent à la colonne un officier couvert de sang. Il pouvait à peine avancer et respirait péniblement.

— Etes-vous blessé? demanda le colonel.

— Oui, et mortellement à ce qu'il paraît, répondit le capitaine d'une voix éteinte. Donnez l'ordre de soutenir nos tirailleurs; les Français gagnent du terrain.

— Que fait le major ?

— Il est mort.

— Et le capitaine Bjelow?

— Mort.

— Mon frère? demanda Sitzki en tremblant.

— Mort.

— Mort! répéta le jeune officier en pâlissant. Il garda un instant le silence, puis tout à coup ses yeux brillèrent d'un éclat inusité, une vive rougeur couvrit ses joues, et, se tournant vers le colonel, il dit:

— Stépan Nikolajewitsch, ayez la bonté...., je vous conjure, au nom du ciel! envoyez-moi parmi les tirailleurs.

— J'y consens; allez avec la première compagnie, répondit le colonel qui plaignait sincèrement le jeune homme. Première et seconde compagnie aux tirailleurs! Sareadjew, vous prendrez le commandement de toute la ligne. Tambour..... Marche!

— Halte! commanda Sareadjew; visez juste et tirez bien. Maintenant, camarades, faites le signe de la croix et puis, marche! avec Dieu!.... Bonjour, Sarjetzki.

— Bonjour, frère! je vais rejoindre mon escadron. Notre tour viendra peut-être bientôt.

La bataille durait depuis plus de cinq heures. Nos tirailleurs avaient plus d'une fois presque

enfoncé la ligne ennemie; puis, repoussés à leur tour, ils avaient soutenu le feu à quelques pas de nos colonnes. La canonnade n'avait pas cessé un instant des deux côtés; mais ni la cavalerie ennemie ni la nôtre n'avait encore été engagée. Sarjetzki commençait à croire que son escadron ne prendrait pas cette fois part au combat qui semblait ne pas devoir durer beaucoup plus longtemps, quand Rosslawlew arriva à bride abattue.

— Maintenant, Alexandre, dit-il, que Dieu t'accompagne. Il faut que tu passes le ruisseau et que tu prennes les tirailleurs en flanc.

— On ne s'est pas trop pressé de penser à nous!...—Flanqueurs! examinez vos pistolets!... Tirez vos sabres!

— Il faut que tu couvres la retraite des tirailleurs de la troisième colonne, continua Rosslawlew; ils sont serrés de près. Il y a cinq grandes heures que les pauvres diables sont au feu.

— Notre ami Sareadjew vit-il encore? Je crois que c'est lui qui les commande.

— Je saurai cela en un instant; je dois lui porter l'ordre de se replier lentement sur notre ligne. Tâche, Alexandre, d'y arriver le plus tôt possible, afin que ces Français ne puissent pas

reprendre haleine, et qu'ils laissent à Sareadjew le temps de nous rejoindre.

— Avec l'aide de Dieu, je ferai mon possible... Par trois de profondeur! demi-tour à gauche! Au trot! Marche!

Sarjetzki partit, et Rosslawlew suivit la levée le long de laquelle les balles de l'ennemi sifflaient. En arrivant au moulin, il remarqua avec étonnement qu'un officier de cavalerie, monté sur un cheval noir, se serrait contre le mur entre ce moulin et un magasin de farine également placé sur la digue. Mais son étonnement cessa lorsque dans ce héros il eut reconnu le prince Blestkin.

— Que faites-vous ici, M. Blestkin? demanda Rosslawlew en retenant la bride de son cheval.

— Ah! Est-ce vous? dit Blestkin de l'air le plus amical du monde.

— Oui, monsieur, c'est moi; mais que faites-vous ici?

— Le général m'a envoyé pour savoir ce qui se passait sur la ligne.

— Et c'est pour cela que vous vous cachez derrière ce magasin! D'ici vous ne pouvez pas voir grand'chose.

— Que voulez-vous que je fasse de ce détes-

table cheval; il ne veut ni courir ni marcher.

Il donna des éperons à son cheval anglais; mais l'animal se cabra et semblait en effet ne pas vouloir quitter le mur.

— Vous voyez bien, dit le prince.

— Oui, je vois, interrompit Rosslawlew, qu'en le piquant des éperons vous le retenez par la bride..... Mais il ne s'agit pas de cela. Je suis charmé de vous avoir trouvé..... Je crois me rappeler que vous m'avez porté un défi.

— Moi!.... Peut-être dans un moment de vivacité..... Mais je ne m'en souviens réellement pas.

— Moi, je m'en souviens fort bien, monsieur Blestkin; vous allez avoir la bonté de passer sur la digue.

— Mais, au nom du ciel, que prétendez-vous?

— Fort peu de chose, rien du tout. Je veux seulement vous faire voir quelle espèce de duel est permise en temps de guerre. Allons, qu'est-ce qui vous retient? Faudra-t-il que j'attende encore long-temps? Laissez aller la bride, le cheval marchera..... Écoutez, Blestkin, si votre bête ne cesse à l'instant de se cabrer, je dirai

aujourd'hui même au général comment vous exécutez ses ordres.

— Mais, monsieur Rosslawlew, dit Blestkin sur la digue, permettez que je vous fasse observer que ce ton d'autorité.....

— Il ne s'agit pas de ton, monsieur. On vous a ordonné de vous rendre près des tirailleurs et à moi aussi. Ne me ferez-vous pas l'honneur de faire une promenade avec moi le long de notre ligne?

— Au nom du ciel! Nous sommes tous deux à cheval.

— Eh bien! qu'est-ce que cela fait?

— Tous les tirailleurs ennemis viseront sur nous.

— C'est précisément ce que je désire. Ne m'avez-vous pas porté un défi? A la vérité nous ne tirerons pas l'un sur l'autre; les Français nous épargneront cette peine.

— Merci de nous, quel duel!

— Je n'ai pas en ce moment le temps de vous prouver que ce duel est aussi dangereux que celui que vous m'avez proposé hier. Veuillez avancer.

— Mais, monsieur Rosslawlew.....

— Pas un mot de plus, ou je vous traitera

partout et devant tout le monde de lâche. Il me semble que votre cheval n'obéit pas à l'éperon. Permettez.

Rosslawlew donna un bon coup de cravache au cheval de Blestkin, et sauta avec lui sur l'autre bord du ruisseau.

Ils avaient devant eux une large plaine couverte de tirailleurs tant russes que français. D'épais nuages de fumée couvraient la terre. Les colonnes ennemies s'avançaient de loin sur les hauteurs. Les balles volaient dans toutes les directions, bourdonnant comme des abeilles, et en moins d'une minute une d'entre elles avait traversé le bonnet de Rosslawlew, tandis qu'une autre enlevait une partie du collet du manteau de Blestkin.

— En avant, monsieur, en avant, s'écria Rosslawlew, en continuant à donner des coups de cravache au cheval du malheureux prince qui le retenait de toutes ses forces; je vous prie de ne pas rester en arrière; voilà notre ligne.—Holà! continua-t-il en appelant à lui un soldat qui chargeait son fusil. Où est le capitaine Sareadjew?

— Dans ce taillis là-bas, mon officier.

—Dites-lui de venir...—Quant à nous, monsieur Blestkin, nous allons monter sur cette

butte ; nous y serons plus en vue, et nous pourrons aussi tout mieux distinguer.

— Au nom de Dieu, Rosslawlew, s'écria Blestkin d'un ton de désespoir, pourquoi voulez-vous faire de nous la cible des Français ?

— Ah! ah! monsieur le ferrailleur! Vous tremblez. Attendez que je vous apprenne à faire le fanfaron à contre-temps. Où allez-vous, monsieur, où allez-vous? continua-t-il en arrêtant le cheval de Blestkin par la bride. Je ne vous rends la liberté que quand vous aurez avoué qu'en temps de guerre il n'y a que les fanfarons qui parlent de se battre en duel.

— Je ne disputerai pas....., peut-être.....

— Non, vous n'en serez pas quitte ainsi. Il ne s'agit pas de peut-être; je veux vous le prouver.

— Au nom du ciel! Voyez donc; on nous couche en joue.

— Tant mieux, tant mieux! N'est-il pas vrai qu'un homme d'honneur, un brave officier doit rougir de porter un défi à son frère d'armes dans un moment où il serait honteux d'être blessé dans un duel.

— Eh bien! soit; supposez que cela soit vrai...

— Remettez-vous. N'est-il pas vrai qu'il n'y

a qu'un fanfaron, qui n'a aucune idée de ce que c'est que le véritable courage, qui puisse rallier un homme parce qu'il refuse un duel la veille d'une bataille?

— Sans doute, sans doute... Je suis tout-à-fait de votre avis..... Mais, au nom du ciel, qu'est-ce que cela?

—Rien qu'un ricochet. Conviendrez-vous que souvent celui qui a peur de mourir en se battant contre l'ennemi, cherche l'occasion de se faire donner une légère blessure dans un duel, afin de pouvoir passer le temps de la bataille tranquillement couché avec les bagages?

Tout à coup se fit entendre à six pas d'eux un sifflement aigu, et au même instant les deux officiers furent couverts de boue.

— Qu'est cela? s'écria Blestkin épouvanté.

— Rien, rien, seulement de la mitraille. Avouez encore que Sarjetzki devait nécessairement répondre à votre cartel avec mépris, et qu'il n'avait absolument pas besoin.....

— Ah! mon Dieu, je suis blessé!

— C'est une bagatelle. Vous avez la joue un peu égratignée et la moitié d'une oreille enlevée. Conviendrez-vous, dis-je, que Sarjetzki

n'avait absolument pas besoin de se battre avec vous pour prouver son courage; et que.....

— Au nom du ciel, Rosslawlew, j'avouerai tout ce que vous voudrez.....

— Voilà, je crois, Sareadjew qui vient. Maintenant vous pouvez vous retirer; seulement je vous engage à éviter autant que possible de vous trouver avec moi. Je dois vous l'avouer, vous me déplaisez fort. Adieu!

Rosslawlew lâcha la bride du cheval de Blestkin, qui partit au grand galop pour rejoindre la réserve.

— Eh! eh! dit Sarcadjew en s'approchant de Rosslawlew, qui est-ce qui se sauve avec tant de vitesse? On dirait en vérité que son cheval a des ailes.

— C'est Blestkin.

— Pas possible. Tu plaisantes. Il aurait été ici avec toi sans que tu l'aies tenu en laisse?

— Il était ici, mais sans le vouloir. Mais je te raconterai cela une autre fois. Maintenant aie la bonté de t'en aller d'ici avec tes tirailleurs le plus vite que tu pourras.

— Il en est bien temps. Nous sommes terriblement fondus. — Holà, tambour, le rappel!

— Avez-vous perdu beaucoup d'officiers?

— Plus de la moitié.

— Et ce jeune enseigne... Comment s'appelait-il?.... Avec une jolie figure..... Si modeste.....

— Sitzki?

— Précisément.

— Il est couché là-bas dans le taillis à côté de son frère.

— Mort! quel dommage!

— Espérons seulement, frère, que ceux qui restent s'en tireront sains et saufs. Quand une fois nous commencerons à nous retirer, les Français ne se le feront pas dire deux fois, et nous montreront joliment le chemin.

— Sois sans inquiétude. Sarjetzki fera une diversion avec son escadron et couvrira votre retraite...Vois-tu? le voilà déjà qui tombe sur les tirailleurs français.

—Je le vois bien. Mais vois-tu aussi, toi..., un peu plus loin à gauche?

— Que diantre! Ce ne serait pas de la cavalerie ennemie?

— Il y a toute apparence. Non, frère, Sarjetzki n'aura pas le temps de penser à moi. Il faudra que je me tire moi-même d'affaire.

Les tirailleurs répandus dans le taillis et dans la plaine se rassemblèrent autour du tambour,

et Sareadjew, en dépit du feu terrible que faisait l'ennemi, commandant comme à une parade, forma une petite colonne des quatre cents hommes environ qui lui restaient.

— Attention au commandement, dit-il ; que l'on marche en rang, que l'on garde le pas et surtout qu'on ne le presse pas.

Rosslawlew, qui marchait à la tête de la colonne qui se retirait, ne détournait pas les yeux de l'escadron de Sarjetzki.

— Maintenant, Sareadjew, dit-il à la fin, que le ciel protége notre ami. Vois seulement, vois. Voilà des cuirassiers français qui tombent sur lui. Mon Dieu! il y a deux ou même trois escadrons.

— Sois tranquille, frère, le combat ne va pas tarder à devenir plus égal. Un de ces escadrons fait une conversion à gauche et arrive à temps. Avancez, messieurs, nous sommes prêts à vous recevoir...—Écoutez tous, mes enfans, que personne ne tire sans ordre! Que les derniers rangs donnent leurs fusils chargés au premier; que l'on ne se presse pas, et attention au commandement.— Messieurs les officiers, je vous prie d'être attentifs. Formez le carré.

En moins d'une minute la petite colonne

avait formé un carré assez exact qui continua à se retirer lentement. Pendant ce temps la cavalerie ennemie s'approchait comme une nuée chargée de la foudre. Elle s'arrêta à cent-cinquante pas environ du carré. On entendit le commandement de l'officier français, et l'escadron tout entier de cuirassiers s'élança avec la rapidité d'un torrent sur la petite troupe d'intrépides guerriers russes.

— Attendez; nous allons vous faire notre compliment, dit Sareadjew. — Carré, halte! demi-tour à gauche. Premier peloton, feu!

Un épais nuage de fumée couvrit pendant une minute la cavalerie ennemie; mais cette première décharge ne parut pas y jeter beaucoup de désordre; quand la fumée se dissipa, elle n'était plus qu'à cinquante pas du carré.

— Troisième peloton, feu! dit Sareadjew; cinquième peloton, feu!—Je pense, continua-t-il, qu'ils en auront maintenant assez.

En effet, quand la fumée en se dissipant permit de distinguer les objets, Rosslawlew vit que l'escadron ennemi se retirait dans le plus grand désordre laissant plus de cinquante hommes et un grand nombre de chevaux morts sur la place.

— Voilà une affaire faite, dit Sareadjew; maintenant, en avant; front! Marche!

— Bravissimo! cria Rosslawlew, tu t'en es parfaitement tiré.

— Oui, mais pas complétement, interrompit le capitaine avec une inquiétude visible. Vois ce qui nous arrive là par derrière.

— Encore de la cavalerie.

— Non, malheureusement, ce n'est pas de la cavalerie... Que la foudre l'écrase! c'est de l'artillerie à cheval.—Camarades! Si un seul d'entre vous presse le pas, que Dieu lui soit en aide! Lentement... Messieurs les officiers!—Au pas!... Gauche, droite!... Une, deux!

Deux boulets de canon sifflèrent au dessus de la tête des soldats; le troisième tomba au milieu du carré.

— Au pas! cria Sareadjew; serrez les rangs! Premier rang, alignement!... Au pas!... Que dit-on là-bas? Attendez, je vous... —Halte!

Le carré fit halte. Encore quelques boulets tuèrent cinq ou six hommes du front de derrière, qui commençait visiblement à s'ébranler.

— Que personne ne bouge! cria Sareadjew d'une voix de tonnerre, sans quoi je vous tiendrai pendant deux heures sous les boulets.

Sous-officiers, en ligne!... En avant... Alignement! halte... Au pas! Marche!

—Écoute, Sareadjew, dit Rosslawlew à demi voix; il est tout simple que tu veuilles montrer ton intrépidité, et tu fais fort bien; mais marcher au pas, s'aligner, faire pour ainsi dire l'exercice sous les boulets d'une batterie ennemie..., je ne veux pas appeler cela de la fanfaronnade, car tu n'es point fanfaron; mais c'est un pédantisme inhumain.

— Va-t'en au diable, frère, avec tes tournures françaises. Je sais fort bien ce que je fais. On voit que tu es encore jeune. Quand le soldat est obligé de penser à garder le pas et à s'aligner, il n'a pas le temps de songer aux boulets de l'ennemi.

— Tu peux avoir raison; mais pourquoi les faire marcher si lentement?

— Tu voudrais peut-être que je commandasse le pas accéléré? Non, frère! Du pas accéléré au pas de course, il n'y a pas bien loin, et quand une fois ils auront commencé à courir, si la cavalerie tombe sur eux, l'officier peut se dispenser de commander. Mais regarde sur la gauche; il me semble que notre ami Sarjetzki fait la même manœuvre que nous.

En effet, Sarjetzki, attaqué par deux escadrons de cuirassiers, après une escarmouche assez vive, avait déjà commandé la retraite, quand une division tout entière de hulans russes vint à son secours. La cavalerie ennemie fut alors bientôt repoussée; mais au même instant Rosslawlew vit un officier russe tomber de cheval, mort ou blessé.

— Juste ciel! s'écria-t-il, c'est certainement Sarjetzki; précisément, voilà son cheval blanc.

— Eh, frère, interrompit Sareadjew, comme s'il n'y avait pas d'autre cheval blanc que le sien! Mais attends, où vas-tu donc?

Rosslawlew, sans l'écouter, piqua des deux, et courut à l'endroit où le combat de cavalerie avait lieu.

Comme Rosslawlew s'en approchait, l'ennemi, qui avait reçu du renfort, s'était rangé de nouveau en bataille, et entre les deux colonnes de cavalerie allaient et venaient des flanqueurs qui montraient leur adresse. Un chasseur à cheval français qui venait de renverser un hussard russe d'un coup de sabre, s'avança jusqu'à dix pas de Rosslawlew, et lui lâcha un coup de pistolet. Dans l'ardeur de sa course, Rosslawlew ne sentit qu'une légère douleur au bras gauche, et il

allait toujours, quand le premier officier qui le rencontra fut Sarjetzki.

— Grâce au ciel! tu vis, cria Rosslawlew; et dans le feu, j'avais cru voir...

— Oui, Wladimir, je suis encore en vie et ne suis pas même blessé; mais les Français ont envoyé mon lieutenant dans l'autre monde. Je le regrette : c'était un brave homme. Mais attends! qu'as-tu au bras? tu es blessé.

— Blessé! serait-il possible?

— Oui; et à ce qui paraît, ce n'est pas une plaisanterie; il faut te faire panser le plus tôt possible.

Un capitaine de hulans, s'approchant des hussards, dit :

— Un aide-de-camp arrive à l'instant, avec l'ordre de nous retirer derrière notre ligne.

— Eh! Trotschenko! cria Sarjetzki, sonne le rappel! Il paraît que les Français aussi sont fatigués du combat; leur ligne commence à s'éclaircir, et leur canonnade est tout-à-fait muette.

— De notre côté, cela est vrai, dit le hulan; mais écoutez comme elle est encore forte à l'aile gauche.

L'escadron de hussards se rallia à celui de

hulans, et, traversant le ruisseau sans être poursuivis par l'ennemi, arriva sur l'autre bord en même temps que Sareadjew, qui avait perdu encore quelques hommes. Sarjetzki remit alors le commandement au premier officier après lui, et conduisit Rosslawlew à l'ambulance établie à une demi-werste derrière notre réserve. A chaque pas ils rencontraient des blessés. Tous les chirurgiens étaient occupés. Après avoir attendu environ un quart d'heure à côté d'un feu allumé au milieu des chariots de bagages, Sarjetzki, qui commençait à perdre patience, s'écria :

— Mais que devient donc le chirurgien de notre escadron? Je crains fort que l'os ne soit fracassé.

— C'est ce que nous allons voir sur-le-champ, dit en s'approchant de lui un homme de moyenne taille, à la figure large et rubiconde, et aux yeux étincelans ; veuillez permettre...

— Il y a plus d'une demi-heure que nous vous attendons, dit Sarjetzki.

— J'y suis, mon cher monsieur, j'y suis. Eh! mon cher Wladimir Sergejewitsch, êtes-vous aussi blessé? Eh! vraiment, tout près du coude!... Attendez! que diable!..... de part en part!.....

voilà un fameux coup!... Gardez toujours votre habit ; nous découdrons la manche. Holà ! Schwalew, continua-t-il en s'adressant à son aide qui se tenait derrière lui l'appareil à la main, coupe la manche pendant que je prépare les instrumens.

— Comment! vous croyez donc qu'il sera nécessaire...? demanda Sarjetzki.

— Je ne puis rien vous dire encore, répondit le chirurgien en étalant ses instrumens. En attendant, je doute que cela puisse aller sans amputation. Mais soyez tranquille, j'ai pris mes instrumens neufs : c'est l'affaire d'une minute.

— Mais de par tous les diables, mon ami, s'écria Sarjetzki, quelle rage avez-vous de couper des bras et des jambes! Je suis sûr que vous en êtes à la demi-douzaine depuis ce matin.

— A la demi-douzaine! Non, monsieur, je vous demande pardon, reprit le chirurgien offensé ; un peu plus qu'une demi-douzaine. Schwalew, combien avons-nous amputé de bras aujourd'hui?

— Onze, monsieur.

— Tu mens, imbécile, il y avait douze bras et trois jambes. En tout, quinze opérations en un seul jour. Il faut convenir que voilà une ex-

cellente pratique! Maintenant, Wladimir Sergejewitsch, permettez...; mais soyez sans inquiétude, je ne veux que sonder votre blessure.

Après un silence d'une minute, pendant laquelle Sarjetzki ne détourna pas un instant les yeux de dessus son ami, le chirurgien déclara que, selon toute apparence, la balle n'avait pas fait de grands dégâts.

— Je vous félicite, Wladimir Sergejewitsch, dit-il, je pense que vous conserverez votre bras; mais si la balle avait porté une ligne plus bas, nous aurions été obligés de le couper; du reste, si vous vouliez encore, ce serait beaucoup plus court..., l'affaire d'un instant..., et aussi plus sûr.

—Mille grâces, Iwan Iwanowitsch, dit Rosslawlew en souriant; pour cette fois, je courrai le risque de ce qui en arrivera, et je garderai mon bras.

— Comme il vous plaira, seulement je vous conseille de quitter l'armée; votre blessure exigera en tous cas des soins assidus: et comme nous ne restons pas deux jours à la même place, il sera fort difficile de vous les rendre ici.

—En effet, dit Sarjetzki, crois-moi, va retrouver ta prétendue, et fais-toi guérir chez elle. Tu le vois, ma prédiction est accomplie. Tu parais

devant elle le bras en écharpe, et la croix de Saint-George à la boutonnière. Il faut convenir que tu es un heureux coquin!... Qu'est-ce que moi j'y aurais gagné, si j'avais été blessé? Devant qui me présenterais-je la manche décousue? devant qui ferais-je l'intéressant?... Serait-ce par hasard devant mes cousines et ma respectable tante? Quel plaisir!... Il paraît qu'à la fin l'aile gauche est aussi devenue raisonnable. Il était temps vraiment. Dans une demi-heure, on ne pourra plus voir à six pas devant soi.

La bataille était terminée, et notre arrière-garde occupa un bivouac à deux werstes en arrière. Le lendemain, Rosslawlew obtint un congé de son général; et, ayant pris des chevaux de poste à Wiasma, il arriva heureusement à Serpuchow. Là il fut obligé, malgré lui, de s'arrèter. L'état de sa blessure avait tellement empiré, qu'il ne put repartir qu'au bout de plusieurs jours; et enfin, le 26 août, jour de la célèbre bataille de Borodion, Rosslawlew changea pour la dernière fois de chevaux à trente werstes de Utjeschino.

—

XIII.

LA NOCE.

—

Le chemin de traverse, détrempé par la pluie, que Rosslawlew suivait avec son domestique, devenait plus mauvais à mesure qu'ils avançaient; et, quoiqu'ils n'eussent pour voiture qu'une légère chaise de poste, les chevaux fatigués pouvaient à peine les traîner. Le soleil était près de se coucher; ses derniers rayons, brillant dans un ciel pur, doraient les sommets des collines couvertes de champs de blé. Pas un nuage

ne se montrait dans le ciel, au-dessus de la tête, ou derrière nos voyageurs ; mais l'air était lourd ; on respirait difficilement, et devant eux de gros nuages noirs s'amoncelaient derrière un bois épais.

— Nous allons avoir un orage terrible, monseigneur, dit Jegor en regardant devant lui avec inquiétude. Examinez les nuages là-bas : l'un est plus effrayant que l'autre. Que tous les saints nous soient en aide !

— Ce n'est pas sans cause que le temps a été si lourd aujourd'hui, observa le postillon ; et puis les hirondelles volent bien bas. Nous aurons certainement un orage.

— Y a-t-il encore loin jusqu'à Utjeschino ? demanda Rosslawlew.

— Quinze werstes..., ou un peu plus.

— Rien que quinze werstes ! dit Jegor ; en ce cas, va toujours. Quinze werstes sont bientôt franchies.

— Je ne demanderais pas mieux que de me presser ; mais tu vois comme le chemin est mauvais. Aussi voilà huit jours entiers que la pluie tombe par seaux.

— Le chemin sera peut-être meilleur un peu plus loin.

— Tout au contraire. A trois werstes du village, il devient si boueux qu'il en est presque impraticable.

— N'y a-t-il pas d'autre route que celle-ci? demanda Rosslawlew.

— On dit qu'il y en a une qui passe par le bois. Si l'on rencontrait quelqu'un à qui l'on pût la demander, on pourrait l'essayer ; mais la nuit approche, et si nous nous égarions, nous ne serions pas en sûreté.

— Halte! s'écria Jegor. Je vois un homme à cheval près du bois. Allons de ce côté ; il est peut-être du pays.

Le postillon pressa ses chevaux, qui, au bout de quelques minutes, rejoignirent, non loin d'un bois épais de sapins, un cavalier qui suivait la lisière du bois, accompagné de deux levriers.

— Wladimir Sergejewitsch, voilà, je crois, le garde-chasse de Nicolas Stepanowitsch Ischorski. Précisément, c'est lui! —Holà! Schurlow! Bonsoir, mon ami.

Le garde-chasse arrêta son cheval, s'approcha de la voiture, et s'écria :

— Ne me trompé-je point? Ah! monsei-

gneur Wladimir Sergejewitsch, est-ce vraiment vous ?

—Que fais-tu ici, Archippowitsch ? demanda Jegor.

— Voici ce que je fais, répondit Schurlow en montrant du doigt deux lièvres qui pendaient au pommeau de sa selle.

— Dis-moi, mon ami, tout le monde se porte-t-il bien chez vous ? demanda Rosslawlew avec une inquiétude visible.

—Grâce au ciel, monseigneur, Praskovia Stepanowna et ses deux demoiselles sont en parfaite santé. Quant à notre maître, nous n'en avons point reçu de nouvelles. Il est entré dans la milice. Tous nos voisins sont dispersés. L'un est comme lui dans la milice, l'autre est allé dans ses terres éloignées. Le croiriez-vous, Wladimir Sergejewitsch ? notre cercle tout entier est pour ainsi dire parti. Et tout annonce que l'automne sera superbe. On ne vole pas pour un kopeck de gibier, et il n'y a personne pour chasser.

— Ecoute, frère, interrompit Jegor, où est le chemin de traverse qui passe par le bois ? On dit que le chemin par le village est épouvantable.

— Plus que je ne pourrais vous le dire. Il est meilleur par le bois; mais encore, il y a des endroits où il n'est presque pas possible d'avancer. On a de la boue jusqu'au timon. Je vais aller à côté de la voiture, et vous indiquer à quel endroit il faut détourner.

Le postillon fouetta les chevaux, et nos voyageurs poursuivirent lentement leur route.

— En vérité, monseigneur, continua Schurlow, nous ne pensions pas vous revoir de sitôt. Mais que vois-je! vous avez le bras en écharpe?

— Oui, je suis blessé.

— Dieu soit loué que ce ne soit qu'au bras. Mais on dit qu'à Smolensk il est tombé bien des têtes. Ah! monseigneur, il paraît que Dieu nous en veut! Dans quels tristes temps nous vivons! Combien n'avons-nous pas vu d'habitans de Smolensk passer par notre cercle! Les pauvres gens! ils sont complétement ruinés. Plus d'un propriétaire s'en va, avec sa femme et ses enfans, sans savoir de quel côté il se dirige. Aussi vrai qu'il y a un Dieu, le cœur saigne quand on voit tout cela. Et puis, quand après cela on voit passer des prisonniers, on aurait presque envie de les mettre en pièces, ces chiens! Ah!

monseigneur!... mais Praskowia Stepanowna!... que Dieu lui soit en aide!

— Que veux-tu dire par là?

— Hélas, monseigneur! il vaudrait mieux pour moi ne pas le dire, et pour vous ne pas l'entendre. Elle est, après tout, la propre sœur de notre maître? et savez-vous ce que l'on dit d'elle?... Les oreilles vous en tintent!... C'est une honte!

— Tu m'effraies; mais qu'y a-t-il donc?

— Vous rappelez-vous encore, monseigneur, qu'il y a deux mois je me suis démis le pied, le jour où, grâce à vous, nos chiens perdirent la piste, et le lièvre nous échappa? Ah! digne Wladimir Sergejewitsch, j'ai eu bien du chagrin ce jour-là! Je venais précisément de pousser le lièvre dans la plaine, quand vous..... Je vous demande mille pardons, mais les noms dont je vous ai appelé n'étaient pas des plus flatteurs.

— C'est bien, mon ami, c'est bien; mais il n'est pas question de cela maintenant.

— Or, voyez-vous, monseigneur, j'ai été près d'un mois entier à ne pas pouvoir faire usage de ce pied, tout fracturé. On parlait des Français, de la guerre; tout à coup j'apprends que

l'on a amené un Français prisonnier dans le village, chez Praskowia Stepanowna. Il était malade..., on ne pouvait donc pas le laisser aller avec les autres prisonniers! Ne dirait-on pas qu'il n'y a point de prison dans notre ville?

— Ah! c'est ce colonel...

— Qui diable sait si c'est un colonel ou non, officiers et soldats vivent si familièrement ensemble; leurs habits sont unis, comment distinguer d'après cela un caporal d'un général?... Tout cela n'aurait été rien si on l'avait laissé dans le village, ou si on l'avait logé à l'office ou dans une salle de bains; mais, je frémis en le répétant, croiriez-vous qu'il s'est établi dans le château même, et qu'il a pris possession de l'aile tout entière qu'habitait autrefois le défunt mari de Praskowia Stepanowna? Il serait dix fois colonel, que c'est toujours au fond un Français; monseigneur, il a bu de notre sang. Est-il donc convenable qu'une noble dame russe ait des relations de ce genre avec lui?

— Ecoute, Schurlow, Dieu lui-même veut que nous compatissions à un ennemi sans défense, surtout quand il est malade...

— Oui, mais il y a long-temps qu'il a recouvré la santé, monseigneur, et vous devriez voir

comme il est engraissé, comme il est devenu rond... On dirait le bœuf gras! Mais tout cela ne serait encore rien : que me fait à moi sa graisse? Mais au diable; je dis, moi, qu'un cordonnier ne doit se mêler que de chaussures. Quelle honte pour nous!... En vérité, il fait tout comme s'il était notre maître.

— Comment cela?

— Oui comment? Ne parcourt-il pas le château d'appartement en appartement, comme si tout cela lui appartenait? ne fume-t-il pas dans cette même pipe d'écume de mer que feu notre maître aimait tant? On a beau faire ce qu'on peut pour lui plaire, il se donne des airs avec les gens comme s'ils étaient à lui. Et quand il va se promener dans le jardin avec madame... Dieu tout-puissant, comme il se rengorge! comme il lève la tête!... Le diable y perdrait patience! Je suis déjà vieux; mais, toutes les fois que je le rencontre, le sang me bout dans les veines... Qui sait combien de fidèles il a déjà tués? et une dame russe le porte sur les mains!

— Sois tranquille, Schurlow; puisqu'il est rétabli, il faudra bien qu'on se décide à le renvoyer à la ville. Moi-même j'en dirai un mot.

— Faites, monseigneur; sans quoi, voyez-

vous, tout cela finira mal. Les paysans, dans le village, murmurent déjà, et se disent : Qu'est-ce que cela signifie? Notre maîtresse trahirait-elle par hasard le pays, puisqu'elle loge et traite si bien ses plus grands ennemis? Ils sont devenus en dernier lieu si bruyans, que l'intendant ne savait plus que devenir, dans son inquiétude. Le curé Wassilji a eu la plus grande peine à les empêcher d'en venir à des voies de fait contre lui. Depuis ce temps, à la vérité, le Français ne se fait plus voir sur la route, et madame est devenue bien affable pour le père Wassilji. Il y a des semaines où il va jusqu'à cinq fois au château. Oui, monseigneur, ce n'est pas pour rien. Savez-vous ce que l'on en dit?... Je frémis en le répétant.

— Eh bien, qu'est-ce que l'on dit?

— On dit, continua Schurlow à voix basse, que notre vieille maîtresse épousera ce Français.

— C'est absurde!

— Il est possible que ce soit absurde, mais on ne saurait fermer la bouche aux paysans; et vous direz ce qu'il vous plaira, mais cela en a toute l'apparence. Pelageja Nikolajewna, votre

prétendue, a été, il n'y a pas long-temps, terriblement malade, la pauvre demoiselle!

— Qu'est-ce que tu dis?

— Oui, monseigneur, ce n'était pas une plaisanterie; mais on assure qu'elle va maintenant beaucoup mieux et qu'elle est redevenue plus gaie. Olga Nikolajewna, à ce que l'on dit, n'aime pas le Français; d'après cela, sur qui pouvait-il avoir des vues, si ce n'est sur la vieille dame? Et l'on m'a assuré qu'elle ne le quitte pas plus que son ombre et elle crache le français comme de l'eau. Du matin jusqu'au soir on n'entend dire au château que moussié et moussié, madam et madam, et les sifflemens et les grasciemens ne finissent pas. Vous me direz ce que vous voudrez, mais tout cela ne présage rien de bon. Le diable est bien puissant, monseigneur, et un péché est bientôt commis. D'ailleurs j'ai vu bien des Français de toutes les espèces; mais je leur ai toujours vu un air étique; ils paraissent avoir à peine le souffle; mais celui-ci, quel homme!... C'est bien certainement un Français, et pourtant, monseigneur, à parler franchement il vaut un Russe. Vous riez, Wladimir Sergejewitsch? mais prenez bien garde que vous ne soyez tous en définitive obligés de pleurer.

— Sois tranquille, Schurlow ; tu ne sais pas pourquoi Praskovia Stepanowna fait tant d'amitiés à ce Français. C'est une ancienne connaissance.

— En vérité !... Alors c'est autre chose. Il vaudrait pourtant mieux qu'on l'envoyât au dépôt. Ce n'est pas le moment de recevoir de pareilles connaissances, Wladimir Sergejewitsch ! Vous savez le proverbe. Il faut servir son maître avant de servir Dieu ! Et comment pouvons-nous en ce moment mieux servir notre empereur qu'en contribuant à exterminer cette plaie étrangère ? Mais voici le chemin que vous devez prendre, Wladimir Sergejewitsch, continua le vieux chasseur en arrêtant son cheval. Suivez ce taillis jusqu'à ce que vous arriviez au chemin creux. Tenez toujours la droite jusque-là ; puis vous prendrez à gauche ; aussitôt que vous serez près de la croix de bois... vous savez là-bas, dans le bois de sapins...

— Qui ne connaît pas cette croix ? dit Jegor. Tu veux dire sans doute celle au pied de laquelle on a enterré l'administrateur Terentjitsch, qui, du temps de Pugatschew, fut tué par les cosaques ?

— Précisément.

— Ah ! frère; c'est un vilain endroit que celui-là ! Il y a des gens qui assurent y avoir vu brûler la nuit une lampe et le mort assis auprès.

— J'en ai aussi entendu parler, mais je n'y ai jamais cru..... Et quand vous serez arrivés près de la croix, vous suivrez le bois encore pendant une verste et demie, et vous en sortirez alors près du cimetière. Mais c'est là qu'il y a un terrain marécageux épouvantable. Prenez par conséquent de préférence à droite. Par le champ, le chemin à la vérité vous secouera un peu, mais du moins vous n'enfoncerez pas. Adieu donc, Wladimir Sergejewitsch, portez-vous bien.

— Mais où vas-tu donc ainsi, Schurlow ?

— Je passe la nuit non loin d'ici, chez un de mes amis, dans le jardin aux abeilles. Je voudrais bien battre un peu le bois demain de ce côté. On prétend y avoir vu avant hier un loup. Adieu, monseigneur, bon voyage. Mais hâtez-vous, pour ne pas être surpris par l'orage... Voyez quels gros nuages se rassemblent au midi !

Le ciel était en effet tout couvert de ce côté d'épais orages nuageux ; quelques éclairs le

sillonnaient de temps en temps, et, quoique le tonnerre ne grondât encore que faiblement et à une grande distance, les feuilles des arbres s'agitaient pourtant, et l'air devenait de plus en plus lourd. Schurlow retourna alors la bride de son cheval, appelá à lui ses chiens et repartit au grand galop, tandis que nos voyageurs pénétrèrent dans l'étroit sentier qui s'enfonçait dans le bois. A chaque pas qu'ils faisaient, la nuit devenait plus obscure, le silence de la tombe régnait autour d'eux. Pendant quelques minutes rien ne troubla le calme solennel de la nuit; les voyageurs ne disaient rien, et la voiture roulait sans bruit sur le chemin détrempé; seulement de temps en temps on entendait les pieds des chevaux écraser des feuilles ou des branches mortes, ou bien le léger pas d'un lièvre qui traversait le sentier.

— Quelle terrible nuit! dit enfin Jegor. Je prie Dieu, monseigneur, qu'il nous fasse faire un bon voyage. Je ne sais ce que vous en pensez, mais quant à moi, je commence à avoir peur. Si nous allions nous égarer.

Rosslawlew ne répondit rien.

— Je ne puis pas souffrir les forêts, continua Jegor à demi-voix, et en regardant autour

de lui avec inquiétude; avant que l'on s'en doute, on se trouve tout à coup on ne sait où. En plein jour on ne verrait pas le bout de son nez, et maintenant... il n'y a pas une étoile dans le ciel... quelle obscurité!

En effet, de quelque côté qu'il se tournât, ce n'était qu'un mur de noirs sapins entremêlés de loin à loin d'un bouleau élancé qui élevait son tronc blanc, comme un mort enveloppé d'un linceul. Il s'arrêta quelques minutes encore; la dernière lueur du crépuscule se dissipa sous les sombres nuages dont l'horizon était chargé, et les ténèbres devinrent complètes. Le postillon descendit de son siége pour marcher à côté des chevaux, qui, dressant les oreilles, voulaient à peine avancer. Pendant plus d'une heure la voiture alla au pas; Rosslawlew gardait le silence, mais Jegor, pour se donner du courage, se mit à siffler un air et à presser les chevaux.

— Allons, dit-il enfin au postillon, pourquoi perds-tu ainsi ton temps? remets-toi à ta place et va.

— Oui, va; c'est bientôt dit! Et si je te versais? Tu vois comme il fait noir.

— Chante donc, c'est du moins plus gai.

— Si tu aimes tant la musique, chante toi-même.

— Et pourquoi ne veux-tu pas chanter, toi ?

— J'en ai grande envie vraiment ! je voudrais d'abord que le bon Dieu nous tirât d'ici. Qui sait seulement si nous sommes dans la bonne route ?

— Voilà, il faut en convenir, un fameux postillon, qui ne sait pas le chemin. Prends garde à toi, frère, car je te préviens que si tu nous égares, tu t'en repentiras.

— En vérité ! Mais tu ferais mieux de garder tes menaces pour un homme riche ; il finirait par te donner de l'argent, au lieu que de chez moi il n'y a rien à tirer. Je vous avais dit d'avance que je ne connaissais pas cette route de traverse.

— Nous sommes-nous réellement égarés? demanda Rosslawlew.

— Soyez tranquille, monseigneur, Dieu est bon, nous sortirons bien du bois. Le seul inconvénient est que nous soyons surpris par l'orage. Il commence déjà à tomber quelques gouttes d'eau.

La pluie se faisait entendre dans les arbres,

dont les cimes se pliaient ; le vent mugissait, et tout à coup le ciel parut comme en feu.

— Que le Seigneur Dieu nous soit en aide, dit Jegor en se signant ; quel terrible éclair !

Un coup de tonnerre plus terrible encore ébranla la forêt, sur laquelle des torrens de pluie et des tourbillons de vent fondirent à la fois. Les pins élevés se courbèrent comme de faibles roseaux, leurs branches se brisèrent avec éclat ; le bruit sourd de la pluie et les longs gémissemens de la tempête se perdaient dans le roulement du tonnerre qui ne cessait pas un instant. Les voyageurs avançaient lentement à la lueur des éclairs qui leur montraient le chemin.

— Arrête, dit le postillon à Jegor. N'est-ce pas un ravin que je vois là-bas ? Retiens un peu les chevaux, frère, pendant que je vais voir ce que c'est.

Il avança de quelques pas dans l'épaisseur du taillis, puis il s'écria tout à coup.

— Précisément ! c'est un ravin !

— Vois donc, Jegor, dit Rosslawlew, il me semble à la lueur de l'éclair avoir reconnu de ce côté la croix de bois. C'est sans doute le tom-

beau de Terentjitsch... Regarde, là, derrière cet arbre.

— Je vois, monseigneur, je vois, dit Jegor d'une voix que la frayeur rendait tremblante; mais vous, ne voyez-vous pas aussi quelque chose?

— Quoi donc?

— Regardez donc bien, regardez... là, devant nous!... mon Dieu, ayez pitié de nous pauvres pécheurs.

Un nouvel éclair ayant encore illuminé la croix, Rosslawlew crut voir une personne vêtue de blanc qui était assise sur le tombeau et qui remuait la tête.

— Qu'est-ce que cela peut vouloir dire? s'écria-t-il en sautant de la voiture. Il faut pourtant que je m'en rapproche.

— Quoi! vous voudriez! Au nom du Seigneur! s'écria Jegor en saisissant son maître par le bras. Ne voyez-vous pas que c'est le mort lui-même dans son linceul?

Pendant ce court entretien tout était redevenu tranquille. La pluie et le vent avaient cessé. Ce calme effrayant dura plus d'une demi-minute; puis tout à coup un éclair d'une vivacité extraordinaire fendit les nuages et passa par

dessus la tête des voyageurs. Rosslawlew et Jegor, saisis par l'éclat du tonnerre qui le suivit, eurent de la peine à se tenir sur leurs jambes et les chevaux tombèrent à genoux. A vingt pas d'eux, en face de la croix, un pin commença à fumer, mille zig-zags de feu coururent le long de ses branches, puis la flamme s'éleva brillante, et une vive clarté se répandit sur tout le paysage.

La pluie recommença, et le vent gémit de nouveau dans les arbres. Rosslawlew s'était approché de la croix sans égard pour les prières de son domestique. Il n'y trouva personne, seulement un son ressemblant un peu au rire d'une personne se fit entendre dans l'éloignement et se perdit dans les soupirs du vent. Quand il revint auprès de la voiture, il trouva le postillon à côté des chevaux qui tremblaient, haletaient et se tenaient de peur l'un contre l'autre.

— Qu'allez-vous faire, monseigneur? demanda le postillon, les chevaux sont devenus terriblement ombrageux; voyez comme ces pauvres bêtes tremblent. Ne vaut-il pas mieux que nous restions ici? nous courrions risque sans cela qu'ils ne prissent le mors aux dents et ne nous

entraînassent dans la forêt où ils nous briseraient les os comme du verre.

— Je veux bien attendre, dit Rosslawlew. Il paraît que l'orage s'apaise.

— Eh bien, monseigneur, demanda Jegor, avez-vous réellement été au tombeau?

— Je n'y ai vu personne.

— Mais au nom du ciel, ne l'avez-vous donc pas vu ?

— Nous l'avons cru voir, et peut-être... mais dans un si terrible orage... au milieu du bois... non! nous aurons certainement pris le tronc d'un bouleau pour un homme.

Jegor secoua la tête d'un air significatif, et ne répondit pas une syllabe. L'orage dura plus d'une demi-heure; enfin le calme se rétablit; les éclairs continuèrent seulement en avant des voyageurs; mais d'autres nuages se rassemblaient encore. Rosslawlew continua sa route. Le sentier étroit et sinueux qui, même le jour, était difficile à suivre en voiture, les forçait à s'arrêter presque à chaque pas. Les roues frôlaient à chaque instant les arbres, le harnais se rompit, et le postillon commençait à murmurer tout haut, disant que le chemin d'Utjeschino n'était point un relais de poste, et qu'il se garderait bien une

autre fois d'y conduire un voyageur pour le prix ordinaire; et la promesse même d'un rouble pour boire ne le consola que quand il se vit enfin sain et sauf hors du bois.

— N'est-ce pas là l'église du cimetière? demanda Rosslawlew en indiquant un édifice blanc que la lueur d'un éclair lui avait permis de reconnaître distinctement parmi les arbres.

— Et derrière, sur la gauche, doit être le village, interrompit Jegor. Tout le monde dort sans doute déjà. Je n'aperçois pas une seule lumière. Il est tard, je pense, monseigneur.

Rosslawlew tira sa montre et la fit sonner. Il était onze heures trois quarts.

— Il n'y a pas de doute que tout le monde est couché au château. Ne vaudrait-il pas mieux, monseigneur, descendre chez Nicolas Stepanowitsch?

— Non, on est peut-être encore debout. — Eh! postillon, va vite; je te donne encore un rouble pour boire.

Le postillon fouetta ses chevaux; mais le chemin était si mauvais qu'il leur fut impossible d'avancer. Nos voyageurs arrivèrent pourtant enfin au cimetière. Quand le postillon arriva près de la touffe d'arbres qui entourait l'église

de trois côtés, il oublia la recommandation du vieux chasseur, et ne quitta pas la route; les roues enfoncèrent dans la boue jusqu'au moyeu, et les chevaux ne voulurent pas faire un pas de plus, en dépit des coups et des cris. Après que le postillon se fut en vain fatigué pendant un quart d'heure, il déclara positivement que sans chevaux de renfort, il ne sortirait jamais de là.

—Il faudra bien s'y décider, monseigneur, dit Jegor; restez ici pendant que j'irai chercher du secours.

—Cours au moulin; il n'est qu'à quelques pas d'ici.

—C'est vrai, il est habité par le meunier Archipp et sa famille.—Attendez, je vous en prie, monseigneur; en un instant je serai de retour.

En Russie, presque tous les villages ont leurs traditions de sorciers, de revenans et de spectres; et quiconque a passé son enfance à la campagne, ne peut manquer d'avoir entendu dire à sa nourrice, à sa bonne ou à son vieux domestique, combien il est terrible de passer la nuit devant un cimetière, surtout quand il s'y trouve une église. Le paysan russe, dès qu'il a endossé l'uniforme, brave la mort que vomit une batterie

ennemie, et quand il n'est point soldat, il court par pure témérité sur la glace lorsqu'elle craque sous ses pieds; mais pour rien au monde il ne passerait de son plein gré, la nuit, devant un cimetière. Il ne faut pas s'étonner, d'après cela, si le postillon, qui était resté seul avec un voyageur très-peu communicatif, ne regardait qu'avec un grand battement de cœur ce terrible cimetière qui était situé à moins de cinquante pas de la route.

Rosslawlew ne comprenait pas lui même ce qui se passait dans son âme. Il ne pouvait penser sans ravissement à son bonheur, et pourtant une certaine inquiétude inexplicable lui serrait le cœur. Il brûlait d'impatience de presser sa Pauline dans ses bras, et pourtant il se réjouissait presque des retards perpétuels qui éloignaient l'instant de son bonheur, bonheur qui, peu de jours auparavant, assis au feu de bivouac, ne se présentait à ses espérances que dans un vague lointain. Nous nous livrons facilement à l'espoir, nous croyons aveuglément à toutes les promesses, et quand vient le moment de jouir de la félicité à laquelle nous avons aspiré, les craintes et les doutes troublent presque toujours notre joie. N'est-ce pas peut-

être ces doutes sur la stabilité du bonheur sur la terre, que nous appelons pressentimens, quand par hasard ils viennent à se vérifier? Car s'ils ne se vérifient pas, nous oublions bien vite qu'ils aient pénétré un moment dans notre cœur. Rosslawlew, absorbé dans ses réflexions, ne remarqua pas que le postillon demeurait déjà depuis quelques minutes immobile, les yeux attachés sur le cimetière, et tremblant de tous ses membres.

—Ah! monseigneur, monseigneur, dit-il enfin d'une voix altérée, qu'est-ce que j'aperçois là?

—Mais qu'as-tu donc, mon ami? demanda Rosslawlew.

—N'entendez-vous donc rien, monseigneur? Ah! tous les bons esprits louent le Seigneur!

—Tais-toi donc!... Mais en effet!... Un chant d'église.... Mais où chante-t-on donc?

—Où donc, si ce n'est dans le cimetière? Là, encore!... Que Dieu nous soit en aide!... Ah! monseigneur, cela n'est pas naturel.

—C'est peut-être un enterrement.

—Enterre-t-on la nuit, monseigneur?

—Cela est vraiment extraordinaire. Reste auprès des chevaux, dit Rosslawlew en sautant

de la voiture, et en prenant son sabre sous le bras.

—Ah! mon bon, mon excellent seigneur! Comment voulez-vous que je reste seul ici?

—Sois tranquille, mon ami, les morts ne traversent pas la route, dit Rosslawlew en souriant.

—Voyez donc, monseigneur, s'écria le postillon, voyez donc. Voilà une lumière à la fenêtre. Saint, saint est notre Dieu!... Ah! saints du paradis!... Je frissonne!... Mais où diable court-t-il donc? ajouta-t-il en regardant aller Rosslawlew; attends, il s'en repentira... le téméraire!... Il ne songe pas seulement à faire sa prière.

Rosslawlew grimpa par dessus le treillage dont le cimetière était enclos. Comme il se frayait péniblement un chemin à travers les tombes, il n'entendait plus chanter; mais il voyait distinctement que l'église était éclairée. Il crut même voir un objet noir arrêté dans un coin du cimetière, et il entendit un bruit comme de chevaux qui piaffaient. Afin de pouvoir jeter un regard dans l'intérieur de l'église, il était obligé de monter un escalier petit et étroit placé dans le vestibule. A peine eut-il posé le pied

sur la première marche, qu'une personne qu'il ne voyait pas lui cria de dessous ses pieds, d'une voix rauque :

—Va plus doucement, toi; on ne foule pas les personnes vivantes aux pieds, et je ne suis pas encore morte.

Rosslawlew fit involontairement deux pas en arrière, et mit la main à son sabre; mais au même instant, à la lueur d'un éclair, il vit une femme assise sur l'escalier. Elle était vêtue d'un sarafan bleu, et ses cheveux retombaient sur ses épaules. Elle grinçait des dents, et ses yeux étincelaient d'une manière effrayante.

—Est-ce toi, Fedora? dit Rosslawlew en la reconnaissant; que fais-tu ici?

—Est-il nécessaire que je le dise? Je suis venue pour l'enterrement.

—Pour quel enterrement?

—Tu n'as qu'à regarder par la fenêtre, tu le verras toi-même. Ah!... entends-tu? on chante : *Laisse reposer les morts auprès des saints.*

—Oui, on chante en effet; mais ce n'est pas là un chant funèbre..., au contraire.... il me paraît....

Rosslawlew ne peut achever; une terreur involontaire s'empare de lui. Il ne se trompe

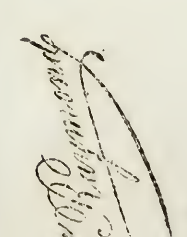
point.... Des sons et des paroles qui ne lui permettent pas de douter, pénètrent jusqu'à son oreille.

— Mon Dieu! s'écria-t-il; c'est un mariage.... dans le cimetière.... à minuit!... Schurlow a donc eu raison... L'infortunée! quelle folie est la sienne!

— Chut! paix! interrompit l'insensée; ne crie pas si fort! Tu troubles leurs chants! Là! les entends-tu qui commencent l'hymne de la mort!... Mais attends! Où vas-tu? (Elle saisit Rosslawlew par le bras.) Restons ici; quand on apportera le corps, nous le suivrons jusqu'au tombeau.

Rosslawlew, que la pauvre Fedora ne quittait pas, courut dans le vestibule, et se plaça près de la première fenêtre. L'intérieur de l'église était faiblement éclairé par quelques bougies placées dans les lustres. A un endroit élevé, devant le pupître de l'Évangile, se tenait un ecclésiastique avec tous ses ornemens; à côté de lui étaient les mariés, chacun avec une couronne sur la tête; et un peu plus loin, près de la fenêtre, deux femmes couvertes de manteaux, l'une desquelles paraissait verser d'abondantes larmes. Rosslawlew, qui ne voyait que le dos

de tous ces personnages, ne pouvait les reconnaître, mais il ne douta pas que les femmes ne fussent Pauline et Olga. Le marié, qui portait un uniforme étranger, était évidemment le colonel français prisonnier; mais quelle était la mariée?... Ce ne pouvait pas être la dame de Lidin... Cette taille élevée, ces beaux cheveux flottant sur les épaules!... Juste ciel!... Serait-ce Olga?... Cependant l'ecclésiastique prend les deux mariés par la main pour leur faire faire le tour du pupître... Ils marchent... Les voilà parvenus à la porte du milieu..., ils s'arrêtent..., ils ont fait le tour.... La lumière de la lampe qui éclaire le visage du Sauveur, tombe directement sur les traits de la mariée.... Dieu tout-puissant!... c'est Pauline! En ce moment, un éclair d'une vivacité extraordinaire enflamme tout l'horizon; un coup de tonnerre terrible ébranle l'église; mais Rosslawlew ne voit, n'entend plus rien; son cœur est pétrifié; il ne respire plus; son sang s'arrête dans ses veines. Il s'élance comme un insensé vers la porte de l'église; elle est fermée. Grinçant des dents, et dans un véritable accès de rage, il saisit le marteau de fer; mais son agitation détache l'appareil de sa blessure, le sang en échappe par tor-



rens, et il tombe par terre sans connaissance. La cérémonie du mariage étant terminée, les portes de l'église s'ouvrirent. Devant le jeune couple marchait l'ecclésiastique, accompagné du sacristain qui portait la lanterne. Il avait déjà levé le pied pour traverser le seuil, quand tout à coup il recula avec un grand cri... A la porte était couché un homme baigné dans son sang; à sa tête était assise la folle Fedora.

—Au nom du ciel! qu'est-ce que cela veut dire? dit le prêtre. Eh! Philippe! éclaire-nous donc.... Mon Dieu! continua-t-il, un officier russe!

— Et tout couvert de sang! s'écria Pauline.

—Qu'y a-t-il là de si extraordinaire? dit Fedora en jetant un regard foudroyant sur Pauline; ne crains rien; passe par dessus. Cela ne doit pas t'intéresser beaucoup. Ce n'est que du sang russe.

Le sacristain se pencha vers la terre, et éclaira de sa lanterne le pâle visage de Rosslawlew.

—Juste ciel!... Rosslawlew!... s'écria Olga.

—Rosslawlew! répéta Pauline avec un accent terrible; vit-il encore?

—Non, il est mort, interrompit la folle. Je vous invite à son enterrement.

Et le rire sauvage qu'elle poussa étouffa le cri de douleur et de désespoir de l'infortunée Pauline.

—

XIV.

LE VOYAGE A MOSCOU.

—

Le matin, vers six heures, une jeune fille était assise à côté du lit placé dans une chambre vaste et bien éclairée, dans lequel était couché Rosslawlew, qui n'avait pas encore repris ses sens. Les traits pâles de cette jeune personne exprimaient une douleur excessive. A côté d'elle se tenait le médecin d'Ischorski, que nos lecteurs connaissent déjà. Il avait la main du malade dans la sienne, et fixait attentivement les yeux

sur son visage inanimé. A la porte de la chambre, Jegor cherchait à lire dans les yeux du médecin ce qu'il pensait de l'état de son maître.

—Dieu soit loué, dit enfin Sergei Iwanowitsch, le pouls se ranime un peu; le visage se colore; dans quelques minutes, il reprendra connaissance.

—Mais croyez-vous, demanda la jeune fille avec l'accent de l'inquiétude, que cette syncope n'aura pas de suites dangereuses?

—Je ne puis encore rien décider, Olga Nikolajewna! Si l'hémorrhagie seule en avait été la cause, il suffirait de quelques jours de repos.... Mais voilà qu'il revient à lui.

— Je ne puis rester plus long-temps ici, dit Olga en se levant; mais faites-le-moi dire tout de suite si son état empirait.... L'infortuné!

Elle se couvrit le visage de ses mains, et sortit précipitamment de la chambre.

—Reste auprès de ton maître, dit le docteur à Jegor, je vais à la pharmacie préparer une potion fortifiante.

Rosslawlew ouvrit les yeux, se souleva un peu dans son lit, et regarda autour de lui d'un air étonné.

— Où suis-je? demanda-t-il à voix basse. Qu'est-ce que cela veut dire?

— Vous êtes dans la maison de Nicolas Stepanowitsch, monseigneur, répondit Jegor en s'approchant du lit.

—De quel Nicolas Stepanowitsch?

—Ischorski, monseigneur.

—Ischorski! répéta Rosslawlew; ah! oui; je sais!... Ischorski!... Mais pourquoi donc sommes-nous ici?.... Quand sommes-nous arrivés?... Je ne me rappelle plus.... Attendez un peu.... Hier il me semble que je me suis endormi dans la voiture!... Oui, précisément!... l'orage.... le cimetière.... Fedora la folle!... Mon Dieu!.... Le mariage!... Hélas! Jegor! Quel rêve terrible j'ai fait!

Jegor jeta un regard de compassion sur son maître, et dit tristement en secouant la tête :

—Pourquoi parler de cela, monseigneur? Tranquillisez-vous. Vous n'êtes pas très-bien portant.

—Qui? moi? Oui! Je sens en effet une certaine faiblesse.... Mais avec tout cela, il m'est impossible de me rappeler pourquoi nous sommes ici, et pas là!... Attends pourtant... Les chevaux sont restés embourbés, ce me semble....

Tu es allé chercher du secours..., Oui, oui, je n'ai pas rêvé cela... Puis tout à coup nous nous sommes trouvés ici. Mais pourquoi ne parles-tu pas?

— Vous voyez bien, monseigneur, vous vous moquez toujours de nous. Nous sommes des sots quand nous croyons au pouvoir du démon; mais si vous n'étiez pas allé vous-même dans le cimetière...

— Comment! s'écria Rosslawlew; j'ai donc réellement été dans le cimetière?... Je ne l'ai donc pas rêvé?... Eh bien! quoi? Parle donc, parle! continua-t-il en sautant au bas du lit. Ses joues si pâles devinrent comme du feu; ses yeux étincelaient; il paraissait avoir conservé toutes ses forces.

— Tranquillisez-vous, monseigneur! dit Jegor; asseyez-vous! Je vous raconterai tout.

— Tout?

— Oui, monseigneur, tout ce que je sais. Hier au soir nos chevaux restèrent embourbés précisément en face du cimetière; la voiture y était tellement enfoncée que les roues ne semblaient plus tourner. Alors je suis allé au moulin chercher du secours. Mais vous êtes demeuré avec le postillon sur la route.

— Oui, c'est juste : continue.

— Je suis arrivé au moulin. Ah! comme il m'a fallu frapper. Personne ne voulait se lever. Archipp avait sans doute en soupant bu un peu trop de braga. Je me disposais déjà à briser une fenêtre, lorsque enfin, grâce au ciel, on m'ouvrit. Une demi-heure s'écoula avant que je leur eusse dit ce que je voulais, avant qu'on allumât du feu et qu'Archipp et ses gens se fussent habillés. Archipp alluma une lanterne et nous nous mîmes en route; nous étions quatre. Nous arivâmes et nous trouvâmes la voiture à l'endroit où je l'avais laissée, mais de vous ni de postillon, pas plus que sur la main. Qu'est-ce que cela peut vouloir dire? Nous commençons à crier; voilà qu'un objet sort de derrière un buisson... C'était le postillon, pâle comme la mort et tremblant comme s'il avait eu la fièvre. Qu'as-tu, frère? lui demandai-je; où est mon maître? Il reprit alors courage et voulut me raconter ce qui était arrivé; mais sa frayeur avait été si grande qu'il ne savait plus du tout ce qu'il disait. Nous finîmes pourtant par comprendre que les morts avaient chanté vêpres dans le cimetière, que vous étiez allé pour les écouter, que tout à coup on avait crié

et ri près de l'église, qu'un grand bruit s'en était suivi, que l'on avait entendu des roulemens, des sifflemens, des cris, le tout entremêlé de pas de chevaux. Un mort tout habillé de blanc avait passé par dessus l'enclos de treillage et avait chanté à pleine voix : « Laisse reposer » les âmes près des saints ! » Qu'il avait couru droit à la voiture. Le postillon ajouta que, prévoyant quelque grand malheur, il s'était réfugié derrière le buisson, s'était couché par terre et jusqu'à notre arrivée n'avait fait que prier. Après cela, monseigneur, pourquoi vous le tairais-je ? Les cheveux nous en dressèrent à tous sur la tête. Que pouvions-nous faire ? Aller vous chercher dans le cimetière ? Quand je suis quatrième je ne crains pas le diable en personne ; mais il n'y eut pas moyen de faire avancer Archipp, et ses garçons avaient perdu tout courage. J'étais sur le point d'y entrer tout seul quand tout à coup nous entendons quelqu'un s'approcher de nous à cheval. Je regarde ; c'est Iwan Peters, le domestique de Praskovia Stepanowna. Il me dit que vous étiez ici, que l'on vous avait trouvé près de l'église du cimetière et que vous étiez sans connaissance. Il me fut impossible de tirer de lui comment et par qui vous aviez été ainsi trouvé.

C'est là, monseigneur, tout ce que je sais.

Pendant ce récit, Rosslawlew avait changé plusieurs fois de couleur.

— Ainsi donc, dit-il, ainsi donc... Il n'y a pas de doute... Tout ce que j'ai vu...

— Et qu'avez-vous donc vu, monseigneur? demanda Jegor d'un ton curieux.

— J'ai vu ma prétendue...

— Votre prétendue? Dans l'église du cimetière? A minuit? Au nom de Dieu, monseigneur, à quoi pensez-vous? C'était un effet de votre imagination.

— Elle avait une couronne de fleurs sur la tête; elle était devant le pupître de l'évangile.

— Que le Seigneur ait pitié de vous! Ce n'était qu'une illusion diabolique.

— Ah! Jegor, si réellement un malin esprit...

— Pouvez-vous en douter? Satan est bien rusé, monseigneur; il a déjà fait tourner la tête à plus d'un. Réfléchissez-y bien. Comment était-il possible que vous vissiez Pelageja Nicolajewna dans le cimetière quand elle est malade au lit?

— Que dis-tu? D'où sais-tu cela?

— Il n'y a qu'un moment que sa sœur a consulté le médecin pour elle.

— Olga serait ici? Où est-elle?

— Elle est retournée chez sa mère. Elle est restée toute la nuit au chevet de votre lit; et comme elle a pleuré! Bon Dieu!... Où peut-elle avoir pris tant de larmes? Elle a laissé une lettre pour vous.

— Une lettre! donne, donne!

Jegor prit sur la table une lettre cachetée et la remit à son maître.

— Elle est de Pauline! s'écria Rosslawlew en brisant le cachet, il déplia la lettre d'une main tremblante. Une sueur froide couvrit son front; il fut long-temps avant de pouvoir lire les mots qu'il avait devant les yeux. Les lignes semblaient danser, les lettres n'étaient point à leur place; enfin pourtant, avec de grands efforts, il parvint à déchiffrer ce qui suit :

« Vous devez me haïr... que dis-je? Je ne suis
» pas digne de votre haine; ce sentiment est
» trop près de l'amour. Vous devez au contraire
» me mépriser, je vous en ai donné le droit. Je
» n'ose pas me flatter d'obtenir votre compas-
» sion en vous dévoilant un terrible secret que

» j'espérais emporter avec moi dans la tombe.
» Je ne vous connaissais pas encore, Rosslaw-
» lew, que j'aimais déjà celui à qui j'appartiens
» maintenant pour toujours. Lui aussi m'ai-
» mait; mais à cette époque il ne pouvait de-
» venir mon époux. Je ne devais pas m'attendre
» à le revoir dans ce monde; malgré cela, ni les
» désirs de ma mère, ni les prières de ma sœur
» n'auraient pu me faire manquer à la résolu-
» tion que j'avais prise de rester toujours libre;
» mais votre amour désintéressé, votre patience,
» votre constance, le désir de faire le bonheur
» d'un homme pour qui j'éprouvais une amitié
» sans bornes, une amitié aussi vive que mon
» amour pour *lui*... C'est là ce qui m'a rendue
» coupable. Insensée que j'étais! Je me trom-
» pais moi-même. Je croyais que je serais moins
» malheureuse à l'aspect de votre bonheur;
» que le serment de n'aimer que vous me fe-
» rait oublier tout le passé; que l'image de ce-
» lui qui me poursuivait la nuit comme le jour,
» et à qui je ne pouvais penser sans crime, s'ef-
» facerait complétement de mon esprit. Je con-
» sentis à être à vous, et je jure devant Dieu
» que je n'aurais jamais manqué à mon ser-
» ment si je l'avais revu dans tout son ancien

» éclat..., heureux et dans la possession de tout » ce qui nous rend un objet d'envie pour le » monde; mais il parut devant moi, couvert » de blessures, malheureux, abandonné du » monde entier, et le cœur toujours plein de » son ancien amour! Le ciel même semblait » vouloir notre union. Il était libre de sa main, » et vous-même, Rosslawlew, lui aviez indiqué » le chemin de la maison..... »

— En voilà assez! s'écria Rosslawlew en serrant dans sa main avec un mouvement convulsif la lettre qu'il avait tortillée. Que me faut-il de plus?... Jegor! Des chevaux!

— Comment, monseigneur! vous voulez partir!

— Oui.

— Sans avoir vu votre prétendue?

— Paix!

— Mais au nom du ciel, monseigneur, comment pouvez-vous partir aujourd'hui?

—Aujourd'hui même..., dans une heure!... dans un instant!

— Mais où voulez-vous aller, monseigneur? A votre terre?

—Non, je n'y respirerais pas assez librement...

Plus loin, beaucoup plus loin... Où je pourrai me baigner dans le sang de ces scélérats, de ces Français.

— On dit, monseigneur, qu'ils ne sont pas loin de Moscou.

— Pas loin de Moscou? Allons donc à Moscou...

— Mais votre blessure?

— Sois tranquille! Je ne mourrai pas de cette blessure-là. Hâte-toi seulement. Le postillon qui nous a conduits ici n'est sans doute pas loin. Il faut que dans une demi-heure nous soyons partis. Pas un mot de plus, continua Rosslawlew, en s'apercevant que Jegor voulait faire quelques observations; je te l'ordonne. Attends! Prends de l'encre et une feuille de papier dans mon nécessaire. Je veux... Il faut que je lui réponde. Maintenant occupe-toi des chevaux, ajouta-t-il quand son domestique eut exécuté son ordre.

— Mais si le postillon exige qu'on paie sa poste double?

— Paie-la lui quatre fois, pourvu que nous partions dans une demi-heure.

Jegor sortit, et Rosslawlew écrivit ce qui suit:

« Je n'ai pas lu votre lettre jusqu'à la fin. » Vous êtes comtesse de Sénicourt, femme du » Français prisonnier... Qu'importe que j'en » sache davantage? Je ne parle pas de moi; » mon sort est décidé. La mort me rendra le » repos : elle éteindra la flamme infernale qui » maintenant me consume le cœur. Mais vous !... » Apprenez votre arrêt! Ni votre honte ni » votre repentir ne vous tueront; vous ne pé- » rirez pas non plus par suite de la malédiction » de tous les Russes qui tombera sur votre » coupable tête!... Non! vous vivrez. Après » avoir pressé contre votre cœur la main de » votre mari, teinte du sang de vos frères, vous » continuerez à marcher dans une route jon- » chée des cadavres de vos compatriotes. Célé- » brez avec lui chaque victime de nos plus » mortels ennemis... Oubliez que vous êtes une » Russe; oubliez Dieu !... Oui, vous n'avez pas » d'autre choix. Il faut que vous oubliiez en- » tièrement qu'il existe un Dieu, ou bien que » vous le priiez d'assister les Français à détruire » la Russie. Dans ce combat à outrance, il n'y » a point de terme moyen. Il faut que nous ou » les Français nous périssions. Vous êtes la » femme d'un Français! Mourez, malheureuse,

» mourez, s'il est possible, aujourd'hui même...
» C'est là mon souhait. Oui, Pauline! C'est la
» prière que j'adresse au ciel : car je sens... oui,
» je sens que je vous aime encore. »

Rosslawlew cessa d'écrire; de grosses larmes inondaient ses joues.

—Ah! monsieur Sergejewitsch, dit le docteur en entrant dans la chambre, vous voilà déjà levé! Eh bien! comment vous trouvez-vous?

Rosslawlew se couvrit le visage de son mouchoir et ne répondit rien. Le docteur lui prit la main, et répéta sa question en jetant sur lui un regard de sympathie.

— Je me porte bien, répondit Rosslawlew, et je compte partir à l'instant.

— Que dites vous ? cela n'est pas possible ; vous avez de la fièvre.

— Vous vous trompez, interrompit Rosslawlew en posant sa main sur sa poitrine. Ici il fait froid comme dans le tombeau.

— Vous avez besoin de repos.

— Soyez sans inquiétude, dit Rosslawlew avec un sourire amer; j'en trouverai bientôt.

— Mais prenez au moins cette potion, et souffrez que je vous panse le bras.

— A quoi cela servira-t-il ? Je suis encore en état de porter un sabre. Grâce au ciel, ma main droite est saine. Soyez tranquille; elle saura trouver le chemin du cœur de tous les Français que je rencontrerai. — Eh bien! continua Rosslawlew en se tournant vers Jegor qui entrait, nous amènes-tu des chevaux ?

— Ils sont prêts, monseigneur.

Rosslawlew se leva et s'approcha du docteur d'un pas chancelant.

— Voici, lui dit-il, une lettre pour Pelageja Nicolajewna. Veuillez la lui remettre. Adieu.

Le médecin prit en silence la lettre et suivit Rosslawlew sur l'escalier.

— Adieu, adieu, répéta Rosslawlew; dites-lui... non, ne lui dites rien.

— Je l'ai déjà vue ce matin, dit le docteur à demi-voix, et si vous pouviez seulement jeter un regard sur elle!... Ah! Wladimir Sergejewitsch, Pauline est plus malheureuse que vous!

— Dieu en soit loué! Ce Français n'a donc point étouffé toute conscience en elle.

—Je suis médecin, Wladimir Sergejewitsch, et, comme tel, accoutumé à voir beaucoup de chagrin, beaucoup de désespoir; mais je vous

jure devant Dieu que de ma vie je n'en ai vu de plus effroyable. Elle jouit de toute sa raison, et pourtant elle ne parle rien que du parvis de l'église; elle voit partout du sang et Fédora la folle ; tantôt elle rit, tantôt elle gémit, comme une personne qui se meurt, mais elle ne verse point de larmes.

— Fouette, postillon! cria Rosslawlew; puis se reprenant, il dit en se tournant vers le docteur : — Non, non, arrêtez! vous dites qu'elle est bien malheureuse?

— Excessivement.

— Ecoutez! dites-lui que je me porte bien... Rendez-moi la lettre.

Le docteur rendit la lettre. Rosslawlew la prit, la déchira et cria au postillon :

— Cinq roubles pour boire; mais jusqu'au premier relais toujours au galop.

En moins de deux heures ils arrivèrent au premier relais. Malgré les prières instantes de son domestique, Rosslawlew ne voulut pas prendre de repos; mais son teint enflammé, son regard inquiet et agité, tout annonçait qu'il était en proie à une fièvre violente. Ils repartirent après avoir changé de chevaux. Ils n'avaient plus que vingt verstes à faire pour arriver à

Moscou. La route était couverte de voyageurs venant de cette ville; pas une seule voiture n'y allait. Les postillons ne chantaient pas selon leur coutume. Ils conduisaient leurs chevaux en silence comme s'ils les eussent menés à un enterrement. Souvent les voyageurs marchaient à côté de leurs équipages tournant à chaque pas de tristes regards du côté de la capitale abandonnée. Peut-être l'avaient-ils vue pour la dernière fois! Leurs traits sombres paraissaient doublement tristes par le contraste qu'ils formaient avec les visages gais et exempts de soucis des enfans qui, assis dans les voitures, exprimaient de mille manières le plaisir que leur causait la vue des bois et des champs verdoyans.

— Qu'est-ce que cela signifie, monseigneur? dit Jegor. Il semble que tout Moscou se sauve. Voyez là devant nous; que de voitures! que de charettes! Il n'y a pas de fin. Ah! monseigneur, il faut que les Français soient déjà bien près de Moscou.

— Je le voudrais bien! dit Rosslawlew.

— Ah! que dites-vous, au nom du Seigneur, mon bon, mon cher, mon excellent maître? Vos yeux ne me plaisent pas du tout; vous êtes réellement malade.

— Sottise ! je me porte parfaitement bien ; seulement je me sens oppressé ici... tout me semble tranquille, mort... A Moscou ! à Moscou !... Là sont nos troupes, là seront bientôt les Français... là, sur ses ruines, se décidera le sort de la Russie !... Ah! Jegor, là, je me porterai mieux... En avant! en avant !

Jegor secoua tristement la tête.

— Ecoutez, Wladimir Sergejewitsch, dit-il, nous devrions nous arrêter ici. Il me semble que vous avez de la fièvre.

— Oui, je suis si oppressé, j'ai si chaud; l'air est bien lourd ici.

— En descendant la montagne, vous devriez marcher un peu, monseigneur. Cela vous rafraîchirait.

Rosslawlew descendit de voiture, fit quelques pas à pied, puis s'arrêtant tout à coup il dit :

— N'entends-tu rien, Jegor? un coup de fusil !... Encore un !

— C'est un chasseur.

— Encore !... Encore !... Non, ce sont des tirailleurs !... où est mon sabre ?

— Eh! monseigneur, il n'est pas question de Français par ici. C'est peut-être quelque mau-

vais tour que font les cosaques. On dit que des troupes nombreuses parcourent le pays. Là ! ne l'avais-je pas dit ? Voyez-vous ces cavaliers qui sortent du bois ? Ils ont des lances... ce sont des cosaques.

A une demi-werste environ de l'endroit où se tenait Rosslawlew, une centaine de cosaques et à peu près autant de hussards débouchèrent sur la grande route. A la tête de cette troupe, il y avait deux officiers, l'un de haute taille, enveloppé d'un manteau à poil et un bonnet de police blanc sur la tête ; l'autre plus petit, en spencer vert, au collet noir du corps d'artillerie, avec un bonnet de cuir. La selle, la bride, tout ce qui garnissait son cheval était français. Quand le détachement arriva près de notre voyageur, l'officier en spencer vert arrêta son cheval, après avoir jeté un coup d'œil sur Rosslawlew, et, ôtant poliment son bonnet, il dit :

— Si je ne me trompe, ce n'est pas la première fois que nous nous voyons.

Roslawlew reconnut sur-le-champ le taciturne officier avec lequel il avait été trois mois auparavant sur le point de se battre dans le parc de Zarskoësélo. Mais en ce moment Ross-

lawlew lui tendit avec joie la main : car il partageait toute sa haine pour les Français.

— Vous voyez bien, continua l'officier d'artillerie ; ma prédiction s'est accomplie ; vous êtes en uniforme; vous portez le bras en écharpe, et certes en ce moment vous ne vous battriez pas avec moi, fût-ce pour sauver la vie à cent Français.

—Eh! pour cela vous pouvez en être bien sûr, répondit Rosslawlew, et ses yeux étincelèrent de rage... Je voudrais me baigner dans le sang de ces misérables.

L'officier sourit et dit :

— Cela vaut mieux ainsi ; seulement il ne faut pas vous échauffer ; il faut les tuer, les exterminer tous, de sang-froid et sans pitié comme des mouches. Mais évitez surtout de vous mettre en colère contre eux : la colère nuit à la santé... Où allez-vous ?

— A Moscou.

— Si c'est pour vous faire guérir, je vous conseillerais d'aller plutôt autre part. Il s'est livré une grande bataille à Mojaïsk. Nos troupes se retirent, et dans quatre jours les Français seront peut-être devant Moscou.

— Tant mieux ! c'est là que le sort de notre

patrie doit se décider, et si je ne puis pas assister à la destruction de tous les Français, je veux au moins périr sous les ruines de Moscou.

— Mais si l'on abandonne Moscou sans coup férir ?

— Sans coup férir ! Notre ancienne capitale !

— Que trouvez-vous d'extraordinaire à cela ? Une ville sans habitans est un corps sans âme. Laissez prendre aux Français ce corps inanimé, pourvu qu'après cela nous les enterrions tous ensemble.

— Comment ! vous croyez?

— Il ne s'agit pas de croire. Le même service se célébrera pour Moscou et pour les Français, et tout sera fini. Nous autres Russes n'aimons pas les partages. Ce qui n'est pas à nous ne doit être à personne. Si en prenant congé de Moscou nous mettons le feu aux quatre coins de la ville, les Français n'y trouveront pas grand'-chose à manger. Pendant trois ou quatre jours, ils y régneront en maîtres, en conquérans. Après cela, ils commenceront à avoir faim ; il faudra aller fourrager, et c'est là précisément ce que nous désirons. Ce sera alors que l'on verra une belle danse. Ils erreront autour de Moscou comme des loups affamés, et nous leur ferons la chasse.

Quelque chose qui arrive, je vous réponds bien qu'il ne retournera pas beaucoup de ces fourrageurs en France.

— Vous croyez donc que la guerre de partisans...

— Je ne sais pas ce que l'on fera par la suite ; mais pour le moment, c'est là le meilleur moyen d'égaliser nos forces. Ainsi, par exemple, je n'ai sous mes ordres que deux cents hommes ; mais si vous saviez combien ils ont déjà tué de Français ! Chacun d'eux en porte pour le moins dix sur la conscience. A la vérité ce sont de vigoureux compères, ajouta l'officier d'artillerie avec un sourire terrible. Il ne s'agit pas chez eux de faire quartier, et il n'y en a pas un seul qui soit le moins du monde sentimental.

— Comment ! ils ne font pas de prisonniers !

— Quelquefois. Avant-hier nous avons ramassé une vingtaine d'hommes ; ma première idée avait été de les envoyer au quartier-général ; mais je me suis ennuyé de les traîner avec moi. Je les ai laissés couchés sur la route non loin d'ici.

— Sans escorte ?

— Qu'est-ce que cela fait ? la police de cam-

pagne s'en chargera. Eh bien! êtes-vous toujours décidé à aller à Moscou?

— Certainement. Vous pouvez en penser ce que vous voudrez; mais je suis convaincu qu'on ne l'abandonnera pas sans tirer l'épée. Comment s'imaginer aussi que l'ancienne résidence du czar de Moscovie, la première capitale de l'empire?...

— La première capitale de l'empire! N'a-t-elle pas été déjà brûlée et pillée, tantôt par les Polonais, tantôt par les Tartares? Ces premières visites ont coûté cher à ceux qui nous les ont faites, et les nouveau-venus paieront l'écot. Je conçois que les patriotes regretteront le Kremlin, les dames le pont des forgerons, et que les cœurs sensibles pleureront sur Moscou tout entier. Mais quand tout sera fini, on commencera à rebâtir, et dans dix ans, Moscou sera de nouveau Moscou. Mais je parierais que les Français ne viendront pas nous y faire une seconde visite. Adieu donc, portez-vous bien... Mais, en vérité, je ne vous conseille pas d'aller à Moscou. Il faut que vous vous fassiez guérir: la couleur de votre visage ne me plaît pas.

— C'est une bagatelle. Deux jours de repos,

et puis une bataille devant Moscou, et je serai tout-à-fait rétabli. Adieu.

Rosslawlew se remit en voiture et repartit. A chaque pas qu'il faisait, la route devenait plus vivante. Des centaines de personnes à pied traversaient les champs, et devançaient les longues files de voitures qui suivaient lentement la route. Quand nos voyageurs arrivèrent près du bois, Jegor remarqua un grand nombre de passans de différens états qui semblaient se presser avec curiosité dans un endroit situé sur la lisière du bois. Il regarda de ce côté pendant quelques minutes; puis tout à coup le groupe se dispersa, et Jegor s'écria avec effroi.

— Voyez donc, monseigneur, voyez; des Français!

— Des Français! répéta Rosslawlew en mettant la main à son sabre; où?

— Ne voyez-vous pas, monseigneur, là-bas, un peu sur la gauche, tout à côté du bois?

— Au nom de Dieu! s'écria Rosslawlew en détournant les yeux; au nom de Dieu! répéta-t-il avec un effroi involontaire; moi-même.... oui! je hais les Français; mais fusiller de sang-

froid des prisonniers sans défense!.... Non, cela est épouvantable.

— Eh! monseigneur, dit le postillon, sont-ce là des gens qu'il faut plaindre? Des vauriens!... Mais voyez donc, monseigneur, comme ils sont nombreux!

— Éloignons-nous promptement d'ici, cria Rosslawlew. Fouette les chevaux!

Le postillon obéit, mais tout en avançant, il ne pouvait s'empêcher de retourner à chaque instant la tête avec étonnement pour regarder un officier russe à qui la vue de Français tués non-seulement ne faisait pas de plaisir, mais qu'elle semblait encore affliger. Cependant Rosslawlew s'affaiblissait visiblement; sa tête était brûlante; sa respiration s'embarrassait; tous les objets se montraient à lui sous des formes incertaines et comme à travers un voile, et l'air froid de l'automne lui faisait l'effet d'un soleil brûlant.

Au bout d'une heure brilla dans le lointain la croix dorée d'Iwan Weliki; quelques minutes après, on distingua les dômes des cathédrales, et l'antique capitale, le cœur, la mère de la Russie, Moscou, s'étendit comme un large tapis sur une plaine à perte de vue, semée de vastes

jardins. La Moskowa serpentait toujours à la vérité entre les collines qui bordent ses rives; mais ses flots argentés n'étaient point sillonnés par des barques, des chaloupes ou des trains de bois. Le vent n'apportait point ce murmure éloigné, vague, mais plein de vie, d'une ville remplie d'habitans. La foule se pressait sur les grandes routes; mais Moscou elle-même était muette et silencieuse comme une victime condamnée à la mort. Ce n'était que de loin à loin que l'on voyait fumer une cheminée, et un épais brouillard reposait comme un voile de deuil sur les toits des maisons abandonnées. Bientôt, hélas! des torrens de flamme se répandront dans tes rues désertes; l'audacieuse main de l'ennemi arrachera la croix du clocher de ta cathédrale, détruira les murs de ton Kremlin sacré, et profanera ton antique temple. Mais les Russes ont toujours mis leur espérance dans le Seigneur, et tu renaîtras, Moscou, comme un nouveau soleil se levant sur l'horizon de la Russie. Mais tes ennemis!... Hélas! victimes infortunées de l'ambition, guerriers blanchis dans les combats, vous ne renaîtrez pas; jeunes gens, l'honneur et l'espoir de la France, vous ne serrerez plus vos parens dans vos bras; vos ossemens dispersés

dans nos froides campagnes seront retournés par nos charrues, et long-temps encore, long-temps la tradition de votre mort cruelle fera trembler les étrangers.

—

XV.

MOSCOU.

—

Il était de grand matin. Environ cinquante personnes de professions diverses étaient assises sur les bords pierreux de la Moskowa, à l'endroit où le pont de Dragomilow joint le slobode (faubourg) des Postillons avec la ville. Le bas du pont était tout couvert de curieux, et tout le long du slobode, jusqu'auprès de la porte de Smolensk, de grandes masses de peuple allaient, venaient et s'agitaient comme dans une prome-

nade publique. Nos troupes se repliaient par la route de Smolensk, et par la porte arrivaient de moment en moment des courriers apportant des nouvelles de la grande armée. C'était pour en apprendre plus promptement que les habitans de Moscou, qui étaient restés dans la ville, couraient au pont de Dragomilow. Les suites de la bataille de Borodino n'étaient pas encore connues; mais le bruit terrible de l'approche des Français devenait de jour en jour plus vraisemblable. Tout à coup une clochette se fit entendre; une voiture de courrier attelée de trois chevaux roula sur le pavé du slobode; le peuple s'agita, fit du bruit autour de la voiture, et le postillon fut obligé, malgré qu'il en eût, d'arrêter.

— Qu'avez-vous, mes enfans? cria le courrier, laissez-moi passer.

— Non, non, tonnèrent mille voix; dis-nous d'abord ce que font les nôtres.

— On vous l'apprendra.

— Non, tu viens de l'armée..., parle!... Que fait notre auguste souverain?... Où sont les Français?

— Victoire! mes enfans, victoire!

— Victoire! répéta le peuple, que Dieu soit

loué!... A Notre-Dame d'Iwer! fidèles, à Notre-Dame d'Iwer!... Laissez passer le courrier!... Place au courrier!... Victoire!

Le rassemblement se dissipa, et le courrier continua son chemin.

Un marchand de bonne mine, à barbe châtain-clair, se sépara de la foule qui se pressait sur le port, et suivant la rive escarpée de la Moskowa, passa devant quelques jeunes gens bizarrement vêtus qui causaient ensemble; il s'approcha d'un vieillard à longue barbe blanche, appuyé sur le garde-fou, et qui contemplait d'un air mélancolique la foule s'agitant à ses pieds.

— Avez-vous entendu, Iwan Archippowitsch? dit le jeune homme au vieillard. —Victoire!

—Je l'ai entendu, mon cher André Wassianowitsch, répondit le vieillard; mais est-ce bien vrai?

—Je le désire de tout mon cœur; mais j'ose à peine le croire. J'ai moi-même entendu le courrier prononcer le mot *victoire!* C'était une douce parole, mais sa physionomie n'y répondait pas. Si celle qui prie Dieu pour nous avait réellement obtenu la victoire pour nos armes, il

me semble que le courrier ne se serait pas fait arracher la nouvelle. Il l'aurait criée si haut que tous les cœurs en auraient sauté de joie. Non, Iwan Archippowitsch ; les affaires vont mal.

—Ah! mon cher, c'est un châtiment de Dieu!... Nous disions toujours : le Seigneur est patient et miséricordieux... ; mais aucun de nous ne songeait qu'il est juste aussi... Nous avons péché et péché, et maintenant nous voilà forcés à faire pénitence malgré nous.

— Oui, en vérité, Iwan Archippowitsch, nous faisons pénitence pour nos péchés; mais ce n'est pas une raison pour nous remettre tout vifs dans les mains des ennemis. Si l'on défend Moscou, je ne resterai certainement pas les bras croisés.

—Mes fils parlent de même; mais défendra-t-on la ville? Le bulletin d'aujourd'hui dit, à la vérité, que l'on aura bientôt besoin des jeunes gens de la ville et de la campagne ; mais toutes les portes sont ouvertes, et le peuple sort à flots de la ville. Non, André Wassianowitsch; un sort affreux attend notre bonne Moscou. Ce sera une nouvelle destruction des Tartares.

—Mais peut-être aussi une bataille de Mamaï. Il ne faut jamais perdre courage, Iwan Archip-

powitsch! Quand même aujourd'hui le bon Dieu nous laisserait battre par les Français, qu'importe? Grâce au ciel, nous ne sommes pas comme eux; l'espace ne nous manque pas. Qu'ils nous poursuivent tant qu'ils veulent; tôt ou tard ils s'en fatigueront, et nous finirons toujours par reprendre ce que nous avions perdu.

—Tu veux donc, mon cher, quitter aussi Moscou dans le moment du plus grand danger?

—Que nous reste-t-il à faire? Voudriez-vous que nous allassions au devant des Français pour leur présenter le pain et le sel? Vous-même, Iwan Archippowitsch, que ferez-vous?

—Ah! mon cher, où veux-tu que je me traîne? Je suis vieux et faible; et ma pauvre Maura Andrejewna peut aussi à peine se tenir sur ses jambes.

—Il est vrai que ma position est bien différente. Je suis un homme seul qui peux me tirer d'affaire partout.

—Je suis d'ailleurs tourmenté par une grande inquiétude, André Wassianowitsch. Que faut-il que je fasse de l'étranger que j'ai chez moi?

—Un étranger! Quel étranger?

—Je vais te le dire. Hier au soir, vers la

brune, je rentrais chez moi de la maison de mon compère Sawelljitsch, quand je vis près de la porte de Serpuchow une charrette de paysan attelée de trois chevaux de poste, èt dans laquelle était couché un officier russe blessé, dont l'état paraissait inspirer les plus vives inquiétudes à son domestique. Je le regarde attentivement; je crois reconnaître le visage du domestique; je m'approche; le cœur me saigne en voyant l'officier; il avait une fièvre ardente, il était sans connaissance. Et qui penses-tu que ce fût? Te rappelles-tu encore, André Wassianowitsch, l'officier que nous avons rencontré il y a trois mois dans le village de Sawidowo?

—Celui qui vous a donné une place dans sa calèche jusqu'à Moscou? Comment l'aurais-je oublié. Je me souviens même de son nom. Il me semble que c'était Rosslawlew.

— C'est le même. Or, son domestique était au désespoir, ne sachant que faire de son maître, qui, comme je viens de te le dire, était sans connaissance. Je me réjouis de ce que Dieu me fournissait l'occasion de prouver ma reconnaissance à mon bienfaiteur; et, l'ayant fait conduire chez moi, je le plaçai dans la meilleure

chambre de ma maison. Le médecin de notre quartier lui a ordonné une potion, et il a l'air de respirer plus facilement; mais il n'a pas encore repris connaissance.

—Mais que ferez-vous de lui si les Français viennent à Moscou? Comme officier prisonnier, on ne le laissera pas chez vous.

—Je suis déjà convenu de tout avec les personnes qui habitent ma maison. Nous avons caché avec soin son uniforme; et, si l'on vient faire une visite chez moi, je le ferai passer pour mon fils. Mon voisin l'horloger, François Iwanitsch, a voulu, à la vérité, m'en dissuader, disant que nous nous exposions par là à un grand danger; que si les Français découvraient que nous avions caché chez nous, sous un faux nom, un officier russe, ils pourraient nous faire fusiller comme espions; mais ma vieille, aussi bien que moi, n'en avons pas moins persisté. Quelque chose qui nous arrive, nous ne livrerons jamais notre bienfaiteur.

— Que Dieu vous en préserve! Mais je suis fâché que vous en ayez parlé à votre voisin. Si ce François Iwanitsch...

— Non, André Wassianowitsch! Quant à lui, il n'aura pas le courage de cacher chez lui

un officier russe, mais il ne nous trahira jamais. Ce n'est pas un Français; c'est un Allemand, et il faut convenir que c'est un honnête homme... Ah! si Dieu ne vient à notre secours, nous aurons beaucoup à souffrir. Tu pars, André Wassianowitsch, mais juge de ce que j'éprouverai quand je verrai ces étrangers s'emparer de Moscou, détruire nos églises, brûler nos maisons...

— Je vous réponds, Iwan Archippowitsch, qu'ils ne brûleront pas les maisons que je possède derrière la Moskowa.

— Comment cela?

— Parce que j'y mettrai le feu moi-même avant qu'un Français ait pu en dépasser le seuil. Je me suis déjà muni de tonneaux de poix, par précaution. Hier, quelques jeunes gens de la rue des Voitures m'ont parlé; ils comptent faire de même. On ne verra pas beaucoup de Français se promener dans des équipages russes; et, si l'on se décide en effet à ne point défendre Moscou, c'est toujours une satisfaction de penser que ce Napoléon aura compté sans son hôte. Qui sait si dans ce moment même il ne s'entretient pas avec ses généraux de l'accueil qu'on lui fera? qui sait s'il ne délibère pas sur le mon-

tant des contributions qu'il nous imposera? Attends, mon cher! tu en recevras beaucoup! nous te présenterons le sel et le pain! Le pont des Forgerons viendra seul au-devant de toi, avec une demi-douzaine de vauriens, comme ces blancs-becs là-bas; — entendez-vous, Iwan Archippowitsch, ils se parlent en français.

En prononçant cette dernière phrase, il montra du doigt trois jeunes gens qui s'entretenaient ensemble à demi-voix.

— Eh! mon cher, qu'est-ce que cela nous fait? Ce sont des commis marchands du pont des Forgerons qui parlent leur langue naturelle.

— Non, Iwan Archippowitsch. L'un d'entre eux est un Russe, et un marchand comme nous: c'est celui qui porte une redingote bleue. Ce n'est pas la première fois que je le vois. Je ne sais quel était autrefois son commerce, mais celui qu'il fait aujourd'hui ne lui portera pas bonheur. Vous conviendrez que ce n'est pas le moment pour un Russe de fréquenter des Français, et il ne voit pas d'autre société. Voyez avec quelle vivacité il leur parle; les discours qu'il leur tient sont sans doute coupables. Sans cela, pourquoi auraient-ils regardé autour d'eux avec tant d'inquiétude? pourquoi parleraient-ils

si bas? Regardez! il tire un papier de sa poche... il leur en fait lecture..... Je parie ma tête que c'est quelque chose d'inconvenant..... Voyez comme ces Français ont l'air content!... ils sourient!..... Je donnerais je ne sais quoi pour savoir de quoi il s'agit..... Mais attendez; je le découvrirai peut-être.

Le négociant s'approcha du jeune homme en redingote bleue, le salua poliment, et lui dit à demi-voix :

— Permettez-moi de vous donner un bon avis. Vous êtes un Russe, à ce qu'il paraît?

Le jeune homme cacha promptement dans sa poche le papier qu'il venait de lire à ses amis, regarda le négociant d'un air de méfiance, et répondit en balbutiant :

— Oui, monsieur!... que souhaitez-vous?

— Et ces messieurs sont, à ce qu'il me semble, des Français?

— Mais oui! qu'importe?

— Voyez-vous, mon cher, vous causez en français avec eux; vous vous tenez à côté d'eux...

— Et quoi encore? dit le jeune homme. Serait-ce une raison? Ce sont mes amis.

— Ce sont des hommes parfaitement hon-

nêtes, je n'en doute pas...; mais ce n'est pas précisément le moment, mon cher.

— J'ai en tout temps le droit de causer avec mes amis, et je voudrais bien voir qui oserait m'en empêcher.

— Certes, personne moins que moi. Selon moi, il n'y a aucun mal à cela. Mais le peuple est bête, mon cher ami; il n'entend pas les choses de même, et vous prend pour un espion. Il n'y entendrait rien, si vous essayiez de lui expliquer que tout ceci ne le regarde pas; que nous ne sommes pas des militaires, que chez les étrangers les soldats se battent, et que les citoyens restent tranquilles chez eux; que, quand un ennemi entre dans une ville, il faut, pour la protection de ses biens, le recevoir honorablement; que le monde n'a point commencé et ne finira pas non plus par nous. D'ailleurs, pourquoi ferions-nous exception à une règle généralement admise?

Le jeune homme sourit avec complaisance, regarda fixement le négociant, et dit:

— Je vois qu'en dépit de votre costume vous êtes un homme éclairé, et qui certainement ne quitterez point Moscou quand Napoléon y entrera victorieux.

— Non, mon cher; je possède ici trois maisons et trois boutiques, et il faudrait que je fusse bien fou si je m'en allais. J'aurai peut-être quelque argent à donner; mais il vaut mieux perdre la moitié que le tout.

—La moitié! Et qui vous a donc dit que vous y perdrez quelque chose? Qui vous a fait accroire que les Français pilleraient? Je vois que vous êtes un homme raisonnable. Je suis sûr que vous ne croyez point toutes les sottises que l'on nous débite. Il me semble qu'il est temps que nous cessions d'être des barbares, et que nous cherchions à ressembler un peu aux Européens. Il ne manquerait plus que de quitter la ville! Mais les Français sont-ils donc des Tartares? Les Français! le peuple le plus noble et le plus magnanime de l'Europe! Savez-vous ce que notre gouvernement craint le plus? Ce ne sont pas les Français, mais les lumières qu'ils apportent. Croyez-moi; si les habitans de Moscou allaient au-devant de Napoléon avec le respect convenable...

— Ah! mon cher, ce n'est pas de respect que nous manquerons, mais qui sait?... S'il avait réellement l'intention de nous ruiner?... Comment peut-on savoir ce qu'il pense au fond.

— Il y a bien des personnes qui le savent; et si vous voulez, ajouta le jeune homme presque tout bas, vous le saurez aussi bien qu'elles.

— Comment ne le voudrais-je pas? quand on sait à quoi s'attendre, on est toujours plus tranquille. Mais vous savez donc quelque chose?

— Oui!... mais parlez plus bas. Je possède la proclamation de Napoléon aux habitans de Moscou.

— La proclamation!

— C'est-à-dire l'appel, le manifeste.

— En vérité! dit vivement le négociant; puis tout à coup il baissa la voix et ajouta:—Proclamation veut donc dire manifeste? J'entends, mon cher; mais quel dommage! elle est sans doute écrite en français.

— J'en ai la traduction.

— La traduction! ah! montrez-la-moi, mon très-cher, de grâce! Mais quel brave homme a donc pris la peine de traduire cette proclamation? vous peut-être?

— Moi ou un autre, n'importe; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle n'est pas mal faite.

L'inconnu prononça ces derniers mots avec un sourire de vanité, en tirant de sa poche une

feuille de papier couverte d'écriture. Le négociant tendit la main pour la prendre; mais en ce moment le jeune homme leva les yeux, et leurs regards se rencontrèrent. Celui du négociant était plein à la fois de colère et de mépris, car il ne pouvait plus retenir les sentimens qu'il éprouvait. L'autre, effrayé à cet aspect, remit le papier dans sa poche et recula d'un pas.

— Vous ne quitterez pas la place, traître, s'écria le négociant en le saisissant au collet. Remettez-moi sur-le-champ le papier.

Le jeune homme pâlit; et, se débarrassant avec force, il se sauva à toutes jambes, laissant une partie de son habit dans les mains du négociant.

— Arrêtez-le! s'écria celui-ci; fidèles, arrêtez-le! C'est un coquin, un traître!

Tout à coup on entendit partir de grands cris du sein de la multitude qui se tenait au bas de la montagne.

— Des soldats! des soldats français!

Tout le peuple s'émut. Ceux qui étaient derrière s'efforçaient d'arriver sur les premiers rangs, et en un instant la rue qui conduit vers la montagne fut couverte de monde. Le jeune

homme, profitant de cette confusion momentanée, s'élança dans la foule, et disparut aux yeux du négociant.

— Il est parti, le chien! dit celui-ci en serrant les dents de rage; mais tu ne réussiras pourtant pas, Judas Iscariote! Juste ciel! où en sommes-nous venus? un marchand russe..., né peut-être de parens honnêtes!

En attendant, le petit détachement qui avait occasionné tout ce tumulte approchait du pont. Il était précédé d'environ cinq cents Français désarmés, et il ne faut pas s'étonner de l'effroi qu'ils avaient répandu dans le peuple. Dans l'éloignement, il était impossible de reconnaître que c'étaient des prisonniers, qui marchent d'ordinaire en désordre. Ceux-ci, au contraire, traversaient la rue comme s'ils allaient à une revue, d'un pas égal et en observant la distance. L'escorte, qui se composait d'une demi-compagnie d'infanterie, les suivait; à côté se trouvait leur chef, monté sur un cheval cosaque. C'était un officier d'environ quarante ans, gros et en petite tenue : il était entre deux officiers russes. L'un, blessé au bras, portait un manteau à collet et un bonnet de hulan. L'autre était en uniforme de hussards, et avait la mâchoire en-

veloppée. L'officier de hussards fut le premier qui s'aperçut de l'erreur du peuple.

— Vois donc, Sareadjew, dit-il à l'officier d'infanterie, ils nous ont pris pour des Français, et c'est toi seul qui en es cause ; tes prisonniers marchent comme à l'exercice.

— A ton avis, il vaudrait donc mieux qu'ils allassent au hasard ? Si cela les soulageait, je ne demanderais pas mieux ; mais je ne vois pas le bien qui en résulterait. Qu'ils aillent comme ils veulent, pourvu qu'ils gardent le pas.—Eh ! Demin, continua-t-il en s'adressant à un jeune sous-officier d'une figure agréable ; courez en avant et faites faire halte à la première division... Ces Français sont toujours si pressés ! Et voyez, le flanc droit n'est plus dans l'alignement.

L'officier de hulans sourit.

—Pourquoi, ris-tu donc, Sborski? dit l'officier de hussards. Sareadjew a raison. Il aime la discipline et l'ordre. Mais regarde aussi comme sa compagnie est belle ! je l'ai vue pendant la bataille.. Ce sont des hommes qui n'ont pas leurs pareils ; ils gardent le pas sous le feu du canon.

— Je ne sais ce que tu veux dire, Sarjetzki ; je ne pensais pas seulement à rire ; et à te parler franchement, je n'en ai nulle envie. Mon bras

me fait un mal d'enfer. Ecoute, frère; une entrée solennelle peut durer je ne sais combien long-temps, et la maison de ma tante est dans la rue de Miasnitzka. Allons, en avant.

— Je le veux bien.

Les deux officiers de cavalerie saluèrent Sareadjew par un signe de tête et galopèrent vers le marché de Smolensk.

— Comptes-tu rester long-temps à Moscou? demanda Sarjetzki à son compagnon de voyage.

— Cela dépend-il de moi? Dans deux jours, peut-être, nous aurons la visite d'étrangers avec lesquels je n'ai aucune envie de trinquer.

— Tu crois-donc qu'on n'ira pas au-devant d'eux?

— A coups de canon? Je ne le pense pas; et pour une députation, j'en doute fort.

— Je ne sais. Pourquoi ne parviendrait-on pas à rassembler dans Moscou deux ou trois douzaines de professeurs français? Dans son bulletin, Napoléon les appellera des sénateurs, et les bons Parisiens le croiront sur parole. Mais tu as beau dire, on aime toujours ses foyers. Je n'ai jamais pu souffrir Moscou, et pourtant à présent le sort de cette ville me fait de la peine. L'hiver dernier j'y ai passé deux mois

et j'y suis presque mort d'ennui. Le spectacle y est détestable; les bals sont insupportables, et que de commérages!... En vérité, on en fait plus ici en vingt-quatre heures que dans une année entière à Pétersbourg, qui par parenthèse n'est pas non plus une ville très-amusante; il faut lui rendre cette justice.

— Mais où donc t'amuses-tu?

— Dans des lieux où l'on ne pense jamais à des affaires sérieuses..... A Paris, par exemple!

— Va, frère, Paris est bien loin de nous.

— Pas plus loin que Moscou n'est de Paris. Or, la destinée est changeante dans ce monde, et puisque les Français ont pu venir à Moscou, pourquoi ne ferions-nous pas quelque jour une petite excursion à Paris. La simple politesse l'exige de nous.

—Je crois, en effet, que nous ferions bien de commander dès à présent nos cartes de visite.

— Ah! si cela se pouvait! que nous nous amuserions! Beaucoup mieux, je pense, qu'ils ne le feront à Moscou. Vois donc! dans toute la rue d'Arbata, il n'y a pas une âme. S'ils ne trouvent pas autre chose, les Français du moins ne manqueront pas d'espace pour se promener.

En effet, depuis la porte de Dragomilow,

jusqu'à la rue de Miasnitzka, ils ne rencontrèrent que trois voitures chargées d'effets de voyage, et ce ne fut que sur le marché rouge et devant une maison de la rue Lubeanka qu'ils virent quelques groupes de personnes.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit Sborski en s'approchant d'une longue maison de bois. Les volets et la porte sont fermés.

— Il faut que les affaires aillent bien mal, puisque ma tante elle-même est partie pour la campagne. Il y a trente ans qu'elle n'est sortie de Moscou, et depuis dix, deux brigadiers et un ex-chambellan viennent tous les soirs faire sa partie. Ah! la pauvre dame! Avec qui jouera-t-elle maintenant au whist?

— Eh bien! frère, où irons-nous à présent? demanda Sarjetzki.

— C'est ce que nous allons voir tout de suite; le domestique du moins sera resté.

Les deux officiers descendirent de cheval et se mirent à frapper à la porte. Au bout de quelques instans, un vieillard en manteau de ratine déchiré se présenta dans la rue, et dit en apercevant Sborski :

— Ah! bon Dieu! Est-ce réellement vous, Fedor Wassiliewitsch?

— Bonjour, Fedot; eh bien! comment va? Ma tante est-elle partie?

—Oui, monseigneur; madame est partie. Elle a long-temps, long-temps balancé, et puis elle s'est décidée tout d'un coup. Hier matin elle est devenue si impatiente que je ne saurais vous l'exprimer. Elle nous laissait à peine le temps de mettre les chevaux à la voiture. Ah! monseigneur, les ennemis ne peuvent plus être bien loin!

— Ils ne sont pas non plus trop près... Mais dis-moi, as-tu des vivres?

— Je le crois bien, monseigneur; je suis approvisionné pour plus d'un an. J'ai de la farine, du gruau, de l'avoine, des volailles et du poisson sec, des poitrines d'oies fumées, du beurre...

— Par conséquent, nos chevaux ne mourront pas non plus de faim. Le ciel en soit loué!

— Et dans quel état est la cave? demanda Sarjetzki.

— Elle n'est pas vide non plus, monseigneur! Il y a près de quatre mille bouteilles de vins étrangers...

—C'est superbe! s'écria Sborski. Écoute, Sarjetzki, voilà le moment de nous montrer. Il faudra que tu boives tant que tu pourras, afin

qu'il n'en reste pas une goutte pour les Français. Allons, Fedot, ouvre-nous la porte cochère.—Viens, frère, allons prendre possession de la chambre de parade.

Ils traversèrent une vaste antichambre dont les murs dépouillés avaient été polis par le dos des domestiques, d'où ils entrèrent dans la salle à manger tendue en papier vert. Des chaises à coussins moelleux garnissaient le pourtour, et les murs étaient ornés de tableaux en perles de verre, représentant des perroquets, des paons et autres oiseaux à brillant plumage.

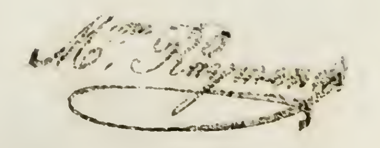
—Nous resterons ici deux ou trois jours, frère, dit Sarjetzki, et puis...

—Puis, quand les hôtes que nous n'avons pas invités arriveront, j'irai à Kalouga pour me faire guérir. Et toi; quel est ton projet?

—Si ma blessure va mieux, je rejoindrai mon régiment, sinon, j'irai d'ici retrouver mon ami Rosslawlew.

—Chez Rosslawlew!

—Oui, il traite en ce moment son bras et son cœur chez sa prétendue, à cinquante werstes de Moscou. Mais sais-tu que si les canapés du salon sont aussi moelleux que ces chaises, on y dormira parfaitement. Nous avons passé



presque toute la nuit à cheval, et je ne sais comment tu te sens, mais je suis terriblement fatigué.

—Nous nous reposerons ici. Mais ne ferai-je pas bien d'envoyer chercher un frater? Il faut pourtant que nous fassions panser nos blessures.

—Tu as raison. Je m'étais imaginé que ce cuirassier n'avait fait qu'égratigner ma joue, et je m'aperçois qu'il l'a fort bien arrangée.

Les deux officiers envoyèrent le domestique de la maison chercher un chirurgien, et ayant passé dans le salon, ils s'étendirent commodément sur les divans de soie.

—Ah! petite tante, petite tante! Quelle serait ton indignation si tu pouvais te douter de cette violation de toutes les convenances! De quel effroi tu serais saisie si tu voyais les manteaux, les sabres, les uniformes étendus sur les meubles de ton salon de parade, et les bottes à la hussarde garnies d'éperons, couchées sur le canapé d'étoffe d'or que tu as hérité de tes parens!

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

FIN DE TABLE.

